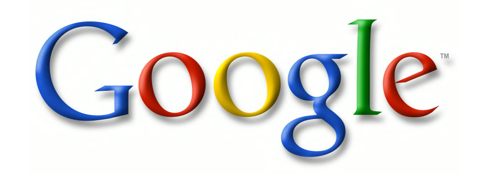


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

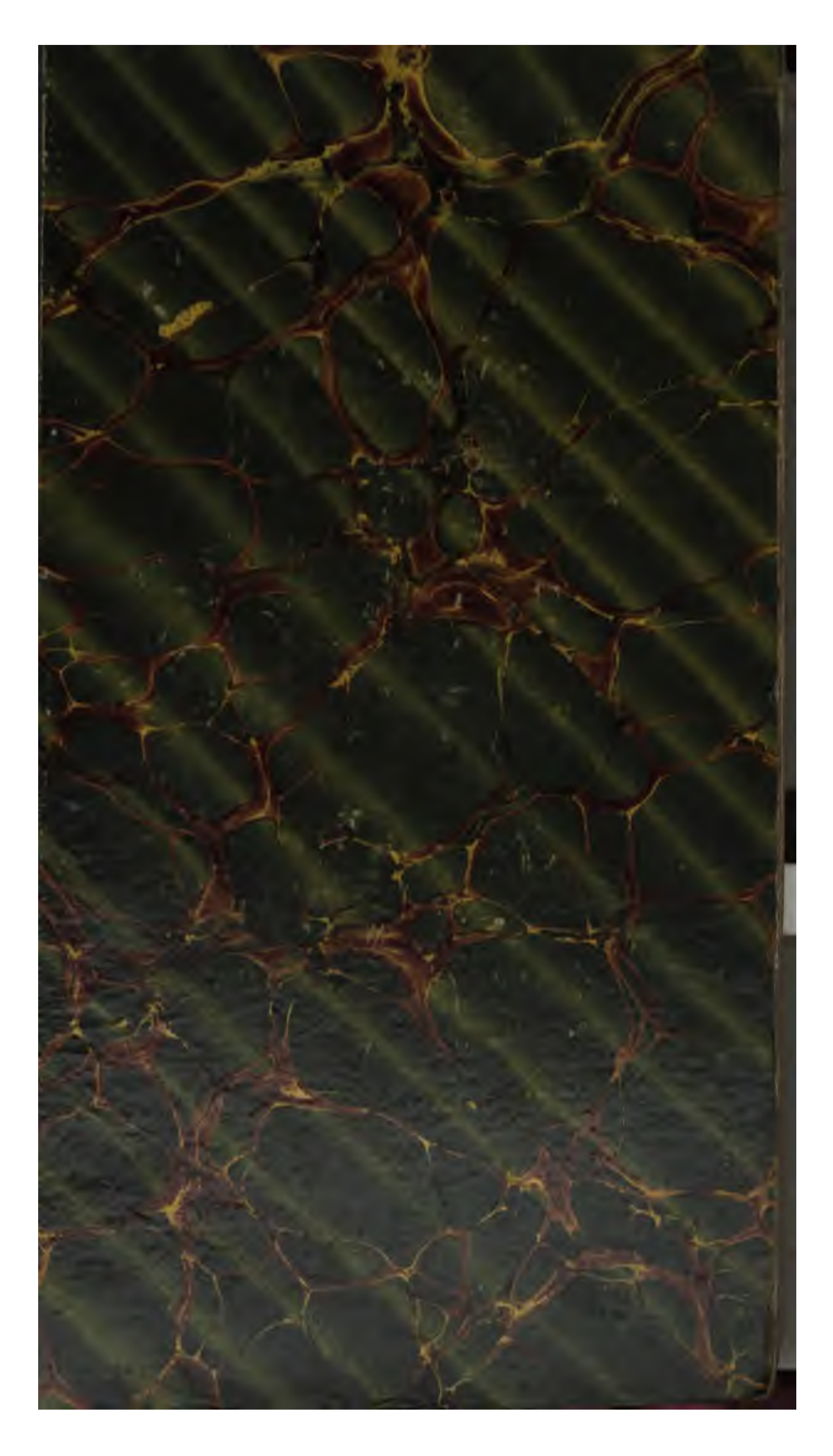
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/





JULIEN

OU

LA FIN D'UN SIÈCLE

Paris. — Imprimerie de GUSTAVE GRATIOT, 30, rue Mazarine.

JULIEN

OU

LA FIN D'UN SIÈCLE

PAR

Félix BUNGENER

Auteur de : *Un Sermon sous Louis XIV*
de *Trois Sermons sous Louis XV*
de *Voltaire et son Temps*, et de *l'Histoire du Concile de Trente*

TOME DEUXIÈME



PARIS
J. CHERBULIEZ, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE DE LA MONNAIE
A GENÈVE, MÊME MAISON
A LEIPZIG, TWIETMAYER

M D CCC LIV

24?. c. 757.

I

Deux ans, ou environ, après la mort de Rousseau et de Voltaire, un jeune prêtre était assis, un soir, dans un cimetière de village, à quelques lieues de Paris.

Il lisait, aux derniers rayons du soleil, son bréviaire; mais ses yeux étaient souvent ailleurs. Il paraissait pourtant n'oublier le livre que pour des pensées sérieuses, tristes. Son regard se promenait sur les tombes ou s'élevait vers l'espace. On eût dit qu'il était à chercher quelque passage entre la mort et la vie, entre le néant et l'infini.

Hélas! il y avait longtemps qu'il le cherchait, ce passage, et que son âme errait comme en ce moment ses yeux. Ce prêtre était Julien.

Il avait demandé d'abord la vérité aux philosophes; il avait ensuite espéré l'atteindre, au travers de ténèbres plus épaisses, sur les pas de l'illuminé Saint-Martin ou du thaumaturge de Chambord. Mesmer

lui avait offert des prodiges plus réels, plus voisins, à ce qu'il semblait, du nœud de la question ; il avait vu l'intelligence humaine dans des rapports jusque-là inconnus avec la matière, avec les sens. Mais il s'était bientôt lassé, comme Saint-Germain l'avait prédit, d'enregistrer des énigmes nouvelles sans en être plus avancé pour deviner une seule des anciennes. L'observation des faits n'avait servi qu'à lui donner une plus ardente envie d'en trouver le *pourquoi*, et à lui démontrer, en même temps, qu'il ne le trouverait pas. A quoi bon, pensait-il, grossir ce trésor inutile? Pourquoi enregistrer encore? Pourquoi ressembler à celui qui amasserait des livres écrits dans une langue inconnue, mystérieuse, indéchiffrable à jamais?

Alors il s'était demandé s'il n'y avait donc aucun moyen d'enfermer ses années, et, avec ses années, son intelligence et son âme, dans un cercle dont il n'eût plus la pensée de sortir. Sa raison s'y endormirait; sa conscience y marcherait dans des chemins tout tracés. Ce serait le tombeau, mais ce serait au moins la paix.

Ce tombeau, l'Église le lui offrait, soit dans la vie monastique, soit dans le métier de prêtre. Mais, au couvent, il eût été trop sûr de se retrouver le même homme. Il fallait que l'esprit oisif et le cœur vide eussent au moins de quoi se faire illusion, et c'était ce qu'il avait cherché dans la prêtrise active. Là, sous l'habit de la foi, peut-être arriverait-il à être en paix sans se prononcer, au fond, entre la foi et

l'incrédulité. N'était-ce pas ce qu'il voyait faire à tant d'autres? Une fois croyant par état, par devoir, il tâcherait de se renfermer dans ce devoir, dans cet état, et de ne pas s'inquiéter d'autre chose. Simple canal d'un enseignement venu d'ailleurs, il transmettrait les dogmes sans en sonder la source, il tâcherait de se persuader que sa responsabilité, à couvert devant les hommes, l'était aussi devant sa conscience et devant Dieu, en cas qu'il y eût un Dieu. Enfin — et c'était sur quoi il comptait le plus — il aurait du bien à faire, des malheureux à consoler, des pauvres à soulager.

On avait donc entendu dire, un jour, que le chevalier Julien se faisait prêtre, et le monde avait longuement glosé sur cette détermination. Elle était rare, en effet, chez les hommes de son âge ; c'était généralement plus tôt ou plus tard, avant ou après les passions, qu'on se jetait dans l'Église.

Il avait obtenu d'arriver vite. Ses études s'étaient bornées à quelques mois de séminaire, à quelques leçons prises pour la forme, et, quant au fond, il avait réussi à ne pas examiner, à s'étourdir. Son esprit et son cœur s'étaient faits à l'abdication. Las d'être un homme, il s'était dit : « Je répéterai comme un enfant ce qu'on me dira de répéter ; » et il avait répété comme un enfant. Si l'homme était parfois revenu, il l'avait fait taire en l'effrayant. « Voulait-il retomber dans ses angoisses? N'était-il pas encore assez sûr de son impuissance? » La conscience avait eu aussi ses révoltes. Les jésuites étaient dissous ;

mais la morale des séminaires, alors comme aujourd'hui, était celle des jésuites, moins mauvaise peut-être, en quelques points, que Pascal ne l'a dit, et beaucoup plus mauvaise en beaucoup d'autres. Julien retrouvait sur son chemin ce qui l'avait déjà indigné dans son enfance; il aurait à enseigner, comme prêtre, ce que, simple écolier, il avait rougi d'apprendre. Mais une fois prêtre, pensait-il, il secouerait au plus vite cette casuistique impure, et, au moins en morale, il pourrait ne pas avoir abdiqué.

On avait cru qu'il n'entrait dans les ordres que pour devenir apte à avoir part aux richesses de l'Église; la protection de madame de Luxembourg lui ferait obtenir bientôt quelque bonne abbaye, dont il mangerait, comme tant d'autres, les revenus à Paris. On avait donc été fort étonné de lui voir prendre au sérieux son nouveau caractère, demander une cure de campagne, et, en dépit de toutes les causeries, s'y installer. Il l'aurait voulue plus loin, au fond d'une province; mais madame de Luxembourg avait exigé qu'il s'éloignât peu. Il n'était cependant allé, depuis six mois, que deux ou trois fois à Paris.

Livré donc tout entier aux devoirs de sa vocation, il s'était d'abord applaudi du succès de son plan. Deux mois il avait réussi à penser le moins possible, à n'avoir de temps et de force que pour le matériel de ses fonctions. Il avait dit régulièrement sa messe, régulièrement lu son bréviaire, régulièrement fait son prône; il avait vécu en horloge, heureux... comme une horloge. Personne, dans la paroisse, ne paraissait

devoir jamais songer à lui demander autre chose. Le curé, pour ces pauvres gens, c'était l'homme de la messe, l'homme des baptêmes, des enterrements et des mariages. C'était aussi, il est vrai, l'homme du confessionnal ; mais Julien ne risquait pas d'y voir venir des âmes travaillées dont le contact renouvelât les labeurs de la sienne. Le christianisme était là ce que le catholicisme en fait toujours quand les choses suivent leur cours naturel, c'est-à-dire un certain ensemble de pratiques et d'habitudes, un spiritualisme où tout ce qui pouvait devenir forme est devenu forme, et dont le reste est souvent à peu près aussi étranger au pasteur qu'au troupeau.

Julien n'avait donc pu mieux trouver, selon son plan, que ce pauvre village. Le champ spirituel à cultiver n'exigeait guère plus de frais d'intelligence et d'âme que le jardin du presbytère.

Mais malheur à qui est réduit à compter sur l'anéantissement de son propre être ! Un vivant ne deviendra pas à volonté un cadavre.

La vie était donc revenue, et, avec la vie, la souffrance. Aux anciennes douleurs se joignaient celles du perpétuel mensonge auquel il s'était condamné pour les chasser.

Il souffrait de prêter son ministère aux superstitions puériles, aux grossières pratiques, car il n'était pas de ceux qui savent les trouver belles en y mêlant un peu de poésie, comme si le beau était le vrai, comme si l'absurde pouvait jamais être beau.

Il souffrait de donner aux pénitents cette absolu-

tion qu'il sentait que Dieu seul peut donner, puisque Dieu seul lit dans les cœurs.

Il souffrait de toute la confiance que ses paroissiens avaient en lui, de toutes les marques de respect qui lui étaient données, et jusqu'à du pauvre salaire dont l'Église payait sa peine. N'était-ce pas, se demandait-il, le prix de l'hypocrisie et du mensonge?

Même les bonnes œuvres, il n'y trouvait pas la douceur qu'il s'en était promise, et sur laquelle il avait tant compté pour se faire illusion sur tout le reste. Les bonnes œuvres avaient pu faire le bonheur d'un incrédule affermi et tranquille dans son incrédulité, d'un Helvétius, par exemple; mais, pour une âme travaillée, ce n'étaient encore que des pratiques, des fruits desséchés, des corps sans âme. « La foi sans les œuvres est morte, » dit l'Écriture; mais mortes sont aussi, et Julien le sentait cruellement, les œuvres sans la foi. Il cherchait une vie à leur donner; mais, cette vie, il aurait fallu commencer par l'avoir soi-même, et Julien ne l'avait pas.

Que faire pourtant? Dire à ces gens que leur religion ne valait rien? Quel scandale! Et ne serait-ce pas une cruauté, d'ailleurs, à moins d'en avoir une autre, une meilleure, à leur offrir? Il pouvait les quitter sans s'expliquer; mais il aurait à s'expliquer ailleurs, et que comprendrait-on, dans le monde, à ses scrupules?

Il les avait confiés à son évêque, et son évêque était l'homme le moins fait pour les comprendre.

Nous avons raconté ailleurs [1] la jeunesse et les sentiments de ce prélat. Évêque de Meaux depuis la mort de son oncle, c'est-à-dire depuis bientôt vingt ans, l'abbé de Narniers n'était plus jeune, et, sans quitter ses anciennes mœurs, il avait pris tout l'extérieur d'un homme grave. Son diocèse était assez bien administré, et même, soit pour rappeler son ancien titre de prédicateur du roi, soit pour jouer un peu au Bossuet, il prêchait, de loin en loin, dans sa ville. Mais à cela se bornait sa piété. Au delà d'une certaine décence, d'une certaine exactitude dans les devoirs extérieurs, il n'avait rien, ne demandait rien, ne comprenait rien.

Aussi ne fut-il pas médiocrement surpris des confidences de son jeune curé. Il les écouta cependant avec dignité, avec bonté; mais il ne sut y voir que les frayeurs d'une piété profonde, d'autant plus humble qu'elle aurait eu plus sujet de se croire près de la perfection. L'affaire, même ainsi prise, ne l'embarrassant pas peu, il avait poliment mis un terme à l'entretien par quelques paroles banales sur la piété, sur le zèle, et Julien avait inutilement essayé, une autre fois, de l'amener à en écouter davantage.

Mais M. de Narniers avait raconté la chose, toujours dans son sens, à quelques personnes, et le bruit public l'avait grossie. Le nom de Julien était trop connu à Paris, à Versailles même, pour qu'on ne fût pas bien aise d'avoir à parler de lui. Le secret de sa

[1] *Trois Sermons sous Louis XV.*

naissance n'était cependant pas encore sorti du cercle intime de madame de Luxembourg, et lui-même, comprenant qu'on ne saurait voir que de l'orgueil dans cette révélation, il s'était tu. Mais le monde ne l'avait pas perdu de vue, et son changement d'état avait d'ailleurs réveillé l'attention.

Le monde répétait donc, d'après l'évêque, que le nouveau curé s'était jeté dans la dévotion la plus profonde, qu'il avait tous les scrupules des saints, toutes les frayeurs des mystiques. Les philosophes le disaient fou, mais un peu moins ouvertement qu'ils ne l'auraient fait jadis, vu cette réaction qui commençait à s'opérer, sinon dans le sens de la foi, du moins dans celui des bienséances. Le rire anti-croyant avait baissé depuis Voltaire. On ne croyait pas davantage, mais on n'était pas loin de vouloir essayer un peu. La religion avait sa petite part dans la curiosité qui s'adressait aux mystères de la nature.

Julien, sans s'en douter encore, était en voie de devenir un de ces prêtres à la mode dont on se disputait les directions, sauf à ne pas les suivre si elles étaient par trop sévères. Mais rarement elles l'étaient. Ces hommes de haute piété se montraient généralement accommodants. On allait à eux pour l'affiche; beaucoup de gens y mettaient une sorte de sincérité, comme si la foi du directeur eût été un moyen de parer, à tout hasard, aux inconvénients possibles de l'incrédulité, et sa vertu à ceux du vice. Plus d'une dame de la cour se voyait déjà, paisible et *sainte*, sous la direction de Julien; on se lamentait qu'il fût si

jeune, et qu'il fallût attendre quelques années encore la réalisation d'un si doux rêve. Quelques-unes n'avaient pas même attendu. Il avait reçu plusieurs demandes, sans trop savoir ce qui les lui attirait, et ses refus n'avaient servi qu'à augmenter le nombre des gens décidés à l'avoir, de gré ou de force, pour leur guide. Ainsi se sentait-il de plus en plus enfermé dans une vocation qui l'effrayait maintenant, où il ne trouvait ni la paix, ni même l'obscurité, ni rien, en un mot, de ce qu'il y avait cherché.

II

Telle était donc sa situation à l'époque où nous venons de le voir, si on veut bien s'en souvenir, assis dans le cimetière, un soir, le bréviaire à la main et les yeux à l'horizon.

Il aimait à se sentir près des morts. Dans ses jours d'affaissement, quand le néant lui paraissait la seule solution possible et même la seule désirable, il trouvait les morts heureux d'y être, et s'y mettait, en quelque sorte, avec eux; dans ses jours de relèvement et d'espérance, c'était la mort, lui semblait-il, qui prêchait le mieux l'immortalité. Alors aussi il les trouvait heureux, mais d'une tout autre manière, ces êtres dont il foulait les restes; heureux d'être au delà du voile, heureux d'en avoir fini avec les doutes, heureux de se réchauffer aux rayons d'un autre soleil. « Les voilà plus savants, se disait-il, que tous les savants de la terre, ces pauvres paysans qui ont passé sans seulement ouvrir un livre, sans s'adresser une

seule des questions qui nous rongent! » Et lui, près de leur dépouille, il lui semblait être aussi plus près de la lumière dont leurs yeux rouverts étaient inondés.

Mais un mort dont ces impressions contraires réveillaient toutes également le souvenir en lui, — c'était son père. Que le tombeau fût le néant ou la vie, l'éternelle lumière ou les éternelles ténèbres, qui donc, plus que Rousseau, avait eu besoin de s'y coucher? Anéanti, c'était au moins le repos, ce repos qu'il n'avait jamais connu; vivant, c'était l'illumination de son âme, la fin de ses folies, l'abjuration de ses erreurs. Il l'avait certainement déchirée, en arrivant devant Dieu, cette éloquente et stupide page où il s'était vanté d'aller sans peur, ses *Confessions* à la main, au tribunal éternel. Il les avait entrevues sans nuage, ces vérités que son fils était encore à chercher en tâtonnant. L'homme avait jeté son génie aux pieds du trône de Dieu; le père avait prié, sans doute, pour les enfants qu'il laissait sur la terre.

Julien, alors, sentait son cœur remué. Il pardonnait à ce père déplorable; il oubliait, pour le plaisir de pardonner encore, qu'il avait depuis longtemps pardonné. Ne l'avait-on pas vu, à Ermenonville, déposer pieusement un baiser sur la main déjà froide de Rousseau? Car il avait voulu voir le cadavre, et il l'avait longuement contemplé. M. de Girardin lui avait montré ce trou au front dont on a tant parlé depuis, simple écorchure selon les uns, coup de pistolet selon les autres. Mais au point où en était,

depuis longtemps, la raison du malheureux, qu'importait qu'il eût ajouté ou non le suicide à tant d'autres fautes? Julien ne s'en inquiéta jamais.

Il avait eu de la peine à s'arracher à ce lugubre spectacle. M. de Girardin était surpris d'un pareil retour de ferveur chez un homme qu'il savait profondément détaché de Rousseau. Il croyait lui voir baiser la main qui avait écrit de belles phrases; il ne se douta pas, lui qui parlait tant de la nature, du triomphe qu'elle remportait sous ses yeux.

Mais ce pardon qu'il accordait à Rousseau, Julien n'avait pu prendre sur lui de l'étendre à sa malheureuse mère. S'il avait eu à la voir, elle aussi, ou morte ou sur un lit de mort, elle aussi il l'aurait bientôt reçue en grâce dans ce cœur qui ne demandait qu'à aimer. Mais elle vivait, et pour sa honte. Il n'était bruit que de sa grossièreté, de ses désordres; l'ivrognerie achevait de l'abrutir. Il faudrait, avant tout, la tirer de ce bourbier; et comment? A quel titre, d'ailleurs, se rapprocherait-il d'elle? Car il n'abordait même pas l'idée de commencer par lui révéler le grand secret. Elle n'était pas digne de l'apprendre. Le serait-elle jamais?

Il était donc retombé, ce soir-là, dans ces désolantes idées. La nuit était venue. L'église, au milieu du cimetière, ne formait plus avec les arbres voisins qu'une masse confuse et sombre. Les bruits du village s'éteignaient. Julien se sentait de plus en plus seul avec les morts.

Mais ce n'était pas là qu'était pour lui la solitude.

Un seul tombeau lui paraissait véritablement désert, effrayant, noir, glacé... Et ce tombeau, c'était le sien; c'était le presbytère.

Il est temps que nous le montrions enfin, cet autre côté de son âme. Si nos lecteurs l'ont pressenti, ils ne se sont pas trompés; s'ils pensent que nous allons nous complaire dans telles ou telles peintures, ils se trompent. Les cœurs impurs et les imaginations souillées n'ont qu'à jeter ce livre. Il n'y a rien ici, il n'y aura rien pour eux.

Julien avait donc éprouvé, une fois prêtre, ce qu'ont éprouvé tant d'autres prêtres. Le vide que ce titre avait fait autour de lui, et pour toujours, lui donnait comme un douloureux vertige. En vain comprimait-il, de toute son énergique volonté, le souvenir des joies dont il s'était fermé la source. Le sceau de l'impossibilité, en s'imprimant sur elles, leur avait donné un éclat éblouissant et rongeur.

Ce n'était pourtant pas avant d'en avoir aucune idée qu'il avait mis cet abime entre le bonheur et lui. Réunissons et expliquons, puisque le moment est venu, quelques-uns des traits épars dans notre premier volume.

Nous avons vu Julien se reconnaître, malgré lui, dans le tableau que son compagnon de Bastille traçait des délires de l'amour.

Nous l'avions déjà vu parler à Franklin d'une femme qui avait eu ou failli avoir, disait-il, une grande influence sur son âme.

Cette femme, il l'avait connue à Nîmes, dans la maison de Rabaut, le pasteur.

Jeune et belle, Marie de Clavigny était depuis son enfance sous la tutelle de Rabaut. Une mère au lit de mort la lui avait confiée; il l'élevait comme sa fille, et ses leçons avaient porté d'heureux fruits. Une piété aussi vive qu'éclairée, une raison aussi modeste que sûre, une sensibilité vraie, sérieuse, profonde, la lui rendaient de jour en jour plus chère.

Elle aimait à vivre par la pensée dans ces temps encore peu éloignés où les protestants de France avaient à souffrir pour leur foi, et souvent elle forçait leur vieux chef à violer la promesse qu'il s'était faite de parler peu de ces temps-là, dont l'histoire était toute pleine de lui et de son courage. Elle savait admirer sans s'exalter; son enthousiasme était calme, comme avait été l'héroïsme de celui qu'elle écoutait. Sa foi se retrempait à ces récits glorieux et tristes. Elle se sentait prête à affronter, s'il le fallait, ce qu'on avait affronté avant elle; mais elle savait également et ne pas désirer et ne pas craindre d'être appelée à cette rude épreuve. La foi lui était devenue aussi naturelle que la vie; elle croyait comme elle respirait.

C'était donc sans aucune trace de pédantisme ou d'orgueil qu'elle avait saisi l'occasion de prêcher le christianisme à Julien. *Prêcher*, d'ailleurs, n'est point le mot. Marie ne prêchait pas, et n'en avait pas besoin; une prédication vivante et persuasive sortait assez de ses moindres paroles. Souvent d'ail-

leurs, avec lui, elle avait moins à parler qu'à écouter, et l'attention a aussi son éloquence. Tandis que Julien lui racontait ses fluctuations douloureuses, la sérénité de son visage disait assez qu'elle se sentait dans le port, et que ce port était le seul refuge contre les tempêtes de la vie. Toujours prête à l'entendre, elle ne demandait rien, n'imposait rien. C'était lui qui avait sollicité ses leçons, lui qui s'était fait écolier, lui qui l'avait forcée à prendre l'ascendant qu'une âme ferme et un esprit convaincu auront toujours sur l'incertitude et la faiblesse.

Mais une communication aussi intime de sentiments, d'idées, ne pouvait guère ne pas établir d'autres liens. Marie s'était-elle rendu compte de cette transformation? Il ne nous appartient pas de sonder les chastes replis de son âme. Julien, lui, fut bientôt obligé de s'avouer qu'un nouveau charme l'attirait auprès d'elle.

Mais alors s'était révélé aussi l'ascendant de cette naissance fatale qu'il ignorait encore. Le fils de Rousseau était condamné, comme Rousseau, à ne chercher le bonheur que pour le fuir dès qu'il paraîtrait s'approcher.

Il s'était mis tout à coup à avoir honte de se sentir mené, fût-ce à la paix, à la lumière, par la main d'une femme. Son orgueil n'avait plus vu que des piéges tendus à sa raison; son amour s'était abreuvé d'amertumes imaginaires. Ajoutez à cela les amertumes plus réelles qui ravivaient et envenimaient celles-là. Sans famille, sans nom, sans bien, n'é-

tait-il pas de ceux à qui, dans la société de ce temps, le mariage était à peu près impossible? Marie, maîtresse de ses actions et d'une assez grande fortune, pouvait être disposée à lui accorder sa main; mais lui, la seule idée de n'être rien que par sa femme, de ne lui apporter en échange de son amour, de sa naissance noble, de ses biens, que ce nom inconnu de Julien, que cette naissance ténébreuse, — cette seule idée, disons-nous, se dressait comme une barrière infranchissable entre lui et les espérances qu'il aurait pu d'ailleurs concevoir. Il s'était dit : *Cela ne se peut pas*; il se l'était dit sans discuter, nettement, absolument. Homme de rien par sa naissance, gentilhomme par son éducation, il trouvait un sombre plaisir à peser et à repeser les misères de cette position fausse, trop haute pour le bonheur d'en bas, trop basse pour le bonheur d'en haut; malheureux, mais trop fier pour essayer de fléchir la fortune, il s'enveloppait de sa disgrâce comme du seul manteau que le ciel eût fait à sa taille.

Il avait donc fui le Languedoc, et Marie, et le vieux pasteur; il aurait fui la France, si les événements que nous avons racontés, et, plus encore, les instances de madame de Luxembourg, ne l'avaient retenu. Le souvenir de Marie de Clavigny s'était souvent jeté en travers de ses pensées. Il l'avait repoussé presque sans peine, ou, du moins, il avait trouvé dans son orgueilleux fatalisme la force de se raidir. Ce triomphe, avait-il pensé, allait lui être de plus en plus facile.

Mais une fois séparé d'elle par un vœu éternel, alors il s'aperçut qu'elle n'était point sortie de ce cœur condamné à n'aimer plus. Il essaya de s'abuser encore ; il voulut se persuader que ce n'était pas plus Marie qu'une autre, et que ce vague idéal allait s'enfuir... Mais non. L'idéal, si c'en était un, prenait de plus en plus une forme trop connue. Marie, toujours Marie ! C'était elle qu'il se surprenait invoquant dans ses détresses, elle qu'il appelait, sans la nommer, pour remplir le vide de son âme, elle qui lui manquait dans cette maison déserte où il ne l'avait jamais vue, où il ne la verrait jamais !

Aussi n'y rentrait-il qu'avec un effort pénible, sûr qu'il était de s'y retrouver plus seul qu'en quelque solitude que ce fût. Sa douleur, au dehors, lui semblait au moins plus à l'aise ; c'est quelque chose que d'avoir de la place pour souffrir. Mais à peine était-il sous ce toit sombre, qu'il le sentait peser sur sa tête, sur ses épaules. Une main de plomb lui refoulait ses angoisses dans la poitrine, ses larmes dans les yeux ; et ce redoutable mot : « Seul... » — une voix le disait à son oreille, un doigt le traçait sur la muraille, une plume infernale l'ajoutait à toutes les lignes de l'impassible bréviaire.

Donc, ce soir-là, comme tous les autres soirs, il avait reculé le plus possible le moment de rentrer au presbytère. Deux ou trois fois il s'était levé, et, après quelques pas, il était venu se rasseoir. Autant de gagné sur la nuit, sur l'insomnie.

Mais il se faisait tard. L'horloge sonna dix heures,

et la vieille servante avait déjà plusieurs fois ouvert la porte pour voir si le curé revenait.

Julien allait enfin rentrer, lorsqu'il crut entendre un léger bruit à l'extrémité du cimetière. Il écouta; c'étaient des pas. Mais dès le premier qu'il fit lui-même, il n'entendit plus rien.

Alors, au lieu d'aller droit de ce côté, comme il en avait d'abord eu la pensée, il réfléchit qu'on pourrait aisément s'enfuir dans l'ombre, et que le meilleur était de rentrer dans la maison, une fenêtre basse donnant précisément de ce côté. Il fit donc comme s'il n'avait rien entendu, et, un moment après, il était derrière la fenêtre, sans lumière, l'œil collé à la vitre. La nuit, quoique sans lune, était claire, et Julien venait de passer deux heures dans cette demi-obscurité. Ses yeux s'y étaient habitués.

Pendant quelques minutes, il n'aperçut aucun mouvement; puis, à force de regarder, il s'assura que deux personnes étaient dans le cimetière, immobiles contre le mur de l'église. Peu après, elles parurent échanger quelques paroles, et il les vit s'avancer de quelques pas, sans quitter des yeux le presbytère. Il distingua un homme et une femme, arrêtés maintenant tout près de lui.

Mais au même moment, la vieille servante entrait, une lumière à la main, dans la chambre, et la clarté alla frapper en plein les deux visiteurs mystérieux. Ils se retournèrent vivement du côté de l'église, et, en quelques pas, disparurent.

— Mais qu'avez-vous donc?... Qu'avez-vous?...

disait la pauvre servante. Vous êtes pâle comme un mort... Sainte Vierge!... il va se trouver mal... Asseyez-vous...

Elle n'avait rien vu et ne se doutait de rien. Mais il avait vu, lui...

C'était Marie de Clavigny.

Essayerons-nous maintenant de raconter ce que fut cette nuit, ce qui bouillonna dans ce cœur, dans cette tête? A qui ne le sentirait pas, nous essayerions en vain de le faire sentir.

C'était elle! Elle qu'il croyait à Nîmes, et dont il osait à peine croire qu'il ne fût pas tout à fait oublié! Car au milieu de l'irrésistible élan qui le reportait vers elle, il n'avait pas même abordé l'idée qu'elle dût jamais en rien savoir. Séparé d'elle par un abîme, ses vœux n'étaient jamais allés jusqu'à demander de la voir apparaître à l'autre bord, et le consoler — ou l'achever — par un geste d'adieu.

C'était elle!... Et que venait-elle y faire, à ce tombeau d'un ami? Une visite... ou un pèlerinage? Était-ce curiosité, ou intérêt? Était-ce pitié, ou... Il n'osait aller plus loin. Elle l'aimer!... Et qu'en ferait-il, maintenant, de cet amour? A quoi lui servirait d'en être même certain? Ce ne serait qu'un nouvel aliment à ses souffrances. L'oubli devenait impossible, et le bonheur l'était déjà. Mais, ce triste calcul, il se le reprochait en même temps comme une ingratitude. Le bonheur! Ce n'en était donc pas que d'avoir surpris un tel secret? D'autres avaient été si heureux et si joyeux de le surprendre en expi-

rant, d'emporter dans la tombe l'assurance d'avoir été aimés! Ne pouvait-il donc en avoir, lui, aussi, un peu de joie, au sein de cette longue mort où ce secret l'était venu chercher? Mais cette assurance bienheureuse, qu'il n'avait pas demandée, il se sentait déjà hors d'état de s'en dessaisir sans un déchirement plus cruel que tout le reste; déjà il s'épouvantait à l'idée d'avoir mal vu peut-être, ou témérairement interprété. Les invraisemblances ne manquaient pas. Elle, de nuit, dans ce lieu! Mais une chose était sûre, cependant, c'est que c'était bien elle, car Julien avait aussi reconnu son compagnon, un vieux domestique qu'il se rappelait très-bien avoir vu chez elle à Nîmes.

Et maintenant, que faire? Devait-il chercher à la revoir? En écrivant à Nîmes, il saurait peut-être sans peine sa résidence actuelle. Mais de quel œil verrait-elle cette démarche? Peut-être ne se doutait-elle pas d'avoir été aperçue et reconnue; peut-être avait-elle eu le temps de voir Julien à la fenêtre. Dans les deux cas, comment lui dire, comment lui laisser entrevoir ce qu'il avait osé croire?

III

Mais il allait partir, le lendemain même, pour Paris, car il avait trouvé chez lui une lettre ainsi conçue :

« Il faut, mon cher Julien, que vous me rendiez un service, et non pas tant à moi qu'à ma pauvre vieille amie, madame du Deffand, qui se meurt. Ce sera bien un peu, je vous en préviens, malgré elle ; mais il s'agit d'empêcher un grand scandale. Vous savez comment nos philosophes l'ont endoctrinée, et capturée, et flattée. Elle ne les voit plus, parce qu'elle est trop malade ; mais elle les sait à sa porte, épiant l'entrée du bon Dieu, dit-elle, et elle ne veut pas, en conséquence, que le bon Dieu entre, au moins par la grande porte. Elle a refusé l'abbé Lenfant, son ancien confesseur ; elle a reçu le curé de Saint-Sulpice, mais en se moquant de lui, car elle lui a demandé la permission de se confesser au duc de Choiseul, son ami,

et le pauvre curé a dû avoir l'air d'y consentir, ajoutant seulement qu'il était bien sûr que le duc, homme pieux, ferait venir un prêtre. M. de Choiseul a ri, et, en attendant, elle s'en va. Venez donc. Elle sait mes relations avec vous, et, comme j'y vais tous les jours, vous aurez l'air de m'accompagner, tout simplement. S'il y a moyen de lui dire un mot, vous le ferez. Si elle vous écoute, tant mieux, et ce ne serait pas un petit début à Paris, croyez-moi, pour monsieur l'abbé Julien, qu'une pareille victoire. Si elle ne vous écoute pas, au moins serez-vous là, et, comme on dit, elle aura *vu* un prêtre. L'Église sera contente, et l'Encyclopédie aussi. Dieu ne le sera guère ; mais qu'y faire?

« Ainsi, je vous attends. Adieu.

« NEUFVILLE-VILLEROY, duch. de Luxembourg. »

Le lendemain matin, en conséquence, il partit. Quoique ce rôle étrange fût peu fait pour le tenter, la diversion arrivait à propos; il pouvait maintenant prendre sur lui de ne se décider que dans quelques jours sur la suite à donner aux événements de la veille.

Accompagnons-le à Paris.

Madame du Deffand les savait donc en sentinelle à sa porte, ces inquisiteurs de l'athéisme.

Elle avait eu, comme beaucoup d'autres, ses petits retours de dévotion, voire même ses grands, car il paraît qu'elle n'était pas née, au fond, pour l'incrédulité. Ses amis se plaignaient d'avoir souvent à l'y

ramener; c'était une *conversion*, disait Voltaire, à recommencer sans cesse. Que de fois elle l'avait pris lui-même pour confident de ses doutes, de ses craintes? Que de lettres où il y avait toujours au moins un mot qui voulait dire : « Et si nous nous trompions! Si la religion était quelque chose! » Elle riait dans les premières lignes, et, aux dernières, elle tâchait de rire. Voltaire ne répondait qu'en riant d'un bout à l'autre. Il affectait de ne pas supposer qu'elle pût avoir des scrupules, et, en la maintenant au premier rang de l'armée encyclopédique, il lui avait rendu presque impossible de ne pas mourir à son poste.

Elle voulait donc y mourir, la pauvre femme, ne fût-ce que pour avoir le pas, en expirant, sur madame Geoffrin, sa vieille rivale, qui était morte chrétienne, ou à peu près. Quelle indignation, quel scandale elle avait causé, cette mort, dans le monde voltairien! On avait bien essayé de dire, et peut-être était-ce vrai, qu'il n'y avait eu que l'apparence, que madame Geoffrin était morte *bonne* incrédule; mais toujours était-il qu'elle était morte d'un refroidissement pris dans une église, à la messe, et la chose était dure à digérer. On disait bien aussi que le renvoi des philosophes était du fait de sa fille, madame de la Ferté-Imbault; mais, malgré leurs réclamations, elle avait maintenu l'exclusion contre plusieurs, et trois, entre autres, ne l'avaient pas revue. Ce n'était pas la première fois, d'ailleurs, qu'elle se déclarait décidée à bien mourir, et elle avait même

longtemps eu, à l'usage de ses amis, un capucin des plus accommodants qu'elle leur envoyait *in extremis*. Bref, elle avait fait le plongeon, comme on disait; et si d'Alembert, si Voltaire ne l'avait pas excommuniée, si Morellet lui-même, un des exclus, avait écrit son éloge, — c'était qu'elle avait dépensé, assurait-on, plus de cent mille écus à soutenir l'Encyclopédie et ses adeptes. L'Église avait fait des saints à moins; l'Encyclopédie pouvait bien pardonner à ce prix.

Mais madame du Deffand ne voulait pas avoir besoin de pardon, et elle avait organisé son affaire en conséquence. Au lieu de se faire garder par des incrédules en titre, barrière que le clergé finissait toujours par forcer, elle avait confié son *honneur* à trois grandes dames, moins fortes qu'elle, et de beaucoup, en fait de philosophie, mais assez compromises avec le parti philosophique pour ne pouvoir décemment lui faire affront. Mesdames de Choiseul et de Cambis auraient bien préféré, au fond, comme la maréchale, que la malade imitât ses vieux amis, Hénault et Pont-de-Veyle, morts que bien que mal en état de grâce. Elles n'étaient donc guère là que comme le soldat chargé d'un service qui lui répugne, mais d'autant plus zélé, par conscience, qu'il se sent plus porté à désobéir. Elles avaient fini par faire tous leurs efforts pour que la malade elle-même ne pût songer à rien de sérieux, et se laissât mourir, comme Voltaire le lui avait conseillé dans une de ses lettres, avec l'heureux calme d'un chien.

Dans ce but, elles n'avaient rien imaginé de mieux que de jouer au loto dans sa chambre. Dès que deux de ces dames étaient là, le loto, toujours le loto.

Ce jeu, il faut le dire, était en grande faveur. On s'était mis à le jouer à la cour, à la ville, en hiver, en été, en carnaval et en carême, car il passait pour le jeu innocent par excellence. Il était bien aussi, comme il l'est encore, le plus sot et le plus niais; mais ne cherchait-on pas, en tout et partout, les contrastes? On nageait dans le luxe, et on chantait la simplicité de la campagne; on se croyait de l'esprit, beaucoup d'esprit, et on jouait au loto.

Aussi était-ce une occasion de s'extasier galamment sur l'abnégation des belles dames, renonçant, disait-on, aux triomphes de l'esprit, pour les placides émotions de l'honnête loto. Tout le monde savait par cœur les vers que le jeune comte de Ségur, un des amis de notre maréchale, lui avait adressés à ce sujet.

Le loto, quoi que l'on en dise,
Sera fort longtemps en crédit;
C'est l'excuse de la bêtise,
Et le repos des gens d'esprit.

Ce jeu, vraiment philosophique,
Met tout le monde de niveau ;
L'amour-propre, si despotique,
Dépose son sceptre au loto.

Esprit, bon goût, grâce et saillie,
Seront nuls tant qu'on y joûra.

Luxembourg, quelle modestie !
Quoi ! vous jouez à ce jeu-là?...

Elle y jouait, et même elle se cachait pour bâiller. C'était de la modestie aussi, car d'autres avaient grand soin, quand ils bâillaient, d'être vus, comme pour faire bien comprendre que s'ils jouaient au jeu des sots, c'était au moins sans s'y amuser beaucoup.

Mais il y avait deux ou trois jours que ni ses amies ni elle ne bâillaient plus en jouant. La malade s'affaiblissait, et, quoiqu'elle eût sa tête, elle pouvait, au premier moment, expirer. Un lit de mort est toujours quelque chose, tant incrédule soit-on, ou fanfaron ; et nos dames n'étaient ni l'un ni l'autre, surtout depuis ces derniers jours. Le jeu ne les ennuyait donc pas, mais plutôt les épouvantait ; elles avaient d'ailleurs assez à faire à se cacher de frémir, car l'amour-propre s'en était vite mêlé, et, tout en jouant, elles jouaient à qui se montrerait la moins émue et la moins femme. Aussi madame de Luxembourg s'était-elle bien gardée de dire qu'elle allait faire venir l'abbé Julien.

Un de ces jours donc, vers le soir, madame de Cambis et madame de Choiseul revenaient prendre leur poste. Elles avaient trouvé la malade sommeillant, et elles causaient tout bas, loin de son lit, dans une embrasure de fenêtre.

— Ceci commence à être bien long, disait l'une.

— Interminable, disait l'autre.

— Si c'était à refaire...

— Si c'était à recommencer...

— Mais enfin, on nous cite comme des modèles d'amitié.

— Oui... Et on rit...

— De quoi?

— Les uns, de notre dévouement. Ils disent que c'est affiche, pure affiche...

— Et les autres?

— Les autres disent que nous sommes dupes, qu'elles ne nous a jamais aimées, la chère femme, ni nous ni personne au monde...

— Et son Pont-de-Veyle?

— Comme Hénault...

— Et Hénault?

— Comme Pont-de-Veyle. Le jour qu'il mourut, celui-là, elle alla souper en ville. On fut surpris de la voir, car on le savait à l'agonie. Il va donc mieux? lui dit-on. — Il est mort. — Mort!... — S'il n'était pas mort, serais-je ici? — Et elle mangea comme quatre.

— La recette est bonne à noter.

— En aurez-vous besoin pour vous consoler?

— Et vous?

— Avez-vous dit à M. de Choiseul qu'elle voulait se confesser à lui?

— Oui. Il viendra.

— Ce soir?

— Probablement.

— Nous tâcherons d'écouter.

— Qui... est-ce... Qui... est-ce qui parle là?... — dit une petite voix cassée et sépulcrale qui partait d'entre les rideaux.

— Nous, ma chère madame, nous... — Et elles coururent vers le lit.

— Vous parliez d'écouter...

Les deux dames se regardèrent. Quelle oreille! Mais elle était aveugle depuis trente ans, et les autres sens avaient hérité, comme il arrive, de la subtilité des yeux.

— *D'écouter?*... dit madame de Cambis. Ah! oui... votre respiration... Nous la trouvions singulièrement égale et douce...

— Et vous vous demandiez... n'est-ce pas?...

— Quoi, madame?

— Si elle ne serait pas bientôt tellement douce, tellement douce, que..

— Eh bien?

— Qu'il n'y en aurait plus...

— Nous, madame!

— Hélas! il m'impatientait bien aussi, mon pauvre Pont-de-Veyle, avec cette agonie qui ne voulait pas finir...

— Mais vous croiriez...

— ... Tellement qu'il me dit un jour : « Je vous ennuie, madame... » — « Oh! non, lui dis-je; je prendrai bien patience encore vingt-quatre heures. » Il soupira, mais il se le tint pour dit, et il mourut juste au bout... Eh bien, mesdames, encore vingt-quatre heures... Je me le tiendrai pour dit, je vous promets... Et le loto?...

Elle avait tout entendu!

Mais le plaisir de faire pièce aux deux dames ne

l'avait pas sauvée d'un triste retour sur elle-même. S'il est dur de mourir abandonné, il l'est peut-être encore plus de mourir entouré de soins, en lisant l'abandon dans les yeux et dans les cœurs. Celui que les hommes délaissent, il se renferme dans son âme, et, à force d'y errer seul, d'en sonder les recoins, il a chance d'y trouver Dieu, ne le cherchât-il pas; mais celui qui a tout auprès de lui, sauf l'affection, il se consume à errer au dehors sans rien trouver, et, si Dieu n'est d'avance en lui, Dieu n'y entrera pas.

— Et le loto?... reprit-elle, mais sans ironie, cette fois, car elle demandait tout de bon à s'étourdir.

Ces dames arrangeaient silencieusement la table. Elles s'observaient à la dérobée, et chacune voyait avec plaisir la main de l'autre un peu tremblante.

— Nous y voici, dirent-elles; commençons...

Madame du Deffand ne pouvant jouer elle-même, on lui avait souvent offert de l'intéresser au jeu en tenant des cartons pour elle; mais elle préférait n'en avoir point, et s'amuser à suivre, dans sa tête, les chances diverses des joueurs. Elle y était devenue, à la longue, d'une habileté prodigieuse; c'était merveille d'entendre ses réflexions sur les mille hasards d'une partie. Elle savait depuis quand un numéro était ou n'était pas sorti; elle saisissait entre les chiffres des rapports de tout genre, souvent bizarres, toujours exacts. Un bon calculateur, la plume à la main, n'eût pas mieux fait. D'autres fois, c'était une espèce de tirage de cartes. Chaque numéro avait un

sens, chaque combinaison un sens encore, et, à la fin de chaque partie, elle amusait son monde par quelque petite prédiction sur les événements ou les personnes. Ces prédictions, on assurait qu'elle n'était pas loin d'y croire un peu.

Elle se mit donc, comme à l'ordinaire, à suivre la partie, et c'était avec beaucoup plus d'attention que les joueuses. Aux premiers numéros, on l'entendit murmurant quelque chose; au dernier, elle s'écria : « Déjà!... » Cette partie avait été, en effet, remarquablement courte; il n'avait pas fallu vingt numéros pour donner quine à madame de Cambis.

Elles se regardèrent. Ce « *déjà* » était presque un cri d'effroi. En remettant les boules dans le sac, madame de Choiseul tremblait si fort qu'elle en laissa tomber une poignée.

Madame de Cambis tâchait de rire. — J'ai du bonheur, n'est-ce pas?... dit-elle.

Mais la malade riait d'un rire étrange. — Oui... du bonheur... Oui... Certainement... Ah! ah!... Et l'enjeu? Vous n'y avez pas pensé, je gage...

— C'est vrai.

— Voyez-vous!... Eh bien, j'y ai pensé, moi, et je l'ai mis... Ah! ah! Oui, je l'ai mis...

— Et c'était?...

— C'était... Eh! tenez... Voici qui vous le dira, l'enjeu... Est-ce pas Tronchin qui vient?

C'était lui.

— Bonsoir, docteur.

— Bonsoir, chère dame. Eh bien?...

— J'ai dit « *Bonsoir*, docteur. »

— J'ai répondu...

— Et compris, j'espère. Le grand bonsoir, n'est-ce pas?

— Madame, il en sera ce qu'il plaira à Dieu.

— Oui... oui... Et que dit-on de nouveau?

— Dorat, le poëte, est mort.

— Eh bien, ce n'est pas faute de s'être cru immortel...

— Toujours de l'esprit, madame.

— ... ni faute d'avoir tâché de l'être. Quelles éditions! quel luxe!... Il s'est ruiné en gravures. Et vous savez, à propos de cela, la bonne histoire...

On ne l'entendait presque plus, tant sa voix était faible; mais elle tenait à la dire, son histoire.

— ... Chez son libraire... un jour... et il y était, notez bien... un homme arrive et demande un de ses ouvrages, les *Baisers*, je crois. On donne le volume; l'homme paye. Puis, il demande des ciseaux... Il coupe les gravures, laisse le texte... et s'en va... Mais j'étouffe... J'étouffe...

— Non... Pas encore...

— Il est joli, votre mot... Est-ce vous qui traitiez M. de la Roche-Aymon, le cardinal?

— Non, madame.

— Je l'aurais cru... Il disait à son médecin : « Je souffre comme un damné!... » — « Déjà, monseigneur?... » dit l'autre.

— Avez-vous fini de conter, madame?

— *Pas encore*... puisque je ne suis pas morte...

— Et voulez-vous, en attendant, que je vous conte un peu comment il est mort, M. Dorat?

— Si ce n'est pas trop noir.

— Noir?... Oh! du tout... L'histoire est au contraire parfaitement gaie... Écoutez...

Le docteur avait dans la voix une ironie glaciale, effrayante.

— Ce matin donc, reprit-il, un de ses amis me vint chercher. Je n'étais pas son médecin, mais on désirait que je le visse. Du reste, me dit-on, il était à toute extrémité. L'ami me raconte, en route, un tas de bons mots du moribond, et comme quoi il s'était moqué du curé, et comme quoi il avait dit qu'après être venu tout seul au monde il saurait bien partir tout seul, ce qui est excessivement plaisant... Vous ne riez pas, madame?... Et comme quoi il ne tarissait pas en historiettes, en vieux contes, et en nouveaux aussi... Et comme quoi... Enfin, nous arrivons. Je le croyais au fond de son lit. Point; il était au milieu de son salon, dans un fauteuil, habit brodé, bas de soie, manchettes et jabot. Son perruquier achevait de le coiffer. A peine entendait-on sa voix... comme la vôtre, madame... Et ses amis, quand j'entrai, riaient, riaient... Je compris qu'il venait de dire quelqu'une de ces excellentes farces dont on m'avait parlé... ou quelque historiette comme celles... comme celles que vous contez si bien, madame...

— Mais vous voulez me tuer... murmurait madame du Deffand. Vous me tuez, monsieur...

— Eh bien ! madame, reprit alors le docteur, mais gravement et sans ironie aucune, vous me croirez... ou vous ne me croirez pas... mais il y a cinquante ans que je vois mourir des gens, et jamais, je vous le déclare, jamais scène de mort ne m'avait autant serré le cœur. Je la verrai jusqu'à la fin de mes jours, cette tête frisée, cette figure terreuse et racornie, où le rire prenait comme sur un parchemin qu'on jette au feu et qui se tord sur les charbons... Je lui tâtai le pouls...

Tronchin prit la main de la malade.

— ... Je lui dis qu'en effet il n'irait sûrement pas loin... que le pouls remontait...

Et Tronchin, ce disant, remontait sa main le long du bras.

— ... Et je me permis d'ajouter, poursuivit-il, que la mort est chose grave, qu'il n'y a que les faux braves qui rient en allant au combat... Il commençait à me regarder avec angoisse, et je crois bien que si j'eusse été un prêtre...

— Eh bien?... dit-elle.

— Mais c'était trop tard ; il expira. Voilà mon historiette, madame. Il ne me reste qu'à vous souhaiter le bonsoir.

Elle semblait réfléchir. Tronchin prit son chapeau. Quand elle l'entendit qui s'éloignait : — Non, docteur, revenez... Êtes-vous pressé? Où allez-vous?...

— Voir mes malades.

— Je ne suis pas malade, moi?

— Non, madame. Il n'y a plus d'huile dans la lampe. Voilà tout.

— Vous êtes cruel, docteur.

— Cela se peut... Mais savez-vous qui l'est plus que moi, madame?... Vous. Oui, vous... vous qui vous condamnez vous-même à mourir sans consolation, sans espoir... vous qui vous faites violence... vous qui forcez une pauvre femme de quatre-vingt-quatre ans à me donner, ou à peu près, — il regardait la table et le loto, — une seconde représentation des folies de Dorat... Vous qui... Mais voyons... Vous avez encore une heure ou deux : voulez-vous en profiter?... Voulez-vous...

— Bonsoir, docteur.

— Eh bien! bonsoir, madame.

Il s'en alla.

Les deux amies étaient pâles d'effroi. On n'entendait que le souffle de la malade, court, haletant. Elle sortait d'une nouvelle lutte, et, pour son malheur, elle avait encore vaincu.

IV

Quelques moments après : — Où êtes-vous donc?... dit-elle.

— Ici, dirent les dames.

— Je vous l'avais bien dit qu'il vous le dirait, l'enjeu... l'enjeu que j'avais mis, à part moi, dans votre loto...

— Mais...

— Oui, oui... Vous ne comprenez encore pas? L'enjeu, c'était ma vie, mesdames...

— Il fallait bien que l'une de nous perdît.

— Oh! ce n'est pas ainsi que je l'entendais. Je voulais voir... comment irait la partie... quels chiffres sortiraient... Vous n'avez rien remarqué?

— Mais... non...

— Avez-vous souvent vu des parties aussi courtes?... Preuve que ceci va finir. Et les numéros? Le premier sorti, 84, mon âge. L'avant-dernier, 24, jour du mois. Et le dernier, celui qui a fait gagner madame de Cambis...

— Neuf...

— C'est cela. A neuf heures donc...

— Madame, au nom de Dieu!...

— Quelle heure est-il?

— Madame!...

— Quelle heure est-il? Je veux qu'on me le dise...

— Huit heures...

Il en était huit et demie.

— Huit heures... Bon... A votre jeu, mesdames... Encore une partie... Encore deux... Eh bien! mesdames, on ne vous entend pas?...

— Madame, balbutia la duchesse de Choiseul, nous sommes un peu... un peu émues... Y tenez-vous bien, à ces parties?... Et puis, s'il faut vous dire... nous sommes là à nous faire des signes, madame de Cambis et moi, à qui vous parlera... et nous pensons...

Elle hésitait toujours plus.

— Nous pensons qu'il n'a pas si tort, le docteur, dit madame de Cambis. Mourir, après tout, c'est quelque chose... et il est toujours bon d'avoir quelqu'un qui vous y aide... Ainsi...

— Mon amie, allez me chercher un prêtre.

— Tout de bon?

— Tout de bon... Allez... Allez...

Le charme fatal était rompu. L'âme osait être une âme.

Madame de Cambis s'était élancée vers l'antichambre. — Qu'on coure à la paroisse!... Un confesseur... Vite.. Vite...

— Eh! le voilà... dit M. de Choiseul, qui arrivait.

On lui fit signe de se taire. C'était trop tard. Elle avait entendu. Le masque était déjà replacé sur son visage, et la cuirasse sur son cœur.

— Je savais bien, dit-elle en ricanant, que je n'en aurais pas d'autre. Venez, cher duc... Venez...

Il ne savait trop, lui, quel ton prendre, surtout devant les gestes suppliants de sa femme et de l'autre amie. Entré en riant et venu pour rire, il était passablement ennuyé que la comédie eût tourné au drame. L'âge avait eu sur lui le même effet que sur beaucoup d'hommes de ce temps, c'est-à-dire que la soixantaine le voyait plus léger que l'âge mûr; tout ce qu'il avait eu de gravité dans les fonctions publiques, il s'en dédommageait, aurait-on dit, depuis qu'il n'avait plus l'espoir de redevenir ministre. Il se promettait bien de faire une mort décente, et il la fit en effet; mais rien ne l'amusait plus, en attendant, que les morts à la philosophe.

— J'avais promis, dit-il. J'arrive.

— Presque trop tard.

— Bah!

— Oui. Le bon Dieu a failli prendre le pas sur le diable...

— Et le diable...

— N'y perdra rien. Vous voilà.

— Vous me comblez, madame.

— Tenez... Cela me rappelle une chose. Vous souvient-il d'un couplet qui courut il y a quelque vingt ans?

Plus étourdi qu'un éclair,
Plus méchant que Lucifer,
Revenant d'enfer...

— Sans doute.

— Vous savez de qui on voulait parler?

— De votre serviteur, je crois.

— Eh bien, cher duc, voilà ma confession qui commence. L'auteur, hélas!...

— C'était vous?

— C'était moi. Vous me pardonnez, n'est-ce pas?

— Certainement.

— A condition que je n'en revienne pas?

— Fi! c'est bon dans Molière.

— Voilà un homme généreux.

— Vous oubliez que je suis ici un confesseur, et qu'un confesseur pardonne toujours.

— Donc, si vous ne l'étiez pas... Mais il faut que j'en profite. Vous rappelez-vous encore...

— Un moment! voici quelqu'un... Par ma foi, je crois que c'est un prêtre...

— Un tour de votre femme...

— Cela se peut... Mais c'est l'abbé Julien, avec madame de Luxembourg...

— Un tour, alors, de madame de Luxembourg. Vous allez voir que c'est par hasard qu'elle m'amène son abbé...

— J'arrive un peu tard, chère dame, dit-elle en s'approchant. L'abbé Julien m'est venu voir...

— Très-bien...

— ... et nous avions à causer. Il a bien voulu me conduire. Je l'ai engagé à monter, pour...

— Pour me dire un petit bonsoir... Bien... Arrivez donc, cher abbé...

Julien pouvait à peine approcher. Il avait trop eu le temps de se préparer à cette scène, de calculer les difficultés de son rôle ; le peu de franchise du début achevait de le mettre mal à l'aise. Puis, ce qui aurait pu lui donner force et courage, — la foi, — nous savons qu'il ne l'avait pas. Assez religieux pour s'indigner d'une mort en bravades, qu'était-il et que pouvait-il pour la changer en une mort chrétienne?

C'était donc avec une espèce de terreur qu'il se voyait dans cette chambre. A côté du lit, la table de jeu ; au chevet, le duc de Choiseul, qu'il connaissait de reste. Sur l'oreiller, cette figure blanchâtre, ricaneuse, ces yeux prêts depuis trente ans à la nuit du tombeau. Puis, ce que notre plume ne peut rendre, cette voix qui ne sortait déjà plus qu'à travers un commencement de râle, ce ton léger qui allait à cette voix comme une feuille de rose entre les dents d'un squelette.

Aussi put-il à peine trouver, en s'approchant, quelques phrases banales sur la maladie et la santé. Les paroles plus graves qu'il s'était proposé de mêler au moins à celles-là, il les sentait s'évanouir sur ses lèvres, comme si un démon les eût emportées au passage.

Mais la malade ne lui aurait pas laissé le temps de les placer; et déjà, dans la crainte de lui en four-

nir l'occasion, c'était à peine si elle lui permettait d'ouvrir la bouche. En même temps, soit pour mieux se jouer, soit par un besoin plus fort qu'elle et que sa triste effronterie, elle effleurait à tout moment ces sujets qu'elle avait juré de repousser.

— Vous êtes curé, je crois?

Elle le savait très-bien.

— Oui, madame.

— Dans un trou, dit-on?

— Pas plus trou qu'un autre.

— L'air y est bon?

— Je le crois.

— On y meurt, pourtant?...

— Comme ailleurs, madame.

— Comme à Paris?

— Non, dit-il en appuyant sur le mot; *autrement.*

— Bah!... Et on s'y marie?

— Pourquoi pas?... dit M. de Choiseul.

— Laissez. Je voulais voir s'il dirait encore *autrement.*

— Je pourrais le dire, madame.

— Oui?

— Oui. Ces gens-là en sont encore à penser que le mariage est chose grave, et sainte, et...

— Si près de Paris!

— Hélas! madame, ils ne sont pas philosophes.

— Et vous?... Car vous l'étiez autrefois... Est-ce que l'habit a fait le moine?

— Au moins, madame, je ne ferai jamais rien qui le déshonore, cet habit.

— Bravo! dit M. de Choiseul. On ne saurait avouer plus décemment qu'on gardera les convenances, et qu'on sera, au fond...

— Ai-je dit cela, monsieur le duc?

— Demandez à madame.

— Monsieur l'abbé, reprit-elle, vous dites qu'on meurt chez vous *autrement?*

— Oui, madame.

— On vous fait venir?

— Oui, madame.

— On se confesse?

— Oui.

— Et on va droit au ciel?

— Je n'en sais rien.

— Ah! ah!...

— Je dis aux gens de penser à Dieu, à leur âme. Le reste est dans ses mains.

— Peste! dit le duc. Hérétique!...

— Vous m'aimeriez mieux athée?

— J'ai presque envie d'une chose, dit la malade.

— De quoi, madame?

— De vous demander l'extrême-onction.

— Parlez-vous sérieusement?

— Sérieusement.

Les trois amies avaient laissé échapper une exclamation de joie. Le duc avait l'air abasourdi.

— Mais, reprit-elle, à une condition.

— Dites.

— Avant de me la donner, l'extrême-onction, vous me jurerez que vous y croyez.

Le duc releva la tête. Julien resta un moment anéanti. La vieille aveugle le regardait fixement, comme si elle eût retrouvé des yeux pour lire dans les siens.

— Madame, dit-il enfin, que je croie ou non à l'extrême-onction, à la vertu de quelques gouttes d'huile, je ne puis pas ne pas croire aux sentiments que l'extrême-onction suppose, et que, laissez-moi le dire, vous n'êtes pas bien loin d'avoir. Un peu de courage, madame. Soyez ce que vous voudriez être, ou plutôt ce que vous êtes. Posez ce masque...

— Nous devenons éloquent...

— Vous riez?... Eh bien! madame, écoutez. Vous me demandiez un serment; je vous en demande aussi un. Jurez-moi, devant Dieu, que ce que vous me faites voir est bien votre sentiment, que vous ne vous contraignez point...

— Monsieur l'abbé, dit le duc, je vous jure que je me contrains, moi, pour ne pas vous dire tout net que ceci passe les bornes. Vous oubliez que madame est chez elle...

— Et vous, monsieur, que vous n'êtes pas chez vous...

— Julien!... s'écria madame de Luxembourg. Savez-vous à qui vous parlez?...

L'ancien premier ministre était resté bouche béante. Il paraissait ne pas bien comprendre qu'une telle réplique pût s'adresser à lui.

— Au reste, reprit Julien, il est clair qu'un de nous deux doit sortir. Adieu, madame... Adieu...

Mais en se tournant vers la mourante, il la vit qui cherchait son bras pour le retenir.

Le duc s'était déjà aperçu de ce mouvement. — Vous voyez bien, dit-il, que c'est moi qui ai mon congé... Adieu, monsieur... Bonne chance... Adieu...

Elle ne répondit rien. Il s'en alla en ricanant.

— Madame, dit Julien après un moment de silence, il est parti. Vous savez ce que ces trois dames pensent ; elles vous l'ont assez dit par leur exclamation de tout à l'heure. Mais non ; ne songez qu'à vous. Donnez-vous à vous-même la satisfaction qu'elles désirent. Que des pensées plus sérieuses occupent le temps... court ou long, n'importe... qui vous reste... J'ai là mon bréviaire... Je ne vous lirai que des choses qui peuvent convenir à tout le monde... Décidez-vous, madame... Décidez-vous...

— Il est parti?... murmura-t-elle.

— Oui... oui...

Mais l'ironique *adieu* restait planté, comme un dard, dans le cœur de la malheureuse.

— Qu'est-ce qu'il dirait?... reprit-elle.

Et tout à coup, réunissant dans un dernier effort tout ce qui restait de vigueur à son corps et à son âme : — Assez!... s'écria-t-elle ; assez!... A votre jeu, mesdames... La revanche!... Et j'en serai, cette fois. Vous, l'abbé, un dernier service... Là, sur mon lit, trois cartons... Vous tiendrez mon jeu... Figurez-vous, si vous voulez, que vous me jouez contre le diable... Mes cartons, mesdames, mes cartons...

Il voulut fuir ; elle lui serrait le bras. De l'autre

main, elle arrangeait précipitamment les cartons, car il avait fallu les lui donner.

— On y est... commencez...

On commença. Elle se remit sur l'oreiller. Au second numéro, elle était morte.

V

Une heure après, Julien était de retour à l'hôtel de Luxembourg, dans cette chambre qui avait si souvent été témoin de son isolement, de ses vides, de ses angoisses.

Il repassait dans son esprit les événements de la soirée. Heureux d'avoir fait son devoir en s'élevant, même en vain, contre de cyniques lâchetés, il n'en sentait pas moins l'amertume de sa défaite, l'insuffisance de ses armes. Au nom de qui ou de quoi avait-il parlé, en définitive, à la mourante? Quelle pensée véritablement effrayante et salutaire avait-il eu à lui offrir? Si elle s'était laissé vaincre, si elle s'était jetée entre ses bras, lui demandant consolation, foi, espérance, qu'aurait-il eu à lui donner? Qu'aurait-il fait briller aux yeux de cette pauvre âme? Qu'était-il, hélas! qu'un philosophe un peu plus travaillé que d'autres, qu'un médecin plus grave, mais également impuissant?

Dieu voulait l'en convaincre par une nouvelle expérience.

Madame de Luxembourg le vint trouver dans sa chambre. Le rôle qu'elle avait joué, elle et ses deux amies, dans cette triste affaire, lui paraissait maintenant assez honteux. Elle aussi, au moins jusqu'à l'avant-dernier jour, elle avait refoulé sa conscience et menti aux vœux secrets de son cœur.

— Une rude soirée, Julien.

— Je ne me plains pas, madame.

— M'en voulez-vous beaucoup?

— Vous avez fait ce qui dépendait de vous.

— Oui, aujourd'hui. Mais avant?

— Vous êtes de votre siècle, madame, et moi aussi.

— Vous n'en étiez pas, je vous assure, quand vous avez failli rester le maître.

— Qu'aurais-je fait de ma victoire?

— Que voulez-vous dire, Julien?

— Avez-vous vu comme votre amie a retrouvé tout à coup de la force, de la voix?

— Oui.

— Un moment après, elle expirait.

— Eh bien?

— Eh bien! c'est mon histoire. J'ai eu un moment de force, et me voilà plus faible, plus épuisé que jamais. L'indignation m'avait tenu lieu de foi. L'indignation calmée, il me reste le vide, comme avant.

Elle réfléchit un moment.

— Julien, reprit-elle, il faut que je vous ouvre mon

cœur, non pas parce que vous êtes prêtre, mais parce que vous ne l'êtes guère. Je ne vous dirai pas que je souffre comme vous. L'âge émousse les impressions, et, plus jeune, je ne pensais guère à ces choses. Pourtant, quand il m'arrive de me demander où j'en suis, je sens aussi quelque chose qui doit être ce que vous appelez le vide. J'ai gardé tous les dehors de la foi; je suis, pour beaucoup de gens, une dévote; j'ai un confesseur qui me loue, qui me donne en exemple, qui m'ouvre le ciel à deux battants. Je lui ai dit mes scrupules, et il n'y a rien compris; il n'y a vu, comme votre évêque dans les vôtres, que les signes d'une piété scrupuleuse, d'un état avancé de sainteté. J'ai osé m'en ouvrir à un homme qui passe pour tout autre et que votre évêque et que mon prêtre, à M. de Beaumont, notre archevêque. Eh bien, au fond, rien de plus. Contre l'impiété, il s'est montré souvent habile et toujours courageux; contre les peines d'une âme qui voudrait croire, c'est un docteur comme un autre, qui vous répète : « Croyez! » et qui s'étonne qu'avec le désir de croire vous ne soyez pas, comme lui, parfaitement tranquille. *L'Église a décidé... L'Église enseigne...* voilà tout ce qu'il sait dire. L'Église est devenue sa conscience, sa raison. Hélas! vous êtes de l'Église, et vous ne savez que trop, par conséquent, de quels éléments elle est faite, de qui et de quoi procèdent ces enseignements sur lesquels on veut que nous nous reposions sans nul souci. Comment oublierais-je ce que j'ai vu ou su, dans ma longue vie, des prêtres, des évêques,

des cardinaux, des papes? Ceux mêmes d'entre eux que j'ai pu respecter sincèrement, M. de Beaumont, par exemple, de quel poids leur autorité serait-elle pour moi, dès qu'il s'agit de croyances, quand je les vois n'être que les organes de ce grand corps qui ne m'inspire aucune confiance? La pauvre madame du Deffand me disait une fois que ce qui la dégoûtait de l'histoire, c'était de penser que tout ce qu'elle voyait serait de l'histoire un jour. Nous voyons l'Église aujourd'hui; nous l'entendons, quand elle enseigne, se réfugier dans son passé. Mais ce passé a été jadis le présent, et ce présent valait-il mieux? Nous aurait-il paru plus digne d'être écouté, moins en danger de se tromper? Julien, ou la religion n'est rien, ou il faut qu'elle ait une autre base.

M. de Beaumont, poursuivit madame de Luxembourg, a eu la bonté de m'écrire je ne sais combien de lettres, et, ce soir même, en rentrant, je viens d'en trouver une. Je lui avais écrit mon embarras au sujet de madame du Deffand; il me répond par une sortie assez verte sur les mécréants qui l'ont perdue. C'est fort bien dit; mais je n'en suis pas plus avancée. Madame du Deffand répliquait toujours, dans ces cas-là, que c'est l'Église qui fait les incrédules. Vous pensez bien que je n'irai pas le dire à M. de Beaumont; mais à vous, je le dis, et vous le diriez si vous l'osiez.

— Il ne me serait pas difficile de l'oser devant vous, dit Julien; vous avez vu, d'ailleurs, que je l'ai déjà presque osé ce soir. M. de Choiseul m'a appelé

hérétique; il riait, mais il disait vrai. Je sais bien qu'au fond tout le monde l'est, tous les gens qui pensent, j'entends; je n'en ai pas encore trouvé un, quelque bon catholique qu'il parût et qu'il crût être, qui acceptât tout de bon tout ce que l'Église enseigne. Fût-on archevêque de Paris, fût-on pape, on n'abjure pas comme on veut cette liberté intérieure qu'on demande aux autres d'abjurer. Et cependant, le croiriez-vous?... même sur cette question de la liberté d'intelligence, qui vous paraît et qui me paraît si claire, il me prend parfois des doutes inouïs. Je me demande si cette liberté est bien réelle, ou si nous sommes faits pour l'exercer. Je me demande si notre esprit, notre cœur, n'ont pas plutôt besoin d'être menés, et si l'empire des cérémonies, des pratiques, n'est pas, en somme, ce qui nous convient le mieux. Ce soir, auprès de ce lit de mort, je la maudissais, madame, cette liberté qu'il me fallait laisser à la mourante puisque j'avouais en avoir usé moi-même. J'aurais voulu pouvoir lui dire : « Oui, l'extrême-onction est nécessaire; oui, il faut vous confesser, ou vous êtes damnée; oui, il faut que je vous absolve, ou Dieu ne vous absoudra pas! » Même à présent, savez-vous ce que je voudrais? Je voudrais croire aux messes, et en dire pour le repos de son âme.

— Je comptais vous en demander, dit madame de Luxembourg.

— Vous les demanderiez, à ce que je vois, à peu près comme je les dirais. Vous vous êtes dit, comme

bien d'autres, que si cela ne fait pas de bien, cela ne peut pas faire de mal. Je ne vous blâme pas d'avoir fait ce raisonnement; je serais bien plus heureux si je pouvais prendre sur moi de le faire. J'irais tranquillement mon train de prêtre; je dirais chaque jour, le moins mal possible, ma messe; je produirais peut-être, ne fût-ce que par mon air recueilli, quelque édification. Il est vrai que je l'ai, cet air; mes paysans n'ont pu se douter de rien. Mais quel travail, au dedans, et quelle angoisse! Ah! s'il suffisait du désir, certainement il s'accomplirait entre mes mains, cet étrange miracle que l'on prétend avoir lieu dans la messe. Je donnerais un de mes membres pour être amené à y croire, pour la sentir une fois palpiter, vivre, cette hostie que l'on me dit être un corps vivant. Je sais que je demande l'impossible, l'absurde... Et cependant je le demande; je... vous le dirai-je?... je me surprends quelquefois à l'espérer. On m'a vu, avant de porter l'hostie à ma bouche, m'arrêter, et la contempler avec des yeux enflammés. On a pu me croire absorbé dans une adoration profonde, ardente, et c'était plutôt de la colère. J'ai ri jadis, comme tout le monde, de ces pauvres Napolitains qui injurient saint Janvier quand le miracle de son sang tarde un peu à se faire. Hélas! de quelle folie ririons-nous qui ne puisse un jour être la nôtre? Je m'indigne contre cette hostie insensible qui s'obstine à rester du pain, contre ce Dieu qui pourrait, qui *devrait* faire le miracle, ne fût-ce que par pitié pour moi, et pour m'offrir enfin où me cramponner

dans mon naufrage. Souvent aussi je ne la regarde pas; je détourne les yeux, ou je les ferme. Est-ce pour me faire illusion? Mais non; je sais trop bien que je n'y réussirai pas, et que le goût, d'ailleurs, ne sera jamais que celui d'un peu de pâte. Voilà ce que je me dis; et cependant, comme par un reste d'espérance, je la respecte encore, cette pâte, j'évite, selon ce qu'on nous prescrit, de la broyer sous mes dents... Je craindrais de la sentir s'animer! Vous savez ce qu'éprouvent ceux qui redoutent les fantômes. Ils savent bien qu'ils ne rencontreront rien dans une chambre vide, rien dans un cimetière, rien dans un souterrain... et ils ont peur! Voilà où j'en suis, dans ces choses, à cela près qu'au lieu de peur, c'est cet ardent désir dont je vous parlais tout à l'heure. Je *sais* que le miracle n'y est pas, n'y sera pas, n'y a jamais été... Et je regarde s'il y est... Et je le verrais presque sans surprise...

— Vous m'effrayez, Julien, dit madame de Luxembourg. Mes doutes n'étaient que des nuages, et je les chassais quand je voulais; vous leur donnez un corps, vous me les changez en fantômes, et en fantômes qui ne s'en iront pas vite. Mon Dieu! avec de telles idées... dans ce village... dans cette maison... tout seul...

Julien sourit tristement. — Je vous comprends, dit-il; on deviendrait fou à moins...

— Oh! Julien...

— Ne vous en défendez pas... vous l'avez pensé... Moi aussi... Mais si j'avais dû devenir fou, il y a

longtemps que je le serais, madame... Rassurez-vous, je ne serai pas fou... Je ne serai que toujours plus malheureux...

— Je vois bien que je ne peux rien pour vous...

— Ce n'est que trop vrai.

— Ni moi ni personne...

— Oh ! madame, ne prononcez pas cet arrêt... Ne dites pas... vous me porteriez malheur... ne dites pas « ni personne... »

— Vous le disiez vous-même.

— Je l'ai dit, oui... Et il en est de cela comme de l'autre chose... Je suis sûr que non, et j'espère... Peut-être même...

Il baissa les yeux, et, à demi-voix : — Peut-être, continua-t-il, ai-je un peu moins tort d'espérer... Quelqu'un... que j'avais connu à Nîmes... qui avait commencé à me faire quelque bien...

— Vous rougissez, Julien?

— Ne m'en demandez pas davantage.

— Soit. Mais il faut que je vous dise enfin pourquoi je venais vous voir. Quand M. de Beaumont veut bien m'écrire, il ne manque jamais, en terminant, de m'indiquer quelque bonne œuvre à faire...

— Autre façon de s'étourdir, dit Julien.

— Sans doute; mais c'est la meilleure...

— Selon Rousseau.

— Et selon M. de Beaumont... Et selon moi, Julien. . Et selon bien d'autres...

— Heureux ceux à qui cela réussit !... Mais poursuivez, madame, je vous prie.

— Cette fois donc, il n'y a pas manqué. Mais il s'agit d'une chose où votre concours me serait utile, nécessaire même. Me le refuserez-vous?

— Non, madame.

— Eh bien! lisez... là... la dernière page...

« Il faut, ma chère dame, disait l'archevêque de Paris, que vous veniez encore une fois à mon aide. Un jeune homme qui ne vous est pas inconnu se trouve dans une position affreuse. C'est ce pauvre Gilbert, tant maltraité par les encyclopédistes, tant délaissé par ceux qui auraient dû le soutenir. Hier, j'entends tout à coup un grand bruit dans mon antichambre. La porte de mon cabinet s'ouvre; un homme, que mes gens essayaient en vain de retenir, se précipite vers moi. C'était lui, à demi vêtu, les yeux hagards, fou, enfin, car il faut bien dire le mot. « Je suis mort! criait-il; je suis damné!... Les sacrements!... les sacrements!... Qu'on me donne les sacrements!... » Je le calmais de mon mieux. Il finit par être plus tranquille, mais toujours demandant les sacrements, que je ne pouvais ni ne voulais, vous le pensez bien, lui donner dans cet état. Je profitai d'un assoupissement pour le faire porter à l'Hôtel-Dieu, où il reçoit, sur ma recommandation, les plus grands soins. Mais il lui faudrait autre chose. Ce n'est pas le besoin qui l'a jeté dans cet état; on va sûrement le dire, mais c'est faux. Je lui faisais une petite pension; il en avait une autre de mesdames, tantes du roi. Il avait donc du pain; c'est le délais-

sement qui l'a tué. S'il doit recouvrer la raison, ce ne peut être, je crois, qu'en se voyant l'objet d'une protection active, affectueuse; et voilà, madame, pourquoi j'ai pensé à vous. Je n'ai, du reste, nulle direction à vous donner; vous verrez mieux que moi ce qu'il y aura à faire.

« Votre affectionné et dévoué,

« CHRISTOPHE, archev. de Paris. »

— Vous comprenez, reprit madame de Luxembourg, que je ne puis aller à l'Hôtel-Dieu sans savoir où en est ce pauvre enfant, s'il est en état de me reconnaître, si je puis même le voir. Allez-y demain matin. Parlez-lui; faites pour le mieux. En lui faisant du bien, vous vous en ferez à vous-même.

— Et si je ne lui en fais pas?

— Vous aurez toujours essayé.

— Oui, comme ce soir... pour être ensuite un peu plus mécontent de moi, un peu plus convaincu que je ne pourrai jamais rien, ni pour moi ni pour les autres... Mais j'irai, madame, j'irai... ne fût-ce que pour voir de près comment une idée tue un homme...

VI

Nous sommes à quelques pas de la porte de l'Hôtel-Dieu. Un homme est assis sur une borne, écrivant. Un autre vient à passer.

— Bonjour, Restif.

— Bonjour... Eh ! c'est Mercier...

— C'est Mercier.

— Que diable faites-vous là ?

— Vous le voyez. M. de Rivarol a trouvé bon de dire de mon premier volume que c'était un livre pensé dans la rue et écrit sur la borne. *Pensé dans la rue*, c'était vrai ; *écrit sur la borne*, non. J'ai voulu que le tout fût vrai, et me voilà.

— Joli endroit !... A la porte de l'Hôtel-Dieu.

— Vous m'aimeriez mieux dedans ?

— Patience.

— Quel âge avez-vous, Restif?

— Quarante-six ans, ne vous déplaise.

— Et moi quarante, ne vous déplaise aussi. Donc, c'est à vous d'y entrer le premier.

— Oui?...

> **Aux âmes bien nées,**
> ***L'hôpital* n'attend pas le nombre...**

— Des années... connu... ni des volumes. Combien en avez-vous fait, de volumes, Restif?...

— Vous croyez que je les compte?

— Voyons... à peu près...

— A peu près?... Mais... Ma foi, je n'en sais rien... Ce doit être entre quarante et soixante...

— Comptons.

— Comptons. Il y a d'abord les *Lettres d'une fille à son père*...

— Un chef-d'œuvre de sensibilité, un tissu de vertus, de sagesse et de lumières...

— Qui a dit cela?

— Vous, dans la préface.

— Cela se peut.

— Continuez.

— Il y a l'*Ecole des Pères*, trois volumes... Non... deux volumes... Non... c'est bien trois... Il y a le *Paysan perverti*, quatre volumes; la *Paysanne pervertie*, quatre encore; la *Vie de mon père*, deux; le *Nouvel Abailard*, quatre; la *Malédiction paternelle*, trois; la... Avez-vous compté?

— Non.

— Moi non plus.

— Reprenez.

— Oh! assez... Aussi bien, j'en oublierais toujours beaucoup...

— Comme la postérité...

— Mercier!

— Plaît-il?

— Faut que je vous mette, un de ces jours, dans un de mes volumes...

— Pour le faire vivre?

— Pour vous clouer, avec votre malice, au pilori...

— Restif!

— Plaît-il?

— Il y a aussi des piloris dans mon *Tableau de Paris*...

— Gare à vous!...

— Gare à vous!

— Gare tout de bon, en attendant... Hé! les amis, est-ce que vous voulez nous écraser, pour avoir le plaisir de nous emporter après?

C'était le chariot des morts qui sortait de l'hôpital, un long et large et lourd chariot, traîné, selon l'usage, par douze hommes. Il y avait place, disait-on, pour cinquante cadavres, et cela pouvait bien être, car on les rangeait comme des sacs. Un prêtre crotté allait devant; derrière, ni parents, ni amis, rien. Les poëtes disaient y avoir vu le chien du pauvre; mais eux seuls l'avaient vu, ou, pour mieux dire, ils ne l'avaient pas vu. Toujours est-il que, ce jour-là, il n'y avait absolument personne; et toujours est-il que nos deux causeurs avaient failli être pris entre une des roues et la borne, le trône de Mercier.

— Ce que c'est que de nous!... dit-il.

— Hélas!

— Dire que s'il y avait là, sous ce vieux drap...

— Un Mercier... dit Restif.

— Ou un Restif... dit Mercier.

— Le tombereau n'en serait pas plus remarqué...

— Pas plus accompagné...

— Le prêtre pas moins crotté...

— Les douze *chevaux* pas moins ivres...

— Et que la charge n'en irait pas moins à Clamart, dans cette fosse où on vous range comme des harengs dans un tonneau...

— Diogène ordonna bien qu'on jetât son corps à la voirie.

— Il l'*ordonna*.

— Oui, je comprends... Diogène-Restif, s'il était riche, en ordonnerait volontiers autant, pour que le monde en parlât; mais Restif sans le sou...

— Mercier, vous êtes un grand philosophe.

— Restif... Hé! là bas.., Vous autres!... Hé!... Vous perdez quelque chose...

Le derrière du tombereau, mal fermé, s'était entrouvert. Un cadavre pendait sur le pavé.

Pauvre mort! Qu'il avait l'air triste, et chétif, et abandonné! Il semblait avoir voulu s'assurer s'il n'y avait décidément personne qui accompagnât son dernier voyage. Au reste, on se figure peut-être que nous préparons un coup de théâtre, et que ce mort va se trouver être Gilbert. Point du tout; nous ne savons qui c'était, et nous ne le saurons jamais.

Mais on s'intéresse à un mort, et souvent beaucoup plus qu'à un vivant. Un mort, c'est toujours un frère; un vivant... quelquefois.

On le remit, en jurant, sur la charrette. Le prêtre ne s'était pas même arrêté.

— Vous écrivez, Mercier?

— Je note.

— Ce tombereau sera dans le *Tableau de Paris?*

— Parbleu! C'est la moralité.

— Et l'Hôtel-Dieu, il y sera aussi?

— Je ne me suis pas mis là, apparemment, pour écrire sur les bosquets de Versailles.

— Vous venez chercher des inspirations...

— Vous voyez qu'il en passe.

— Il était plein!... Avez-vous vu?... On se croirait après une bataille.

— J'aimerais mieux, pour moi, des corps hâchés par le canon, que ces gens éteints lentement dans l'air empesté de l'hôpital.

— Vous devez être éloquent là dessus.

— Mais... oui...

— Peut-on lire?...

— Lisez... Mais non; je lirai... Vous me gâteriez cela...

— Je crois vraiment qu'il y a des ratures!

— Vous n'en faites point, vous?

— Jamais. Ce qui est écrit est écrit.

— Et souvent vous n'écrivez pas, dit-on.

— A quoi bon? Je suis imprimeur; j'imprime. En posant mes lettres une à une, j'ai deux fois

plus de temps qu'il ne m'en faut pour réfléchir.

— C'est pour cela, sans doute, que vous voulez aller encore plus vite, et que vous proposez de supprimer les lettres inutiles. *Homme* s'écrira *ome*...

— Oui.

— Et *femme*, *fame*...

— Oui. Qu'avez-vous à dire à cela ?

— Rien. Ce sera charmant.

— N'est-ce pas qu'il y en aura assez pour immortaliser mon nom ?

— Oui ; mais je crains...

— Quoi ?

— Qu'on ne vous dispute l'honneur d'en avoir eu l'idée.

— Je voudrais bien voir !...

— Oui... ma blanchisseuse, par exemple... Elle n'a jamais écrit autrement...

— Mercier !... Mais je ne veux pas me fâcher. Lisez.

— « *Chapitre deux cent soixante-neuvième...* »

— Diable !... Combien y en aura-t-il ?

— Qu'en sais-je ?... Je poursuis.

« *J'irai à l'hôpital*, dit le pauvre parisien; *mon pere y est mort, j'y mourrai aussi*. Et le voilà à moitié consolé. Cruelle charité que celle de nos hôpitaux ! Fatal secours ! Appât trompeur et funeste ! Mort cent fois plus triste et plus affreuse que celle que l'indigent recevrait sous son toit, abandonné à lui-même et à la nature ! La maison de Dieu ! l'*Hôtel-Dieu* ! On *ose* l'appeler ainsi ! Le médecin ne coûte rien, d'accord ; les remèdes non plus. Mais on couchera

le malade à côté d'un moribond, d'un cadavre...

— Je croyais, dit Restif, que cela ne se faisait plus.

— C'est-à-dire qu'il y avait autrefois jusqu'à six malades dans un lit, et qu'il n'y en a plus que trois, ou, quelquefois, plus que deux...

« ... On lui mettra le spectacle de la mort sous les yeux, lorsque les angoisses de la terreur pénétreront son âme épouvantée... »

— Ouf!...

— Qu'est-ce qui vous prend?

— L'émotion... Le... Franchement, ne pourriez-vous pas être un peu plus simple?

— Ah! parbleu, voilà qui est bon! Restif de la Bretonne qui prêche la simplicité!

— Et Mercier qui... Voyons, Mercier... Est-ce que nous allons faire Trissotin et Vadius?

— Nous n'avons pas commencé, que je sache, par nous faire des compliments.

— Je ne dirai plus rien. Continuez.

— Non.

— Non soit. Pathos à part, savez-vous que vous allez faire un fameux livre?

— Voilà les compliments qui viennent.

— Mais non. Il y aura là un tas de choses que le public ignore absolument.

— On les lui cache. Si vous saviez ce qu'il y a de mystères, rien que dans l'Hôtel-Dieu! Je suis parvenu à savoir la proportion des morts. Vingt pour cent! Il y a douze cents lits, tout ou plus, et les ma-

lades sont quelquefois quatre mille. La maison a des biens immenses, mais mal administrés; les revenus sont indignement pillés... Mais vous avez... un air... Ah! le voleur... C'est moi qui suis pillé, à présent... Vous me faites jaser, et vous allez me prendre tout cela...

— Eh bien! nous serons deux à dire ces belles choses.

— Deux... Deux...

— Vous voulez dire qu'il y a fagots et fagots...

— C'est mon avis, Restif...

— C'est aussi mon avis, Mercier...

— Enfin, qu'écrivez-vous maintenant?

— Eh! mes *Contemporaines*... L'histoire générale des dames de nos jours...

— Quatre volumes?

— Quarante.

— Allons donc!

— Vous verrez. En attendant, je vous laisse. Bonne chance, Mercier, et un peu plus de...

— De ce que vous n'avez pas.

— Nous recommençons?

— Allez... allez... Pathos ou non, toujours est-il qu'on aura bien de la peine, dans cent ans, à croire que nos raffinements aient été encadrés de tant de restes de la barbarie ancienne...

Il ne se trompait pas, Mercier, et nul n'a peint mieux que lui, au moral comme au physique, le Paris de la fin du dix-huitième siècle. Lors même, ce qui arrive souvent, qu'il exagère ou déraisonne, son *Ta-*

bleau est encore vrai comme expression des colères, des vœux, des systèmes, des illusions, qui fermentaient dans ce tas de boue prêt à devenir volcan.

— Mais à propos, reprit-il, où allez-vous?

— Voir quelqu'un, dit Restif, qui a dit en assez beaux vers ce que vous allez dire en... en belle prose...

— Et c'est?...

— Adieu. Écrivez dans vos notes que Gilbert va mourir à l'hôpital.

— Bien... Vous, dans vos *Contemporaines*, n'oubliez pas madame de Luxembourg.

— Elle y est. Qu'est-ce qui vous fait penser à elle?

— Avez-vous vu ce prêtre qui vient d'entrer?

— Oui.

— C'est l'abbé Julien, son protégé.

Restif le rejoignit sous le porche, et entendit qu'il demandait Gilbert. « De la part de madame de Luxembourg, » ajouta-t-il. — Il doit savoir, pensa l'autre, beaucoup de choses sur la dame. On le fera parler.

Restif de la Bretonne est une des plus curieuses figures de ce temps. Fils d'un paysan, élevé par un frère aîné, qui était prêtre, il fut auteur à douze ans, et, à quinze, imprimeur. Avant dix-huit, il connut tout ce que la vie de Paris pouvait enseigner à un jeune homme, non en débauche seulement, mais en intrigues et en scandales de tout genre. Un mariage malheureux avait achevé de le plonger dans ces bas fonds où l'appelaient et ses goûts et son ardent besoin de tout voir, de tout raconter. Tantôt

disciple enthousiaste, tantôt adversaire de Rousseau, nul n'avait mieux fait toucher au doigt les erreurs du philosophe, car nul ne les avait ou adoptées avec plus d'exagération, ou critiquées avec plus de justesse et de mordant. Il lui reprochait vivement de n'avoir fait que des théories; mais à force de vouloir être, comme nous dirions aujourd'hui, un écrivain pratique, il enfantait tellement plans sur plans, choses sur choses, qu'il ne faisait que rentrer, par l'autre bout, dans la région des rêves. Politique, législation, sciences, mœurs, il abordait tout, changeait tout; il maniait le monde comme le potier l'argile, ou l'escamoteur ses muscades. Il réformait, dans son *Thesmographe*, les lois et les institutions judiciaires, dans son *Mimographe*, le théâtre et tout ce qui s'y rapporte, dans son *Glossographe*, la langue, dans son *Anthropographe*, l'éducation des hommes, dans son *Gynographe*, celle des femmes. Quant à la réforme des mœurs, c'était par la peinture de l'immoralité qu'il prétendait y travailler, idée qui ne vient guère que dans les temps profondément gâtés, et aux auteurs médiocrement ennemis des turpitudes qu'ils racontent. Restif a l'air de s'indigner, mais c'est d'une indignation bavarde, fiévreuse, où l'ivresse du débauché est bien autrement visible que la douleur du sage. Ce trait, d'ailleurs, lui était commun avec bien d'autres. Qui ne le retrouve, qui ne le sent dans les plus vertueuses des pages de Rousseau? Qui peut savoir, en les lisant, si c'est l'attrait de la vertu ou l'attrait du vice qui domine? On a dit de Restif qu'il

fut le Rousseau du ruisseau; Rousseau avait-il été autre chose que le Restif des boudoirs?

Mais Restif n'en était pas moins un homme unique par sa verve inouïe, son immense fécondité. Il a laissé plus de cent cinquante volumes, la plupart fort épais, et, chose bonne à ajouter de nos jours, tout était de lui, bien de lui.

Il parlait, d'ailleurs, comme il écrivait, disant tout, mêlant tout. Aussi, tandis qu'on le conduisait, avec Julien, auprès du poëte malade, il n'eut pas fait cinquante pas dans les corridors de l'Hôtel-Dieu que Julien savait l'histoire de sa liaison avec Gilbert. Elle datait de cette fameuse satire[1] que le poëte expiait depuis cinq ans, moins par les coups de ceux dont il s'était fait des ennemis, que par le lâche abandon de tant d'autres. Restif s'était épris de ce talent un peu sauvage. Il entendait Gilbert appeler les choses par leur nom; c'était assez pour qu'il donnât à entendre que Gilbert était son disciple. Bref, le poëte religieux avait rencontré chez le cynique la sympathie que n'osait lui montrer maint défenseur officiel de la religion et de la morale.

On arriva. L'infirmier avait ordre de ne laisser entrer personne. Il s'adoucit au nom de madame de Luxembourg, et Julien entra, mais seul; assez content, d'ailleurs, de ne pas avoir en tiers cette bruyante et infatigable langue.

[1] *Le dix-huitième siècle*. 1775.

VII

Mais Restif se serait tu, comme lui, en pénétrant dans la chambre du poëte. Le spectacle n'était pas de ceux qu'on ose troubler.

Gilbert était assis sur son lit. Il tenait, de sa main gauche, un papier; de la droite, un crayon. Devant lui, la fenêtre ouverte, le ciel, un beau ciel bleu, tellement qu'on était surpris de l'apercevoir si bleu après ces corridors si sombres, en face de ce lugubre Hôtel-Dieu. Mais la chambre, au moins, était propre; elle aurait été gaie sans ce visage décharné qui recevait les rayons du dehors, et y imprimait, au passage, sa triste et pâle empreinte.

Le regard était calme; la physionomie, belle et noble. Quelques plis indiquaient le poëte qui travaille; mais le travail était manifestement facile, et l'inspiration abondante.

On entendait, d'ailleurs, ce murmure à demi chanté qui accompagne d'ordinaire l'enfantement

des vers. C'est le poëte qui converse, dirait-on, avec la muse, et qui s'essaie à répéter ce qu'elle chante tout bas à son oreille.

Le malheur avait fait Gilbert ; ne nous demandons pas quel changement la prospérité eût produit en lui. On aime à espérer qu'il serait resté le peintre des indignations sérieuses comme des douleurs profondes, et qu'il aurait répété jusqu'au bout ce vers d'un de ses poëmes[1] :

> Je meurs... Ce que je sens, je veux le peindre encore...

La mort venait donc, cette fois, et tout de bon. Il était fidèle à sa promesse. Ce qu'il sentait, il essayait de le peindre. Ces vers que Julien lui entendait murmurer, c'étaient ceux que nous savons tous par cœur.

Il venait d'écrire les derniers. Quel regard il avait jeté vers le ciel en lui disant :

> Salut pour la dernière fois !

Que de douleur dans ce vers de l'autre strophe :

> Tant d'amis sourds à mes adieux !

Et que de larmes dans sa voix quand il était arrivé à celui-ci :

> ... Que leur mort soit pleurée !

Hélas ! c'était l'égoïsme du malheur. Il les versait

[1] *Le Poëte malheureux.*

sur lui-même, ces larmes; il croyait être seul à les verser.

Il se trompait. Des larmes coulaient derrière lui, à deux pas. Julien s'était approché. Il suivait ses regards, ses mouvements, ses soupirs; il se sentait presque l'auteur de ses vers.

Mais ce même égoïsme, c'était aussi le sien. En pleurant sur le poëte, il pleurait, en réalité, sur lui-même. S'il avait échappé aux douleurs de la misère, aux déchirements de la gloire, assez d'autres douleurs s'étaient amassées dans son âme, et, pas plus que Gilbert mourant, il n'espérait revivre aux douces joies, à la paix, au bonheur. Aussi, ce malheureux qu'il était venu consoler, il le trouvait déjà moins malheureux que lui-même; moins malheureux, d'abord, parce qu'il allait mourir, moins malheureux surtout parce qu'il avait trouvé plus haut des consolations plus efficaces. « Il croit, pensait Julien, et celui qui croit n'est jamais seul. »

Mais Gilbert croyait-il? — L'infortuné! Comme Julien, il voulait croire; comme lui, il portait le poids des témérités de son siècle.

L'indignation peut faire le poëte; elle ne fait pas le chrétien.

Gilbert avait trouvé dans certaines formes de la foi d'éloquentes formes poétiques. Son *Jugement dernier*, son *Jubilé*, étaient de fort belles odes, mais des odes, pourtant, non des professions de foi, et encore moins l'expression d'un sentiment profond, intime, enraciné dans les replis de l'âme. Est-ce à dire qu'il eût

menti à sa conscience lorsqu'il se donnait pour chrétien, pour catholique ? Non. Il s'était sincèrement et sérieusement campé, pour jeter son défi aux incrédules, sur ce terrain miné par eux. Mais le sol n'en avait pas moins manqué sous son pied courageux ; cette foi tout agressive, qui lui avait suffi pour se jeter dans la mêlée, avait failli dans les luttes intérieures, dans les angoisses solitaires. Le poëte était chrétien ; l'homme ne l'était pas.

Aussi, ce jour-là, quand le poëte se fut bien complu dans son œuvre, quand il eut bien dit et redit ces vers que la mort allait marquer du sceau de l'immortalité, un nuage passa sur son front pâle, et le papier tomba de sa main. Julien crut d'abord à une simple défaillance, que la fatigue expliquait. Il résolut de ne pas se montrer que Gilbert n'eût repris un peu de force.

Mais le corps ne défaillait pas encore. Hélas ! c'était le cœur. Ce papier qui avait paru s'échapper de la main du poëte, c'était lui qui l'avait volontairement laissé tomber, et déjà presque avec colère, comme le malade qui repousse un remède impuissant. Les vers étaient là, toujours beaux ; le commentaire se lisait sur les traits de l'auteur, et un seul mot — *désespoir* — en était l'affreux résumé.

— Non... murmurait-il ; non... Je n'en sais rien... Personne n'en sait rien... Où est-il? A qui a-t-il parlé? Qui l'a vu?... *J'ai révélé mon cœur au Dieu de l'innocence*... Le Dieu de l'innocence!... Il y paraît!... *Il a vu mes pleurs*... S'il les avait vus, il les

aurait essuyés... Mais oui... Il les vus... Il s'y complait... Oui... Regarde... Je pleure... Es-tu content?... Oh! maudit soit le jour où je suis né!... Maudit soit... Je crois que j'allais dire « mon père!... » *Le Dieu de l'innocence!... Il a vu mes pleurs!...* Oh! mensonge!... *Il guérit mes remords...* Et quels remords?... Quel mal avais-je donc fait?... C'est donc un crime d'être né? Un crime de souffrir?... Et cependant... Oui... Des remords... Il y a des moments où il me semble que j'en ai... Et cela me fait du bien de le dire... *Un vrai remords né des douleurs...* Il y a cela... C'est écrit... Folie!... Folie!... Humilité de bigot et d'hypocrite!... Et quand je l'aurais pensé, quand je les aurais eus, ces remords, quand je les aurais encore, qu'y gagnerais-je?... Mourir... Mourir... Et de toutes les joies, de tous les bonheurs de ce monde, n'en avoir pas goûté un, pas un seul!... Ni la gloire, ni l'amitié, ni la fortune, ni l'amour... Rien... rien...

Sa voix recommençait à s'éteindre. Julien ne saisissait plus que quelques mots, quelques sons... *Convive... Tombe... Je meurs...* D'autres mots se lisaient par le mouvement des lèvres; d'autres étaient déjà gravés dans le cœur de Julien... Et, moitié entendant, moitié parlant, quoique sans se faire entendre, il refaisait avec Gilbert la strophe favorite :

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs.
Je meurs, et sur ma tombe, où lentement j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs...

— Ah! s'écria Gilbert, s'interrompant brusquement, des vers!... Encore des vers!... Qui me délivrera des vers!... Mais ils sont vrais, ceux-là... Oui... oui... trop vrais... *Nul ne viendra verser des pleurs*... Nul... nul... *Ma tombe*... Où sera-t-elle, ma tombe?... Qui le saura seulement? Qui s'inquiétera de le savoir?... Les vers!... les vers!... Ils m'ont tué... Qu'ils me laissent au moins mourir en paix!...

Mais le poëte était revenu; le poëte ne voulait pas s'en aller. Il maudissait ses vers, et il se prenait à les redire, comme on revient à un breuvage fatal qui caresse le goût et qui apporte un peu d'oubli.

L'oubli venait, en effet; et comme si l'harmonie eût agi, en dehors du sens des mots, sur son oreille et son cœur de poëte, il semblait ne plus répéter la strophe — car il la répétait — que comme un lambeau de musique, triste et doux, agréablement sonore. L'autre aussi, — celle des *Champs que j'aimais*, — il la disait maintenant sans larmes; ce n'était plus, semblait-il, qu'une contemplation sereine de la verdure, du ciel, et le « *Salut pour la dernière fois* » signifiait presque « Au revoir! » Enfin, à la dernière strophe, ce triomphe de l'art était complet. Les mots restaient; le sens avait changé. Ces vœux que le poëte avait faits, en terminant, pour les amis *sourds à ses adieux*, il les sentait comme retombés en bénédiction sur lui-même. C'était lui qui allait mourir *plein de jours*, lui dont la mort serait pleurée, lui à qui un ami, pieusement, viendrait fermer les yeux.

Sa tête, alors, s'abaissa lentement sur l'oreiller, comme s'il eût craint de secouer l'illusion bienfaisante. Un sentiment de bien-être et de joie avait détendu ses traits. Il jouait à la mort, et jamais peut-être il n'avait plus pleinement vécu. Ah! ils connaissent peu le cœur humain, ceux qui disent qu'on meurt d'autant plus facilement que la vie a été plus vide de tout bonheur et de toute joie! Nous voulons les avoir goûtés, au moins une fois, ces fruits séduisants de la terre; on dirait que nous avons quelque honte d'arriver à une autre vie sans avoir connu autre chose que les maux de celle-ci. Gilbert était heureux depuis cinq minutes peut-être, et déjà il n'éprouvait plus cet amer sentiment de tout à l'heure; déjà la mort, au lieu de l'épouvanter, ne lui apparaissait plus que comme une amie, une sœur. Il attendait le moment sans le hâter, sans le craindre; son cœur nageait dans un océan paisible. Ce n'était pas l'éternité encore, mais ce n'était plus le temps. La poésie avait accompli, semblait-il, l'œuvre de la foi. L'illusion se promenait, comme un nuage embaumé, sur son front devenu serein, sur ses lèvres presque souriantes. *Qu'un ami leur ferme les yeux,* avait-il dit; et, entouré d'amis imaginaires, il attendait, les yeux à demi-clos, la main qui devait les lui fermer.

Une main, en effet, passa doucement sur ses paupières. Il tressaillit; mais l'illusion triompha de la surprise, et n'en fut, un moment, que plus complète.

Julien, car c'était lui, avait compris ce que Gil-

bert attendait. L'occasion lui avait paru heureuse, unique. Gilbert avait soif d'un ami; un ami lui venait, et cet ami, pour commencer, se prêtait au plus touchant des devoirs. N'allait-il pas acquérir, du premier coup, tous les droits de l'amitié?

Aussi Julien épiait-il, dans une anxiété profonde, le moment de rompre l'illusion sans en perdre les fruits. Malheureusement, l'illusion se rompait assez d'elle-même. Le sourire avait disparu; les anciens traits revenaient. Ce n'était pas encore la souffrance, mais c'était déjà la réflexion, et la souffrance était derrière.

Donc, tout à coup, la réalité l'emporta. Gilbert se retrouva Gilbert.

Il s'aperçut qu'une main couvrait ses yeux, une main inconnue... Il l'arracha, s'assit brusquement, et, avec des yeux flamboyants : — Qu'est-ce? Qui êtes-vous?... Que faites-vous là?... Que voulez-vous?... — Puis, remarquant le costume de Julien : — Trop tard... trop tard... Quand je les ai demandés, les sacrements, j'y croyais... Trop tard... trop tard...

Et il partit d'un éclat de rire effroyable. M. de Beaumont avait dit vrai : il était fou.

— Mon ami, dit Julien, je suis prêtre, mais je ne viens pas comme prêtre. Les sacrements... nous en reparlerons... Il y a un moment que je suis là. J'ai entendu...

— Vous avez entendu mes vers?

— Oui... quelques-uns... Et je me suis dit :

« Voilà un homme dont je voudrais bien être l'ami... »

— Un ami?... à moi?...

— Oui...

— Comme les sacrements... Trop tard... Trop tard...

— Pourquoi, Gilbert?... D'ailleurs, c'est un ami qui m'envoie... une amie... madame de Luxembourg...

Mais un nouvel éclat de rire lui coupa la parole.

— Madame de Luxembourg!... Ah! ah! madame de Luxembourg!... Elle s'est rappelée que j'existe? Elle se détermine à faire les frais de mon cercueil?...

— Gilbert, reprit Julien, elle a eu tort de vous oublier; elle le sait. Elle aurait dû continuer à vous recevoir chez elle: elle aurait dû...

— Mais M. de Laharpe ne l'a pas trouvé bon... C'est que je l'avais peint, M. de Laharpe... Ah! ah! et de main de maître...

... Petit auteur de tant de prix enflé,
Qui, sifflé pour ses vers, pour sa prose sifflé,
Tout meurtri des faux pas de sa muse tragique,
Tomba, de chute en chute, au trône académique...

Pas mal dit, n'est-ce pas?...

— Il ne s'agit plus de cela, Gilbert. Le temps de la satire est passé...

— Vrai? Les sots ont maintenant de l'esprit, et les roués ont de la vertu?

— Passé pour *vous*...

Ce *vous*, et le regard dont Julien l'accompagna, rappelèrent le malheureux à lui-même.

— Je vous comprends, dit-il. Passé pour *moi*... Oui... Je n'ai plus qu'à remettre ma tête là-dessus... — il montrait l'oreiller — et à mourir...

— Vous avez à vivre, mon ami, ne fût-ce qu'un jour ou qu'une heure, pour mourir au moins dans le sentiment que vous n'êtes pas abandonné. Ne dites pas que madame de Luxembourg m'envoie payer votre cercueil. Recevez-moi comme un ami qui a souffert, Gilbert... qui souffre peut-être encore...

Gilbert lui prit la main. — Vous souffrez?

— Parlons de vous.

— Non... non... Êtes-vous poëte?

— De cœur.

— Premier malheur. Avez-vous écrit?

— Non.

— Avez-vous...

Julien voyait venir des questions redoutables. — Encore une fois, dit-il, parlons de vous...

— Non! répéta Gilbert. — Et il avait déjà ce commencement de colère qui rappelle ou annonce la folie, même quand les paroles sont sensées.

— Voyons, reprit-il, serait-ce l'ambition?

— Non.

— L'amour?

— Non...

— Ce *non* a de la peine à sortir.

— Que vous importe?... il est sorti.

— Me voilà le confesseur, pauvre ami...

— Eh bien ! si cela vous soulage...

Mais Gilbert s'était mis à le regarder d'un air étrange. Il semblait chercher des souvenirs.

— Plus qu'une question, dit-il. Vous vous appelez ?

— Julien.

— Je m'en doutais !... s'écria le poëte. Vite... Cette cassette... Là... Donnez...

Julien l'alla prendre et la posa sur le lit. Gilbert l'ouvrit. Quelques écus sonnaient parmi des papiers.

— Vous voyez que j'ai de quoi le payer... dit Gilbert, tout en cherchant vivement.

— Payer quoi ?

— Eh ! le cercueil.

— Encore !

— Mais voici... Prenez...

C'était un parchemin fort usé, plié en quatre. Julien l'ouvrit, et, aux premiers mots, reconnut cette fameuse amulette qu'il savait avoir été trouvée, après la mort de Pascal, cousue dans son habit. Il y avait peu d'années que le texte en avait été publié[1] ; douloureux monument des angoisses du philosophe, de ses efforts pour sauvegarder sa foi de catholique par le souvenir d'un moment de pieuse extase ou de délire.

— Et d'où avez-vous cela ?... s'écria Julien.

— De chez M. de Beaumont.

— Il vous l'a donné ?

[1] Par Condorcet.

— Je l'ai pris.

Julien le dévorait des yeux. Voici ce qu'il y avait.

†

L'an de grâce 1654.
Lundi 23 novembre, jour de saint Clément, pape
Et martyr, et autres au martyrologe.
Veille de saint Chrysogone, martyr, et autres.
Depuis environ dix heures et demie du soir, jusques
Environ minuit et demi,
Feu.
Dieu d'Abraham, Dieu d'Isaac, Dieu de Jacob,
Non des philosophes et des savants.
Certitude. Certitude. Sentiment. Joie. Paix.
Oubli du monde et de tout, hormis Dieu.
Il ne se trouve que par les voies enseignées dans
L'Évangile.
Grandeur de l'âme humaine.
Père juste, le monde ne t'a point connu, mais
Je t'ai connu.
Joie, joie, joie, pleurs de joie.
Je m'en suis séparé.
Mon Dieu, me quitterez-vous?
C'est ici la vie éternelle qu'ils te connaissent seul vrai
Dieu, et celui que tu as envoyé, Jésus-Christ.
Jésus-Christ.
Jésus-Christ.
Je m'en suis séparé, je l'ai fui, crucifié.
Que je n'en sois jamais séparé.
Il ne se conserve que par les voies enseignées
Dans l'Évangile.
Renonciation totale et douce.
Soumission totale à Jésus-Christ, *et à mon directeur...*

— Oh! dit Julien, quelle chute!

Il replia le parchemin et voulut le rendre.

—Gardez-le' dit Gilbert. Pourquoi l'aurais-je sorti ?

— Vous me le donnez?

— Sans doute.

— Et pourquoi à moi?

— N'ai-je pas commencé par vous demander votre nom?

— Eh bien?...

— Écoutez. Quand j'allai l'autre jour chez l'archevêque, et que... Vous savez que j'étais fou, n'est-ce pas? Mais je ne le suis plus... Non... non... qui est-ce qui dira que je suis fou?

— Personne... personne...

Il avait repris son regard terrible.

— Serait-ce vous, par hasard?...

— Mais non...

— Vous!... M'appeler fou!... Vous!...

— Non... non...

— Vous... fils d'un fou...

Julien se tut.

—Ah! ah!... reprit Gilbert, le fou en sait long... Qu'en dites-vous?... Eh bien! fils de Rousseau, achevez de m'écouter. L'autre jour donc, quand je fus plus calme, on me laissa seul quelques moments. Il y avait, sur le bureau de M. de Beaumont, une lettre...

— De madame de Luxembourg!...

— Précisément. Je la lus. C'était votre histoire. Voulez-vous que je vous la dise?... Vous êtes prêtre, et vous ne croyez à rien...

— Oh!...

— A rien... Vous vous prenez tour à tour à toutes choses, et toutes choses vous échappent. Je comprends vos *non* de tout à l'heure, même le dernier...

— Il était faux!...

— Oui, faux... Je l'ai assez vu... Et vrai pourtant, Julien... C'est-à-dire que les douleurs de l'amour se mêlent chez vous et s'entrelacent à tout un tissu d'autres souffrances... Comme le malade au corps brisé, qui ne peut plus dire exactement où est chacun de ses maux, vous ne savez vous-même où commencent ni où finissent les différentes plaies qui saignent dans votre cœur, et le *oui* ou le *non* sont presque égaux dans votre bouche... N'est-ce pas ainsi, Julien?

Julien ne répondait pas.

— Je ne vous connaissais, dit Gilbert, que par cette lettre; mais j'en savais déjà à peu près autant que maintenant. Vous courez au devant de tous les rayons de lumière, et, quand vous les touchez, ce sont des ombres. Vous... Allez! je vous la dirais, votre histoire, bien mieux que madame de Luxembourg n'a pu l'écrire. Je la savais, d'ailleurs, depuis longtemps...

— Vous la saviez!

— Je savais la mienne, et c'est la même. Aussi, quand je lus la lettre : Si je le rencontre jamais, pensai-je, ce Julien, je lui donnerai le parchemin.

— Vous y avez foi?

— J'y ai eu foi. Pourquoi l'aurais-je pris? Oui; j'y ai eu foi. Jamais dévot d'Italie et d'Espagne n'a plus

religieusement porté sur sa poitrine un morceau de la croix du Christ, que moi ce parchemin touché et baisé par Pascal. Deux ans, jour et nuit, je l'ai eu là, sur mon cœur. Je le serrais à me l'imprimer dans la peau, comme si les mots eussent dû finir par s'imprimer dans mon âme. Je lui prêtais une âme, à ce parchemin. Je le priais, comme le sauvage prie son manitou, son amulette...

— Et puis?...

— Et puis, un jour, j'ai voulu le brûler. Je le tenais déjà pour le jeter dans le feu. Mais je m'arrêtai. Non, me dis-je; il sera peut-être plus utile à quelque autre qu'à moi. Je le mis dans cette cassette où je viens de le prendre. Il est à vous.

— Et qu'avez-vous fait depuis lors?... demanda Julien.

— Ce que j'ai fait?... Je suis devenu fou... Mais j'oubliais : je pris une autre amulette. Savez-vous où j'ai cherché la foi? Dans l'hostie...

Julien tressaillit. Gilbert saurait-il donc aussi sa conversation de la veille avec madame de Luxembourg? Mais il comprit que cela ne pouvait être.

— Oui, continua le poëte, dans l'hostie. La foi, c'est Dieu; Dieu est dans l'hostie; donc... Voilà ce que je pensais. Est-ce qu'elle n'est pas belle, après tout, cette idée? Qui viendra dire que j'étais fou quand je l'eus?...

Les yeux recommençaient à s'égarer.

— Elle est belle, vous dis-je!... Belle!... Belle!... Qu'est-ce qu'il avait à dire, ce vieux démon de

Voltaire, que les païens, parmi toutes leurs folies, n'avaient pas imaginé celle de manger un de leurs dieux? Est-ce donc nous qui l'avons imaginée? Est-ce que tout, dans la religion, n'est pas folie aux yeux des incrédules? *Judæis scandalum... Græcis stultitiam...* N'est-ce pas Dieu qui nous l'a enseignée, celle-là?... Dieu, nous parlant par la voix de son Église?... Malheur, malheur à qui n'entend pas la voix de Dieu!...

La direction de ses idées avait donc changé tout à coup, comme si un miroir en mouvement eût emporté son regard en sens inverse. Toute la chaleur qu'il avait mise dans la peinture de ses doutes, il la jetait maintenant dans la défense de ce qu'il prétendait être sa foi.

— Malheur, répétait-il, malheur à qui ne voudra pas croire!... Dieu a parlé... Dieu est dans l'hostie... Il y est... Je vous dis qu'il y est... Si vous ne le voyez pas, tant pis! Je le vois, moi... Comme Pascal, je le vois...

Le malheureux s'agitait de plus en plus. Il élevait la main comme s'il eût eu réellement une hostie à montrer, comme s'il eût vu réellement la transformation miraculeuse. Julien s'aperçut que quelque chose brillait entre ses doigts. C'était la clef de la cassette.

— Oui, reprit-il, oui, monsieur de Voltaire, je tiens mon Dieu... Je mangerai mon Dieu... Vous en voudriez bien votre part, à présent, au fond de l'enfer... Rien... Rien pour vous!... Allez-vous-en, dé-

mon, allez-vous-en... Quels yeux!... Des charbons de feu... Allez-vous-en!... Il veut me prendre mon Dieu... Il veut me le prendre... Il ne l'aura pas... Non!... Non!...

Mais sa voix s'éteignit dans un affreux hurlement. Julien s'était précipité pour détourner sa main. Il n'avait pu.

On sait le reste. « Gilbert mourut, disent les biographies, étouffé par une clef qu'il avait avalée dans un moment de délire. »

VIII

Nous voici de nouveau près de la porte de l'Hôtel-Dieu.

— Encore là, Mercier!

— Encore là, Restif!

— Le chapitre n'est pas fini?

— J'en ai déjà fait un autre.

— Qui s'appellera?

— *Les Importuns.*

— Monsieur voudrait écrire sur une borne et ne pas être importuné?... Le mort tombé du char est un de vos *importuns*, sans doute...

— J'ai assez des vivants.

— Merci. Bonjour.

— Un moment. Où en est-il, le Gilbert?

— Pas vu.

— Il est mort?

— Pas que je sache.

— Ah! diable...

— Quoi?

— C'est que mon morceau est écrit...

— Faut lui aller dire la chose, et comme quoi il est tenu d'honneur à ne pas vous faire effacer une si belle tirade.

— Vous ne l'avez pas vu, dites-vous?

— On n'a voulu laisser entrer que l'abbé. J'ai attendu longtemps, et me voilà.

— Le pauvre garçon ne se doutait guère qu'on dût jamais faire antichambre chez lui.

— Vous dites donc que vous avez eu des *visites?*

— Un tas... Mais non... Je n'en ai eu que deux. Mais ils m'ont dit tant de choses, ces deux-là, que les oreilles m'en tintent. Le premier, c'était Métra...

— Le rédacteur de la *Correspondance secrète?*

— Oui... et l'homme qui a le plus gros nez de France et de Navarre...

— Et le nez le plus fin, à ce qu'il croit.

— Pas trop mal, je vous jure. C'est le moins niais de nos nouvellistes.

— Triste race!...

— Et qui n'est pas près de s'éteindre, car voilà la province qui s'en mêle. Savez-vous combien elle imprime de journaux?

— Non.

— Vingt-deux.

— Vingt-deux!

— Et il y en a qui paraissent jusqu'à deux fois par semaine.

— Où prend-on du papier pour tout cela?

— Et des idées!

— Les idées, on s'en passe.

— Et des nouvelles!

— On en fait. Métra vous a dit, selon l'usage, la situation de l'Europe ce matin?

— De l'Europe... et de l'Amérique.

— L'Asie, on n'en parle plus.

— Plus guère. Nous y brûlons bien encore, de temps en temps, un peu de poudre; mais c'est pour la bonne façon.

— Voilà pourtant quelques mois que les Anglais ne nous ont rien pris d'important.

— Parbleu!... Tout est à eux. Dans le Bengale, sur les côtes de Coromandel, de Malabar, nous n'avons plus un pouce de terrain.

— C'est payer un peu cher la liberté de messieurs d'Amérique.

— Le vin est tiré; il faut le boire. Mais on commence à s'effrayer, dans le nord, des progrès de l'Angleterre. La Russie, la Suède, et je crois aussi le Danemark, viennent de lancer, dit Métra, une déclaration de *neutralité armée*. Ce n'est pas la guerre tout à fait, mais ce le sera bientôt, surtout, ajoute-t-il, s'il est vrai que l'Angleterre songe à attaquer la Hollande.

— Une partie d'échecs.

— Exactement.

— Et en Amérique?...

— En Amérique... Mais voici le chariot qui vient se reposer jusqu'à demain... Hé! les amis, ils ne se sont plus échappés, vos morts?...

— Si fait, monsieur... Regardez...

L'homme souleva un coin du drap. Il y avait un mort dans le chariot.

— Un mort!... Vous le ramenez?...

— Oui... Monsieur s'est fait ramener... Comme on le jetait dans la fosse, le voilà qui ouvre de grands yeux, et qui se met à soupirer...

— Il n'était pas mort?...

— Apparemment... Nous l'avons remis en carrosse... Il est *remort* en route...

Et le cadavre, escorté de gros rires, rentra à l'Hôtel-Dieu pour y attendre la charretée du lendemain.

— Nous étions en Amérique, Mercier...

— Oui... Et on vient de nous montrer que nous n'avons pas quitté Paris...

— Ajoutez une phrase, et n'en parlons plus. Vous disiez donc...

— Je disais que notre armée est bloquée, à Rhode-Island, par une escadre anglaise. M. de Rochambeau est arrivé en juillet, avec près de six mille hommes; mais il n'a pu rejoindre Washington.

— Et le siége de Gibraltar?

— L'Angleterre est ravie de voir les Espagnols s'y consumer. Les sots! C'était aux Antilles et aux Indès qu'il fallait aller prendre Gibraltar. Mais Métra dit que tout cela va changer, que nous aurons, avant peu, d'autres ministres...

— Oui... Je voyais venir... C'est la grande consolation. Nous sommes battus... D'autres ministres. Nous n'avons pas le sou... D'autres ministres. Il fait

trop humide ou trop sec... D'autres ministres!

— Que voulez-vous?... Nos aïeux avaient sainte Geneviève; nous avons, nous, les changements de ministère.

— C'est plus cher.

— Mais nous avons de quoi payer, disait encore mon homme. M. Necker va publier son compte-rendu de cette année, et...

— Et nous verrons clair dans nos dettes. C'est quelque chose.

— C'est beaucoup. Le roi s'est enfin décidé à ces fameuses suppressions que Necker demandait depuis deux ans.

— Quatre cents mécontents de plus...

— Que m'importe?

— Et pas un écu d'épargné. Vous verrez si ce qu'on a gagné là ne s'en va pas ailleurs.

— C'est ce que disait Beaumarchais.

— Vous avez vu Beaumarchais?

— Il vient de me quitter. C'était ma seconde *visite*, comme vous dites.

— Qu'est-ce qu'il faisait par ici?

— Il allait au Palais, je pense; vous savez bien qu'il a toujours quelque procès sur le corps. Et où aller pour ne pas le rencontrer? C'est l'homme de Paris qui court le plus. Il disait l'autre soir, en arrivant dans une maison : « J'ai les cuisses rompues. » — « Autant de fait, » dit M. de Rivarol.

— Il parlait d'avoir une voiture.

— Il l'a, et magnifique. Il rencontra l'autre jour

un homme à qui il doit cent écus depuis dix ans. Comme il lui faisait, du haut du carrosse, un tout petit salut, l'homme passa la main sur le poil d'un des chevaux, et se mit à dire : « Voilà de bien beaux chevaux pour cent écus! »

— On se moque de lui en proportion de la peur qu'on en a. Et son édition de Voltaire?

— Arrêtée, ou en grand danger de l'être. Voilà le cardinal de Rohan qui juge à propos de s'en mêler, vu qu'on imprime à Kehl, et que c'est dans son diocèse.

— Lui!... Un roué!...

— C'est précisement pour cela. On lui pardonnera beaucoup parce qu'il aura beaucoup... crié.

— Beaumarchais criera plus fort que lui.

— Il m'a paru y être assez disposé. Mais c'est contre l'abbé Morellet qu'il est le plus en fureur pour le moment. Vous avez vu, je pense, les *Tant-pis-Tant-mieux* dudit abbé?

— Je les cherche partout.

— Comme Beaumarchais, qui enrage de n'avoir pu encore mettre la main dessus. Le plus plaisant, c'est que je les avais là, dans ma poche.

— Vous les avez!... Donnez... Donnez...

Mercier les lui donna. C'était une biographie en dialogue, assez complète et passablement plaisante.

« Mon père était horloger. Il voulut m'apprendre l'horlogerie.

— Tant mieux.

— Il perdit sa peine.

— Tant pis.

— Non, car j'appris à jouer de la harpe, et j'eus l'honneur d'arriver jusqu'à Mesdames, filles du roi.

— Tant mieux.

— Oui dà !... Mais c'est que j'en fus chassé, à cause de mes impertinences...

— Tant pis.

— Seulement, mes impertinences ne furent pas inutiles à M. Pâris-Duverney, lequel était fort riche, comme bien vous savez.

— Tant mieux.

— Pas trop, car mes relations avec lui m'attirèrent, après sa mort, un procès qui faillit me mener à la potence.

— Tant pis.

— Pourtant, je ne fus pas pendu.

— Tant p... Tant mieux.

— Hélas! dans l'intervalle, je m'étais marié trois fois.

— Tant pis... Trois fois tant pis...

— Mais non. Je me suis toujours trouvé veuf avant d'avoir eu le temps de me repentir.

— Tant mieux.

— Sans doute, si je ne m'étais pas mis à faire un drame, *Eugénie*, qui fut sifflé.

— Tant pis.

— Non. Je soutins que ma pièce était bonne, et le public finit par le croire.

— Tant mieux.

— Et j'en fis d'autres.

— Tant pis.

— Devenu un personnage, je me liai avec le duc de Chaulnes.

— Tant mieux.

— Mais je voulus me lier aussi avec sa maîtresse, et j'eus des coups de bâton.

— Tant pis.

— Mon échine bien assouplie, on me donna des missions diplomatiques...

— Tant mieux.

— ... mais sans titre, de sorte que je n'étais, à proprement parler, qu'un espion.

— Tant pis.

— J'approvisionnai l'Amérique...

— Tant mieux.

— ... de mauvais fusils, de mauvais souliers...

— Tant pis.

— Sur lesquels je devais gagner un million.

— Tant mieux.

— Mais on me rogna cinquante pour cent.

— Tant pis.

— J'avais entrepris une édition... »

Mais comme Restif en était là, une main, passant par-dessous son bras, lui arracha le papier.

— Les traîtres!... dit une voix.

— Monsieur de Beaumarchais, bonjour... Vous auriez pu tirer moins fort...

— Il raille, je crois!... On devrait rougir...

— Pour vous?... Volontiers.

— Ah! Morellet!... Morellet!...

— Voltaire l'appelait *Mords-les*.

— Oui, du temps qu'il mordait les ennemis des philosophes...

— Un philosophe, vous!... Vous ne seriez pas si furieux.

— Restif!

— Caron!

— Taisez-vous.

— Mon pauvre Beaumarchais, écoute... Écoute-moi donc, te dis-je... Tu vois que je t'appelle Beaumarchais, puisque ça te fait plaisir... Mais je veux bien être pendu si je sais où tu l'as pris, ce beau nom...

— Monsieur *de la Bretonne* devrait savoir où on les prend.

— Moi, mon vrai nom disait au moins quelque chose.

— *Restif... Rétif... Têtu...* c'est juste.

— Et en latin *Pertinax.*

— Eh bien?

— L'empereur *Pertinax.*

— Eh bien?

— Et qui vous dit que je ne sois pas son descendant, son héritier?

— *Ave, Cæsar!...*

C'était encore une des folies de Restif. Il la disait avec un grand sérieux, et, à ce qu'il paraît, avec une certaine conviction.

— Riez... riez... reprit-il; et réclamez-vous de Caron, si vous voulez, le vieux de la barque à Pluton... Enfin, Caron de Beaumarchais, pour en revenir à mon dire, écoutez-moi. De quoi vous plaignez-vous? N'êtes-vous pas une des puissances de ce siècle? Il est vrai que vous avez pris le bon chemin pour l'être. J'ai peint des turpitudes, moi, et je suis un pauvre diable; vous, vous en avez... pardon... vous en avez fait...: et vous voilà un grand seigneur, avec voiture, avec chevaux... de plus de cent écus...

— Restif!...

— Je ne dirai donc pas: «Qu'est-ce qu'il vous

peut, ce Morellet?» Il vous peut, au contraire, infiniment. Vous avez grandi par le scandale; par le scandale, on vous grandit. Si vous avez résolu de devenir un honnête homme et un sot, alors, ma foi, plaignez-vous, criez, jurez, étranglez Morellet si vous pouvez; mais si ce n'est pas votre intention, si Beaumarchais veut rester Beaumarchais... Qu'on le noircisse, alors, qu'on le noircisse!... Il n'en sera que mieux ce qu'il veut être... Il... — Paix donc! Je raisonne. Ne vous démenez pas comme cela... — Oui; cela est ainsi, mon bon ami. Le siècle est fait de la sorte; il ne suit que ceux qu'il méprise... — Paix donc, encore une fois... Paix, mon ami Caron... Voilà le portier de l'hôpital qui te regarde... avec des yeux...— Va, mon ami; tu n'es, en vérité, qu'un ingrat. Sais-tu ce que je ferais, moi, à ta place? J'irais le trouver, ce Morellet. Je lui dirais: « Mon cher, ce n'est pas mal... C'est même assez bien... Merci... Mais encore un service, s'il vous plaît... Tenez: voici une liste de dix ou douze peccadilles, que vous ne saviez pas, apparemment. Encore, je vous en prie, encore quelques petits *Tant-pis-Tant-mieux...* » Et tu verras, ô Caron, si tu ne deviens pas toujours mieux l'homme de la France et de ton siècle!... — Mais voici mon abbé, je crois...

C'était Julien qui sortait.

— Eh bien?...

— Mort.

— Qui?... demanda Beaumarchais.

— Gilbert.

— Moi qui venais pour le voir!

— Que lui vouliez-vous?... dit Mercier.

— Rien.

— Oh! oh!... M. de Beaumarchais ne va jamais voir les gens pour rien...

— Croyez ce que vous voudrez.

— Et notre ami *Figaro*, où en est-il?

Tandis que Beaumarchais raconte à Mercier ses longs labeurs pour faire jouer sa pièce, qui ne paraît guère près d'être jouée, — Julien raconte à l'autre ami les derniers moments du poëte. Seulement, les détails qui ne lui paraissent pas de nature à être dits à un homme tel que Restif, il les omet.

Mercier avait quitté sa borne. On se dirigeait, tout en causant, du côté de Notre-Dame.

Au milieu du Parvis s'élevait un petit bûcher, que gardaient quelques savoyards. Mercier se rappela que c'était l'anniversaire du *Suisse de la rue aux Ours*, brûlé jadis à cette même place pour avoir donné un coup d'épée à une statue de la Vierge. Tous les ans, à pareille époque, on le rebrûlait en effigie, après l'avoir promené par tout Paris.

Arrivé devant l'église, Mercier parut se disposer à entrer. Restif se mit à rire.

— Vous allez faire un chapitre là-dedans?

— Je l'ai fait ce matin.

— Monsieur va se confesser, apparemment... dit Beaumarchais.

— Après vous, cher ami... Voulez-vous que j'aille chercher Morellet?...

— Si le chapitre est fait, reprit Restif, venez donc. Que voulez-vous faire là ?

— Il est fait... Mais voyez comment il commence...

« Il m'est impossible de traverser le Parvis sans faire une fois le tour de Notre-Dame... »

— A votre aise. Bonjour.

— Venez... venez... Il y a du nouveau à voir...

On entra. Le *nouveau*, c'était une couche de plâtre qui tapissait, de la tête aux pieds, l'intérieur de l'immense église.

Les incrédules, comme nous l'avons montré ailleurs[1], n'étaient pas seuls, dans ce siècle, à honnir le vieux art chrétien. C'était, en France, même pour les croyants, un livre fermé, une lettre morte, absurde. Voltaire avait sérieusement demandé qu'on démolît Notre-Dame, pour la rebâtir dans le goût du jour ; sans la question d'argent, il n'est point du tout impossible qu'on ne s'y fût mis de très-bonne foi. C'était un point que le clergé accordait de grand cœur aux réclamations de l'esprit nouveau, heureux d'ailleurs d'une si bonne occasion de se mettre au niveau du siècle sans rien céder sur le fond des choses. Déjà un temple grec remplaçait Sainte-Geneviève, et c'était sur la demande expresse des religieux de l'abbaye qu'on avait adopté ce plan. Notre-Dame pouvait avoir son tour.

En attendant, on l'avait reblanchie. Cette malen-

[1] *Voltaire et son Temps.*

contreuse opération se liait par un autre bout encore à l'histoire de ce temps. L'abbé de la Fage, un des chanoines de la cathédrale de Paris, avait accepté une place au parlement Maupeou; puis, effrayé de l'impopularité qu'il partageait avec tous les membres de ce corps, il n'avait rien imaginé de mieux, pour se remettre dans les bonnes grâces du peuple, que de faire à ses frais ce beau travail. Il va sans dire qu'on avait ri, et que tout le monde avait pu, sans trop d'esprit, dire qu'il blanchissait Notre-Dame pour se blanchir lui-même; mais la chose, en soi, avait été généralement approuvée.

Restif et Beaumarchais trouvèrent donc que c'était fort bien.

— Messieurs, dit Julien, je suis fâché d'avoir à vous contredire; mais ce blanc me paraît singulièrement malheureux. Sur nos maisons, à la bonne heure; hommes nouveaux, nouveaux murs. Ici, avec des tombeaux sous nos pieds et Dieu au-dessus de notre tête...

— Raison de prêtre, interrompit Mercier; mais je pense, à cela près, comme vous, et je l'ai dit...

Le *Tableau de Paris* contient en effet quelques lignes contre ce pieux sacrilége. « Notre-Dame me plaisait mieux, dit l'auteur, lorsque ses murailles portaient la teinture vénérable de leur antiquité. Ce demi-jour mystérieux invitait l'âme à se recueillir; les murs m'annonçaient les premiers jours de la monarchie. Je ne vois plus qu'un temple neuf; les temples doivent être vieux. » Peu de gens, en 1780,

connaissaient ces impressions-là, et ce morceau est certainement un de ceux qui font honneur à Mercier.

Il lisait donc, chemin faisant, — c'était toujours dans l'intérieur de Notre-Dame, — des fragments de son chapitre. La majestueuse cathédrale avait fait de lui presque un croyant.

« Voici la *Chapelle du damné*, fameuse par une effrayante histoire. Un chanoine était mort en odeur de sainteté, et, pendant l'office des morts, on l'entendit crier : *Je suis damné !* »

— Avis aux adorateurs des saints, dit Beaumarchais. Qu'en dites-vous, l'abbé?

Mais Mercier continuait.

« Quand on me la récite, cette histoire, dans le demi-jour de la chapelle, au pied de ce gigantesque saint Christophe, je suis ému profondément. J'ai du plaisir à voir la monstrueuse statue ; j'entends ce malheureux qui se lève de son cercueil, et qui crie : *Je suis damné !* »

« Si le bourdon, un instant après, vient à sonner, encore une sensation forte et profonde. Je monte aux tours ; je domine la grande ville ; je n'aperçois plus cette capitale que comme un amas confus de décombres. Oh ! que Paris, de ce point de vue, a une physionomie particulière ! Il exhale de la fumée, et il semble me dire : *Tout est fumée !* »

« Je redescends, je me promène, je ne puis plus quitter les dehors ni les dedans. Je repasse vingt fois devant ces objets vastes et mélancoliques, et quand la musique du chœur se mêle au son majestueux des

cloches, mon âme, plus élevée, prie Dieu de meilleur cœur dans l'église de Notre-Dame que dans tout autre temple... »

— Amen! dit Beaumarchais. Mettez-vous un peu à genoux... Mais où est-il donc, votre prêtre?...

Julien les avait laissés.

— Tiens!... dit Mercier; il est parti?... Bon. Je veux me remettre un peu dans votre esprit. Voici le revers de la médaille. Écoutez...

— Ainsi, reprit l'autre, ce que vous venez de nous lire, c'était une plaisanterie?

— Non. J'ai dit ce que je sentais; maintenant, j'ajoute ce qui est. Voici un chapitre sur les messes, un sur la Fête-Dieu, un sur...

— Voyons.

— Les messes d'abord...

« On dit par jour, à Paris, quatre à cinq mille messes, à quinze sols pièce. Les capucins font grâce de trois sols...

« Entrez dans une église : à droite, à gauche, en face, en arrière, de côté, un prêtre est à consacrer, ou à élever, ou à manger l'hostie...

« Depuis dix ans, le beau monde ne va plus guère à la messe, ou n'y va que le dimanche. On y va pour ne pas scandaliser les laquais, et les laquais savent qu'on n'y va que pour eux...

« On appelait *messe musquée* une messe qui se disait à deux heures, et le beau monde paresseux s'y rendait avant le dîner. On la payait trois livres, celle-là, le prêtre étant obligé de jeûner jusqu'à cette

heure. L'archevêque a défendu cette messe, et on a pris le parti de s'en passer...

« Des prêtres irlandais se sont quelquefois avisés de dire deux messes par jour, et, vu l'immensité de la ville, le hasard seul a fait reconnaître la supercherie. Un double appétit les forçait à cette double célébration, et trente sols n'étaient pas trop pour des estomacs d'Irlande...

« Un prêtre du Petit-Saint-Antoine était marié secrètement, et tenait son ménage près de la place Maubert. Bon prêtre et bon mari, père de plusieurs enfants, il s'habillait deux fois par jour pour tromper les regards et remplir ses doubles fonctions. Un délateur le vendit. Le parlement cassa son mariage et il fut banni du royaume ; heureux encore de n'être pas condamné à une peine plus grave. Que n'avait-il, au lieu d'une femme légitime, une maîtresse? Personne n'eût songé à le punir...

« Le prince de Conti avait nommé pour son aumônier l'abbé Prévost, l'auteur de *Manon Lescaut*. A sa première audience : « Je vous préviens, lui dit le prince, que je n'entends point de messes. » — « Et moi, monseigneur, je n'en dis point. »

Mercier lut encore quelques lignes, notamment celles que nous avons citées dans notre premier volume, et qui sont prises de ce même chapitre. « Il n'y a plus que les garçons perruquiers qui fassent des plaisanteries sur la messe. La dit qui veut, l'entend qui veut ; on ne parle plus de cela. »

Maintenant, continua-t-il, voici ma Fête-Dieu.

« Paris, ce jour-là, est propre, sûr, magnifique. Qui ne croirait que la capitale ne renferme aucun incrédule dans son sein? Toutes les portes sont tapissées; tous les genoux fléchissent; les prêtres semblent les dominateurs de la ville. Les soldats sont à leurs ordres, et les surplis commandent aux uniformes; les fusils, mesurant leurs pas, marchent à côté des bannières. Le bruit des canons se mêle à celui des cloches. Les fleurs, l'encens, la musique, les fronts prosternés, tout ferait croire que le catholicisme n'a pas un seul adversaire, un seul contradicteur... Eh bien, on a admiré la marche de la procession, le dais, le soleil de diamants et d'or; on a entendu la musique militaire, entrecoupée de fréquentes et majestueuses décharges; on a compté les cardinaux, les évêques, les cordons-bleus, les présidents en robe rouge; on a comparé les chasubles et les chapes des différentes paroisses; on a dit et redit la beauté des reposoirs... Voilà ce qui a frappé tous les esprits; voilà ce qui a attiré les respects et les hommages. Le soir, les enfants font des reposoirs dans les rues. Ils ont des chasubles de papier, un dais de carton, un petit soleil d'étain. L'un fait le curé, l'autre le diacre. Ils disent la messe, donnent la bénédiction, promènent l'hostie, obligent leurs camarades à se mettre à genoux. Un petit bedeau fait le furieux dès que l'on commet la moindre irrévérence. Les grands enfants qui ont fait, le matin, à peu près les mêmes choses, lèvent les épaules et se moquent de la procession des petits... »

Quoique tracé par une plume incrédule, ce tableau était exact; il confirme et complète ce que nous avons dit précédemment sur le même sujet. Voilà bien ce qu'était le catholicisme en France quelques années avant la révolution, moins défendu parce qu'on l'attaquait moins, moins attaqué parce que sa faiblesse était palpable, hors d'état, en somme, de satisfaire aucun besoin sérieux et d'être autre chose qu'une forme. Cette forme, enfin, s'était elle-même concentrée en un acte unique, la messe; et la messe était chose si vulgaire, si banale, si ouvertement œuvre de métier, qu'elle ne pouvait plus inspirer aucun respect dès qu'elle cessait d'être entourée des pompes d'une cathédrale. Mercier la trouvait belle au maître-autel de Notre-Dame; il la trouvait insignifiante et ridicule, même dans Notre-Dame, quand les quarante chapelles avaient chacune sa messe en train, chacune son prêtre marmottant ce même mauvais latin qui avait paru sublime aux sons du bourdon et de l'orgue.

Sur toutes ces questions, pourrait-on dire qu'il en soit aujourd'hui bien autrement? — En apparence, peut-être; au fond... Mais nous étions en 1780. Restons-y.

IX

Or, en ladite année, malgré les philosophes, malgré cet affaissement intérieur, profond, de la religion de l'État, c'était encore un très-grand personnage que monseigneur Christophe Henry de Beaumont du Repayre, archevêque de Paris, duc de Saint-Cloud, seigneur d'Ivry, Bercy, Conflans-Sainte-Honorine, et autres lieux, commandeur de l'ordre royal du Saint-Esprit, premier conseiller d'honneur au parlement de Paris, etc., etc.

Il est vrai qu'à ces titres, qui n'étaient que ceux de son siége épiscopal, M. de Beaumont joignait les siens, ceux d'une très-noble, très-ancienne et très-illustre famille, ce qui, malgré les philosophes, ne gâtait rien non plus. On avait cependant trouvé, non les philosophes seulement, mais beaucoup de gens pieux et graves, qu'un archevêque n'aurait pas dû envoyer à toutes les cours de l'Europe deux in-folio sur sa maison; que le mieux eût même été de ne pas

les faire imprimer. Mais un archevêque est un homme ; et puis, si M. de Beaumont était un peu trop fier de sa généalogie, au moins était-il demeuré, à côté de cela, un gentilhomme, dans le bon sens du mot. Il y aurait eu beaucoup à dire, chrétiennement parlant, sur la règle qu'il s'était faite de ne pas admettre à sa table les prêtres roturiers; mais nul mieux que lui ne se rappelait que *noblesse oblige*, et nul n'avait secouru, dans sa vie, plus d'infortunes, soit en haut, soit en bas.

Une chose, enfin, grandissait encore cette position déjà si grande. Il était là depuis trente-cinq ans, et l'autorité de ce haut siége s'était comme incarnée en lui. Il avait vu naître Louis XVI; il avait assisté, déjà archevêque de Paris, à la moitié du long règne de Louis XV. Ses luttes avec le parlement, avec la couronne même, semblaient l'avoir mis de pair avec ces deux grands pouvoirs de l'État, et le nom de Beaumont n'avait guère été moins répété que ceux de Voltaire et de Rousseau.

Tandis que nos trois philosophes arpentent la nef de Notre-Dame, devisant sur les messes, sur les processions, sur les prêtres, sur cette gigantesque statue de saint Christophe qui ressemble à un dieu hindou, sur les murs blancs, sur ce dallage en marbre exécuté en 1775, et qui a coûté trois cent mille livres, — entrons, tout à côté, dans ce palais que le cardinal de Noailles a rebâti au commencement du siècle.

A la porte, n'oubliez pas de regarder ces deux suisses, les plus beaux de Paris, à ce qu'on assure.

Ils attendent sans doute quelque haut personnage, car les voilà en toute grande livrée, habit couleur de buffle, galons amarante nattés d'argent, haut plumet aux couleurs de la noble race des Beaumont. Le baudrier à franges est large d'un pied au moins. La petite rapière en sort à peine de six pouces, mais la hallebarde, en revanche, est digne de Goliath.

Un carrosse franchit en effet la grille, et, quand il s'arrête, nos deux géants se trouvent aux deux côtés de la portière, aussi droits que leurs hallebardes. Le marchepied s'abaisse. Voilà une robe d'évêque. Quels talons!... Mais non : il n'y en a qu'un de haut. Monseigneur serait-il boiteux? Jeune, du reste, et de bonne mine, sans être beau, cependant.

Mais nous avons eu tort de l'attendre. Il y a une demi-heure, ou plus, que nous devrions être montés dans le cabinet de l'archevêque. Revenons un peu en arrière, et voyons ce qui s'y était passé.

Monseigneur se fait vieux; il approche des quatre-vingts. On ne saurait dire, cependant, qu'il ait baissé. Il le dit bien quelquefois, lui; mais si l'esprit a peu souffert, le corps a senti le poids des ans.

Il a eu ce matin un grand chagrin, et on voit, à son air, qu'il a de la peine à s'en remettre. Une édition du missel de Paris, publiée par son libraire ordinaire, avec approbation et privilége archiépiscopal, vient d'être saisie et séquestrée. C'est le garde-des-sceaux qui a fait la chose au nom du roi.

Qu'y avait-il donc, dans ce missel, qu'on l'ait traité comme on ne traite plus Helvétius ou Diderot?

— Oh! presque rien... Une toute petite fête que monseigneur avait glissée dans le catalogue officiel. Mais elle était grosse d'orages, cette petite fête, et M. de Beaumont, en l'inscrivant, n'avait guère désobéi qu'au parlement, au roi, au pape.

Mais les jésuites, on le sait, — et M. de Beaumont n'était en ceci que leur agent, — n'obéissent jamais qu'à la condition d'être les maîtres, et d'obéir, en réalité, à eux-mêmes. Dissous d'abord par l'autorité civile, ils avaient pu avoir quelque raison de considérer l'arrêt comme non avenu; dissous plus tard par le pape, ils ne s'étaient pas mieux considérés comme ayant cessé d'exister. En France, surtout, les anciens supérieurs étaient restés presque ouvertement en charge. On tenait des synodes à Lyon, à Paris; on recevait des novices; on fondait, sous le nom d'association du *Sacré-Cœur*, des confréries notoirement dépendantes de la société dissoute. Une fête, enfin, était devenue le mot d'ordre de cette organisation mystérieuse, et c'était le nom de cette fête, la fête du *Sacré-Cœur*, que M. de Beaumont avait inscrit dans le nouveau missel. Nous ne nous chargeons pas de dire comment sa conscience de catholique et d'archevêque s'accommodait de cette sourde lutte contre un décret du pape. Peut-être faudrait-il retrancher ici quelque chose des éloges que nous donnions tout à l'heure à sa loyauté de gentilhomme. Ce serait pénible. Passons outre.

Mais peut-être la chercherions-nous aussi en vain, cette loyauté de gentilhomme, dans l'écrit qu'il était

en train de relire, pour se consoler, apparemment, et à la rédaction duquel il n'avait pas peu contribué.

C'étaient les *remontrances* que le clergé devait présenter au roi, selon l'usage, à la clôture de son assemblée générale. Dans ce mémoire, plus long, plus raisonné que les remontrances ordinaires, les évêques avaient le triste courage de revenir sur la question de la liberté de conscience; et ce qu'ils demandaient ouvertement à Louis XVI, ce n'était rien moins que le retour aux édits de Louis XIV, aux violences, aux cruautés qui en avaient marqué l'exécution. Mais, courageux contre les faibles, ils laissaient voir en même temps leur lâche frayeur des forts. Ce n'était plus guère au nom de la religion et de l'Église qu'ils réclamaient l'intolérance; ils n'osaient, devant l'incrédulité universelle, faire sonner ces mots comme jadis. Une tactique nouvelle apparaissait dans leur écrit. Ils allaient exhumant tout ce que l'histoire du royaume leur fournissait de preuves du républicanisme huguenot, et, sans égard à la différence des temps, ils supposaient incontestable que tout ce que les pères avaient fait, les fils étaient prêts à le refaire.

Ce n'était pas la première fois que le catholicisme exploitait contre l'hérésie des raisons toutes politiques; ce ne devait pas être la dernière. On sait que le mot d'ordre est aujourd'hui, parmi ses écrivains, ses prédicateurs, ses journalistes, de signaler le protestantisme à l'animadversion des gouvernements en

le représentant comme menant droit au socialisme. Ne perdez pas votre peine à leur montrer que les peuples protestants sont au contraire ceux chez lesquels le socialisme a fait le moins de progrès. Ils le savent de reste; ils le voient. Mais l'occasion de soulever des haines un peu neuves est trop bonne pour qu'ils y renoncent.

Donc, en 1780, les tendances républicaines étant naturellement l'objet des alarmes du pouvoir, c'était de républicanisme que le clergé avait trouvé bon d'accuser les protestants français. Déjà injuste au commencement du siècle, puisque les camisards n'avaient recouru aux armes qu'après vingt années de souffrances, une pareille accusation, en 1780, était de la plus complète absurdité, et il n'est guère admissible qu'on pût l'énoncer de bonne foi. Non-seulement les protestants ne formaient plus un parti et ne pouvaient plus en former un, mais les motifs n'existaient plus. Ils jouissaient d'une tolérance entière; ils savaient le roi disposé à la leur assurer par un édit. On ne les entendait parler de lui que pour le bénir, et du royaume que pour se féliciter d'être enfin confondus parmi la foule des sujets.

Mais là était, en réalité, le motif des alarmes du clergé. Il savait, lui aussi, et il ne les savait que trop, les intentions de Louis XVI; il tremblait de les voir se formuler au premier jour. Il tentait donc un effort désespéré pour faire rentrer le monarque dans l'ornière sanglante de ses prédécesseurs, et c'était en 1780, après dix-huit ans de calme, que M. de Beau-

mont retaillait sa vieille plume pour redemander les dragonnades.

Mais une des curiosités de ce mémoire, ce n'est pas tant d'y voir les protestants accolés tout du long aux incrédules, les martyrs d'une foi profonde aux ennemis de toute espèce de foi, que la différence des peines proposées par le clergé. Aux protestants, les édits de Louis XIV, c'est-à-dire les confiscations de biens, les enlèvements d'enfants, les galères, la potence, la roue; aux apôtres de l'athéisme, des amendes, l'expulsion s'ils sont étrangers, l'exclusion des emplois s'ils sont Français. Le clergé n'ose pas même parler de leur infliger un peu de Bastille. « A l'égard des imprimeurs ou libraires, on pourrait ne les condamner, la première fois, qu'à une interdiction de six mois; mais, à la seconde, ils seraient déchus de toute maîtrise et privilége, et *la boutique par eux occupée serait murée avec appareil, pour servir à jamais d'exemple.* »

Mais M. de Beaumont — car c'est toujours dans son cabinet que nous sommes — a l'air médiocrement content de cette dernière clause, qu'il avait pourtant ajoutée avec un certain enthousiasme. Son imagination s'était montée sur cet « *appareil* » de sa fabrique. Il voyait la criminelle boutique disparaissant insensiblement, aux yeux d'une multitude épouvantée, derrière ce mur qui s'élève et la condamne à d'éternelles ténèbres. L'étranger, dans un siècle ou deux, — car il faut que la chose serve à *jamais* d'exemple, — demandera ce que c'est donc que ce

mur. On lui dira en se signant que là se sont vendus une fois l'*Esprit* d'Helvétius, la *Pucelle* de Voltaire, les... Il ne voudra pas en entendre davantage; il s'enfuira, plein d'une sainte horreur. Malheureusement, tout cela s'était bientôt retourné dans l'esprit de notre archevêque. L'*appareil* ferait rire; la boutique murée aurait une porte de derrière; le mur servirait d'enseigne au livre qui aurait fait condamner la boutique, et on en serait quitte pour l'aller acheter ailleurs. N'avait-il pas devant lui, sur son bureau, la preuve de ce que valaient, en fait de livres, les condamnations officielles? Raynal, après plusieurs éditions clandestines de son *Histoire philosophique*, venait d'en publier une nouvelle avec son nom et son portrait. Le livre était là, ouvert; le portrait semblait ricaner. M. de Beaumont savait bien que le parlement allait sévir, que l'auteur serait probablement exilé; mais il savait aussi que cette condamnation était dans les vœux de Raynal, car l'ouvrage était enrichi de déclamations nouvelles, d'allusions insultantes à M. de Maurepas. Les évêques, sans doute, prendraient la plume ou la feraient prendre à leurs faiseurs. Déjà l'archevêque de Vienne, l'infatigable M. de Pompignan, annonçait un mandement « portant défense de lire l'*Histoire* du sieur Raynal; » mais M. de Beaumont n'en était pas à ignorer ce que produisaient d'ordinaire les condamnations épiscopales. Il se rappelait que personne n'avait plus contribué que lui à populariser Rousseau, et il gémissait de se sentir, lui et tous ses col-

lègues, dans l'alternative de garder un silence timide, ou de servir de hérauts à l'incrédulité audacieuse et triomphante.

Aussi n'était-il pas loin de se demander tout bas si cette voie était la bonne, si l'autorité de jadis était bien ce qu'il fallait pour lutter contre les écarts de la liberté moderne. Elle l'aurait pu, sans doute, au moins pendant quelque temps, mais à une condition, savoir que l'autorité civile se mît tout entière à son service, que l'impression ou l'introduction des livres condamnés par elle devînt matériellement et absolument impossible, que des peines terribles et, au besoin, la mort, fussent l'inévitable châtiment de toute contravention dans ces matières. Mais cette législation draconienne, le clergé voyait bien qu'il ne fallait pas songer à l'obtenir, et que, l'eût-il obtenue, l'application ne s'en ferait pas. Que faire donc ?... se demandaient, comme M. de Beaumont, tous ceux qu'effrayait cet état de choses; et tous, comme M. de Beaumont, malgré cette longue expérience de l'inutilité d'une compression imparfaite, ils en revenaient, n'osant faire plus, à demander à l'autorité civile cette vaine et mesquine protection. Mais en s'interrogeant plus scrupuleusement, peut-être se seraient-ils avoué qu'un certain calcul involontaire n'était pas étranger à toutes ces doléances. En rejetant sur l'autorité civile la faute des progrès du mal, ils voilaient leur propre impuissance, et peut-être parvenaient-ils à s'aveugler eux-mêmes, jusqu'à un certain point, sur ce qui leur manquait pour dompter le siècle. Voilà

ce que M. de Beaumont, plus sincère, n'était pas loin de s'avouer. L'ensemble du clergé n'avait ni l'autorité morale, ni les talents, ni les lumières, ni les convictions sérieuses qui seules donnent un pouvoir réel. Par sa position dans l'État, il était encore quelque chose, mais, par lui-même, presque rien.

X

Tandis que l'archevêque s'enfonçait tristement dans ces pensées, on annonça l'abbé Julien.

Les révélations de madame de Luxembourg avaient donné à M. de Beaumont l'envie de le connaître. Le secret seul de sa naissance avait un intérêt particuculier pour l'ancien adversaire de Rousseau.

— Bonjour, mon fils... Eh bien! où en est notre pauvre ami?... Mais vous avez l'air... Il est mort?... La volonté de Dieu soit faite... Asseyez-vous...

— Monseigneur...

— Asseyez-vous, vous dis-je... Il est donc mort? Dites-moi vite comment...

Julien avait longtemps hésité s'il dirait tout, et c'était même pour y songer plus à l'aise avant d'aller chez l'archevêque qu'il avait quitté dans l'église ses trois compagnons improvisés.

Dieu, disions-nous, avait voulu lui offrir, dans la mort de Gilbert, une seconde leçon.

Dans les derniers moments de madame du Deffand, il avait vu l'incrédulité aux prises avec une religion de formes, et remportant, aidée de la fausse honte, une victoire qu'une religion plus sérieuse ne se serait pas laissé arracher.

Dans la mort de Gilbert, et, mieux encore, dans sa vie, telle que sa mort l'avait révélée, il avait vu l'impuissance de cette même religion chez un homme avide de croire, et qui s'était même donné sincèrement pour un croyant. Gilbert avait flétri les ennemis du christianisme; Gilbert avait vécu à genoux devant le christianisme; et le christianisme l'avait laissé sans défense dans les orages de la vie, sans consolation dans ses douleurs. Incrédule, aurait-il été plus malheureux? Au contraire. Les derniers jours, il est vrai, ne prouvaient rien, puisque la folie était là; mais qu'était-elle donc, cette folie, que l'effet et le résumé de ses souffrances? La religion de Gilbert, pensionné par un archevêque, n'était donc ni meilleure au fond ni plus puissante dans ses effets que celle de Rousseau, si justement flétrie par ce même archevêque comme n'ayant du christianisme que le nom. Ces deux christianismes pouvaient donc suffire l'un et l'autre à qui ne demanderait qu'un nom et qu'une surface; ils feraient défaut, l'un et l'autre, à qui aurait besoin d'avoir dans la religion une nourriture incorruptible, une force intime, une vie.

Aussi Julien s'était-il décidé à ne rien cacher à l'archevêque. Il lui raconterait, avec la mort de

Gilbert, sa propre vie; avec les angoisses de Gilbert, ses angoisses. Il ferait plus : il le mettrait respectueusement en demeure de s'expliquer sur ses impressions personnelles, sur ce qu'étaient en réalité pour lui cette religion et cette Église dont il était une des colonnes.

Mais il put bientôt se convaincre que M. de Beaumont, comme l'avait dit madame de Luxembourg, répugnait singulièrement à entrer sur ce terrain. On voyait un homme sincère, mais redoutant de ne plus pouvoir l'être s'il se mettait une fois à aller au fond des choses. Soldat de l'Église catholique, sa conscience était celle du soldat qui défend vaillamment son poste, mais qui craindrait de le défendre moins bien s'il se laissait aller à l'examen des causes de la guerre. N'est-ce pas là ce qu'on aperçoit déjà, ce qu'on sent, dans ce fameux mandement contre Rousseau? Le philosophe avait dit, au nom de la raison, des choses dangereuses ou absurdes; le prélat en dit de plus sages, mais toujours au nom de l'autorité, de l'Église, et il a l'air de ne se sentir fort que derrière cet abri, exposé cependant à tous les coups soit de la raison, soit du sophisme.

C'était donc derrière cet abri qu'il cherchait encore un refuge contre les coups plus respectueux du jeune prêtre. Les objections glissaient sur cette cuirasse que l'âge, l'habitude, les nécessités de sa position, avaient serrée autour de son cœur.

Une seule chose parut l'atteindre à fond.

Sa bienfaisance, comme nous l'avons dit, était

célèbre, on en citait des traits réellement beaux, admirables. Quand les philosophes disaient *Helvétius*, les autres disaient *Beaumont*. Il était devenu comme l'agent général des bonnes œuvres, et plus de cent millions, disait-on, avaient passé par ses mains.

Il crut donc, pressé par Julien, pouvoir se réfugier derrière cet autre rempart. « Le plaisir que j'éprouve à faire des bonnes œuvres me garantit suffisamment, dit-il, la sincérité de ma foi. » Mais Julien : « J'ai essayé de me tranquilliser de même, et je n'ai pas réussi ; ce ne serait d'ailleurs, m'a-t-il semblé, que transporter sur le terrain chrétien un raisonnement que les chrétiens trouvent faux chez les philosophes. Ceux-ci, pour peu qu'ils se sentent portés à la bienfaisance, ils se croient vertueux, et c'est absurde ; est-il beaucoup plus raisonnable de partir de la même idée pour se considérer comme croyant, pour se rassurer, du moins, sur la crainte de ne pas l'être ? Ah ! monseigneur, si j'osais achever...

— Achevez, dit l'archevêque.

— Eh bien ! ces bonnes œuvres que vous avez faites en si grand nombre, j'oserai vous demander si elles étaient bien réellement des conséquences de votre foi, si vous n'y avez pas instinctivement cherché un moyen de vous donner le change, d'occuper votre esprit en même temps que votre cœur, de répondre à vos ennemis et surtout à vous-même... Je vous demanderai... Mais non ; je n'ai déjà été que trop hardi... Et d'ailleurs...

— D'ailleurs?...

— Que demanderais-je encore? J'ai votre réponse, monseigneur. Je la lis dans vos yeux... Ai-je mal lu?... »

Mais la réponse devint tout à coup encore plus claire, car M. de Beaumont, changeant de ton, se donna l'air tout surpris de cette audace qu'il avait jusque-là encouragée. L'archevêque était revenu; Julien n'avait plus qu'à redevenir le pauvre prêtre. Mais l'expérience était faite. Il avait vu le fond de l'âme, et cette colère embarrassée lui prouvait assez qu'il avait bien vu. Sous cette autre cuirasse, les bonnes œuvres, il y avait la même plaie que sous celle de l'habitude; l'homme bienfaisant, comme l'archevêque, avait besoin de ne pas approfondir.

Julien se leva pour s'en aller. Mais au même moment, on annonçait le prélat aux talons inégaux, monseigneur l'évêque d'Autun.

XI

Monseigneur l'évêque d'Autun était le prélat qu'on allait voir, quelques années après, jeter le froc aux orties. Mais il n'était encore, en 1780, qu'incrédule sous le froc, ou plutôt sous cette moelleuse robe violette dont il avait l'air, du reste, très-heureux et très-fier.

Monseigneur l'évêque d'Autun l'avait depuis peu, cette robe. Avant de la porter, il s'appelait l'abbé de Périgord ; quand il ne la porta plus, il s'appela M. de Talleyrand.

Monseigneur l'évêque d'Autun, enfin, allait partir pour son diocèse, où il espérait bien ne résider que ce qu'il faudrait pour échapper aux censures canoniques, et il venait prendre congé de monseigneur l'archevêque de Paris.

Mais il avait tout au plus vingt-six ans, et tout au plus y en avait-il quatre que l'autre monseigneur ne lui lavait plus la tête, car ç'avait été un terrible

abbé, au séminaire, que ce petit abbé de Périgord. Ses mémoires doivent paraître en 1870. A-t-il écrit ceux de sa première jeunesse ? On n'en sait rien. Toujours est-il que ce n'était pas chose facile, en ce temps-là, de dépasser le niveau ordinaire des fredaines, et qu'on avait cependant beaucoup parlé de celles du malin boiteux. Déguisements, escapades, folles dépenses, grandes et petites amourettes, rien ne manquait, lorsqu'il reçut la prêtrise, à son épopée déjà longue. Il avait cependant été nommé aussitôt, grâce à son nom, agent général du clergé, et il avait déployé dans cette charge une habileté incontestable. Ajoutons que ses mœurs étaient devenues, sinon pures, au moins décentes, de sorte que l'archevêque pouvait, à la rigueur, ne lui en plus faire mention.

Mais il s'était lié, dans l'intervalle, avec les chefs de la philosophie, et, quoiqu'il ne s'affichât pas comme un de leurs adeptes, la chose était connue ; jamais, d'ailleurs, il ne l'avait sérieusement niée. Autre raison, par conséquent, pour qu'il se fût bien passé de venir voir M. de Beaumont.

Aussi fut-il bien aise de ne pas le trouver seul, et le prélat lui-même n'était pas fâché peut-être de ne pas avoir à entamer une explication délicate. La protection de madame de Luxembourg plaçait Julien au rang des abbés de bonne maison. Il était donc du bois dont on fabriquait les évêques, et un jeune évêque pouvait, sans déroger, le traiter à peu près comme un confrère.

M. de Talleyrand lui demanda donc des nouvelles

de madame de Luxembourg; M. de Beaumont reparla de la mort de Gilbert. Julien dut se rasseoir. Le fils de Rousseau avait, à droite, l'ancien adversaire de Rousseau, et, à gauche, un des hommes qui devaient le plus contribuer au malheureux essai de ses doctrines.

Mais ils n'étaient disposés ni l'un ni l'autre à entamer aucune discussion, et quelques nouvelles de ville, plus ou moins ecclésiastiques, faisaient tout le fond de l'entretien. Encore y en avait-il, de ces nouvelles de ville, que M. de Talleyrand n'eût pas osé toucher devant le vieil archevêque, par exemple la fermeture récente du cimetière des Innocents. En vain on avait signalé depuis deux siècles le danger de garder au sein de la ville un pareil foyer d'infection; en vain le parlement, dès 1765, avait prescrit d'enterrer hors de Paris. L'archevêque avait tenu bon, et, à la suite d'un nouvel arrêt du parlement, il avait attendu encore six mois pour céder. Ainsi allait l'époque. Tandis que des aveugles poussaient au renversement de toutes choses, d'autres se cramponnaient à celles que le bon sens criait d'abandonner; tandis que certaines consciences devenaient d'une déplorable largeur, d'autres se faisaient toujours plus étroites. Qui n'avait ouï parler des scrupules bigots de madame de Talleyrand, la mère de l'abbé voltairien? Qui n'avait su l'histoire de ses terreurs un certain jour de carême, lorsque, croyant manger du thon mariné, elle se trouva manger du veau? Il avait fallu que son fils allât lui-même chez

l'archevêque demander pour elle l'absolution de cet affreux péché.

Que disaient donc maintenant, devant Julien, nos deux prélats ?

Ils se demandaient, par exemple, à qui l'Académie allait donner les deux fauteuils vacants par la mort de deux abbés, Batteux et Condillac. On pensait généralement que l'un serait pour Lemierre, candidat depuis si longtemps, et l'autre pour le comte de Tressan.

Ils se demandaient si la police avait enfin découvert comment les hosties de Saint-Roch s'étaient trouvées empoisonnées, tellement que quarante-six jeunes filles, qui faisaient ce jour-là leur première communion, avaient failli en mourir.

Ils se demandaient s'il était vrai qu'un officier aux gardes, M. de la Belinaye, rebuté par une actrice qu'il voulait épouser, se fût retiré à la Trappe.

Ils se demandaient ce qu'on savait d'un vieux parcheminier, logé au Mont-Saint-Hilaire, lequel s'était mis à tenir une boutique de sermons. Il en avait, disait-on, de tout prix, depuis douze livres jusqu'à cinquante sols. On parlait même d'un sermon prêché devant le roi par un certain père Loth, lequel sermon aurait été acheté en ladite boutique.

Nos deux prélats causaient aussi de la translation des Quinze-Vingts au faubourg Saint-Antoine, dans l'ancien hôtel des Mousquetaires noirs. Ils se seraient bien demandé s'il était vrai que le cardinal de Rohan, supérieur des Quinze-Vingts, eût détourné à

son profit une partie des fonds de la maison; mais ce n'était pas chose à examiner devant un tiers, d'autant plus que, selon toute apparence, elle était vraie.

Ils causaient, en revanche, du projet de ce même cardinal d'élever un monument à Turenne, à la place où Turenne fut tué.

— Il paraît que ce sera beau, dit l'archevêque.

— Très-beau.

— M. de Rohan agit en prince.

— Il l'est.

— Plus d'un million de revenu.

— Un et demi.

— Il lui en faudrait trois.

— S'il en avait trois, il en dépenserait six.

— Toujours en disgrâce?

— Toujours. Le roi le regarde à peine; la reine, pas du tout.

— Il se console avec Cagliostro.

— Cependant les trésors n'arrivent pas.

— Ni le *reste*...

Nous avons vu ce que c'était que ce *reste*. Mais M. de Beaumont s'arrêta court. M. de Talleyrand aurait volontiers poursuivi.

— En attendant, reprit l'archevêque, le voilà qui prend au moins la plume au nom de la bonne cause. Vous avez lu son mandement sur le *Voltaire* de Kehl?

— Oui, monseigneur.

— Et vous, l'abbé?

— Non, monseigneur.

— Lisez-le; il y a des morceaux parfaits. J'aime beaucoup celui-ci, par exemple : « Dans quel siècle aurait-on vu s'établir... » Mais vous avez de meilleurs yeux que moi... Lisez... Là...

Julien continua donc. — « Dans quel siècle aurait-on vu s'établir une forge d'impiété, où l'on fabriquât contre la religion des armes nouvelles, que l'art y prépare avec soin, que l'industrie va répandre avec profusion? Là se réuniront les productions des auteurs les plus téméraires. Ce n'était pas assez de celles qu'ils ont hasardées de leur vivant; on va fouiller dans leurs cendres pour en extraire ce qu'ils auraient rougi d'avouer... »

— N'est-ce pas que c'est bien dit?... interrompit M. de Beaumont.

Julien ne répondit pas.

— Admirablement, dit l'évêque. Cette périphrase surtout... Je ne sais pas comment on pourrait mieux dire que Beaumarchais a acheté les manuscrits de M. de Voltaire, et que tout s'imprimera...

— En beau papier et en beaux caractères, ajouta M. de Beaumont, car c'est évidemment ce que veulent dire ces mots : «...que l'art y prépare avec soin... »

— Ces mots ne sont pas ce qui fera le plus de peine à Beaumarchais. Vous verrez qu'il les citera à ceux qui disent que l'impression ne vaut rien.

— Elle est mauvaise?

— Médiocre.

— Vous l'avez vue, dirait-on...

— Hélas! monseigneur, comme je vois ce portrait qui est là...

L'archevêque ferma vivement l'affreux volume. Nous avons dit que c'était l'édition nouvelle de Raynal.

— Au moins, dit-il, je ne l'ai pas acheté. C'est un exemplaire confisqué.

— Je n'achète pas le *Voltaire*, dit M. de Talleyrand.

— D'où l'avez-vous, alors?

— Beaumarchais m'en fait hommage.

— Et vous l'acceptez?

— Je me suis dit que c'était autant de retiré de la circulation...

— Vous le brûlez, sans doute...

— Ce portrait n'a pas l'air brûlé, monseigneur...

Monseigneur n'était guère en train de rire; mais le livre s'était rouvert, et Raynal avait si bien l'air d'un curieux à sa fenêtre, que le pauvre archevêque n'y tint pas. Il remit cependant le philosophe en prison, et, cette fois, sous une mitre de marbre, son presse-papier ordinaire et on ne peut plus épiscopal.

— Vous le connaissez donc, ce Beaumarchais?... reprit-il.

— Qui ne le connaît pas?

— Il ne fait pourtant pas hommage de son *Voltaire* à tout le monde... Mais... ce bruit... là-bas... Qu'est-ce qu'il y a donc?...

— Le suisse de la rue aux Ours...

— Ah ! j'oubliais.

— C'est la foule qui débouche dans le Parvis.

— Bien... bien... Et sa comédie?... Vous en a-t-il fait *hommage* aussi?

— Elle n'est pas imprimée.

— Oh ! je m'entends...

— Il me l'a montrée, en effet...

— Ah! ah!...

— Il la montrera, dit-il, à tous les évêques. Il veut les sommer de dire si ce qu'il y a mis sur l'égalité des hommes n'est pas conforme aux enseignements de l'Évangile.

— Et vous, qu'en dites-vous?

— Je crains bien qu'il n'ait un peu raison...

— Et vous, l'abbé ?

— Je crois que c'est, de toutes les choses du monde, la plus vraie et la plus fausse...

— Pas mal.

— ... la plus conforme, dans un sens, aux leçons de l'Évangile, et la plus contraire dans l'autre...

— Pas mal... Mais encore du bruit... Écoutez... C'est chez moi, je crois...

— On le dirait...

— Oui... dans mon antichambre... comme Gilbert l'autre jour...

On entendait, en effet, une voix qui ne se modérait guère. — Je veux parler à l'archevêque... Je veux qu'on aille lui dire que je suis là...

Les domestiques disaient qu'ils ne pouvaient.

— Je le veux... Je ne m'en vais pas.

— Monseigneur a quelqu'un.

— Excuse!... excuse!..

— Mais non... c'est monseigneur d'Autun...

— L'évêque d'Autun?... Tant mieux... c'est un de mes amis...

— Je crois vraiment que c'est lui!... dit M. de Talleyrand.

— Qui?... demanda l'archevêque.

— Beaumarchais...

— Cet homme ici!... s'écria M. de Beaumont. Je ne veux pas le voir... Je ne veux pas... Jamais... jamais...

Mais un valet venait d'entr'ouvrir la porte, probablement pour obéir à l'irrésistible matamore, et l'annoncer. Beaumarchais entendit le *jamais* de l'archevêque, et, à travers la porte, car on l'avait bien vite refermée : — *Jamais*, monseigneur?... Bien... bien... On vous a dit, à ce qu'il paraît, ce que je venais faire... Vous refusez?... Bien... bien... Je vous dis, moi, qu'on la jouera, ma pièce... Et si ce n'est pas sur un théâtre, ce sera... Écoutez bien, monseigneur; c'est moi, Beaumarchais, qui vous le dis... ce sera, s'il le faut, dans le chœur de Notre-Dame...

Les valets le poussaient dehors. On l'entendit qui répétait, jusque dans l'escalier : — Oui... oui... dans le chœur de Notre-Dame!...

A ce mot, qui allait faire fortune, et qui fut comme le premier cri de guerre de la révolution, — l'archevêque était retombé dans son fauteuil. Une telle me-

nace, en 1780, pouvait ne sembler qu'absurde, et cependant il venait de se sentir comme frappé d'un coup mystérieux, prophétique. Il ne put que joindre les mains, et dire : « La volonté de Dieu soit faite ! »

L'évêque d'Autun ne disait rien.

Après un moment de silence : — Les voilà, vos amis, reprit amèrement M. de Beaumont. Il l'a dit... *C'est un de mes amis...*

— Cela ne prouve pas qu'il ait le droit de le dire, dit M. de Talleyrand.

L'archevêque branla la tête. — Il peut dire, au moins, lui et les siens : « Qui n'est pas contre nous est avec nous... »

— Nous verrons, dit l'évêque. Attendez seulement que je sois dans mon diocèse.

— J'entends... Une seconde édition du mandement du cardinal contre l'impiété du siècle... Une espèce de politesse qu'on fait de loin en loin à l'Église sur le dos des incrédules, qui ne s'en portent pas plus mal...

— Non, monseigneur, il ne s'agit pas d'un mandement. J'ai un projet...

— Voyons.

— Vous savez combien nos incrédules se sont moqués de Marie Alacoque, et de son histoire par Languet, et de Languet lui-même à propos de cette histoire... Tellement que M. de Buffon, en lui succédant à l'Académie, se dispensa, contre tous les usages, de dire un seul mot de lui dans son discours de réception... Eh bien ! en arrivant à Autun, — vous savez

que Marie était de ce diocèse, — je prends en main l'affaire de sa canonisation... Je la poursuis à toute outrance...Eh! tenez... pour commencer, si M. l'abbé Julien veut être mon agent à Rome, je lui en donne le titre sur-le-champ...

Aucune entreprise, assurément, ne pouvait être plus agréable à l'archevêque, aux jésuites, à leur parti tout entier. La béate en question, morte à la fin du dix-septième siècle, n'était pas fameuse seulement par les visions qu'elle avait eues ou les miracles qu'on lui attribuait. Elle avait écrit un petit livre, la *Dévotion au sacré cœur de Jésus*; c'était ce petit livre, exploité par les jésuites, qui avait donné naissance à la fête du Sacré-Cœur, celle que l'archevêque tenait à introduire, celle que le gouvernement avait biffée. La canonisation de l'auteur serait un grand point de gagné, et, en tout cas, une sorte de réparation faite aux jésuites par le pape, personne n'ignorant que c'étaient eux, quoique dissous, qui demandaient la chose, eux que la cour de Rome aurait en vue en l'accordant.

Mais le plus curieux de tout cela, c'était le ton de l'évêque d'Autun dans l'exposé de son projet. Il savait bien que M. de Beaumont n'allait pas le croire converti à Marie Alacoque; il doutait même fort que le prélat tînt beaucoup à la sainte fille, sauf politiquement et dans l'intérêt des jésuites. Aussi ne cherchait-il pas à se donner l'air convaincu; et cependant il n'y avait dans sa voix, dans son regard, aucune trace de doute ou d'ironie. C'était le comédien

qui vous convainc au moment même où vous vous dites qu'il ment; c'était l'homme qui devait dire une fois ou à qui on devait faire dire — car c'est tout un — que « la parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée. »

M. de Beaumont pouvait donc, sans trop se donner l'air dupe, avoir l'air de se laisser prendre à ce beau zèle et l'encourager de son mieux.

— Voilà, dit-il, une belle et bonne œuvre. Les ennemis de la foi ne vous la pardonneront pas. Mais n'importe!... Courage!... Et vous, ajouta-t-il avec un peu d'hésitation en se retournant vers Julien, vous acceptez, n'est-ce pas?...

— Monseigneur...

— Une mission à Rome!...

— Monseigneur...

— Une occasion unique...

Mais Julien ne put se contenir davantage.

— *Unique!...* monseigneur!... *unique!...* Ah! plût à Dieu qu'elle le fût, et qu'en se dispensant d'aller à Rome pour mentir, on pût ne plus avoir à mentir en France ou ailleurs!... Il n'est donc pas encore assez pesant ce bagage d'erreurs, de superstitions et de mensonges, que vos malheureux prêtres sont condamnés à traîner? Vous voulez qu'elle se recrute encore, cette populace de Dieux que nous ne savons déjà plus où loger dans nos églises et dans nos almanachs? Pour prolonger de quelques jours le règne du catholicisme, vous le préparez à tomber, un peu plus tard, sous l'indignation et le mépris de

tout ce qui aura gardé un peu de bon sens, un peu de cœur. Ces miracles dont vous voulez que j'aille me faire l'avocat auprès du pape, vous n'y croyez pas plus l'un que l'autre...

L'archevêque voulut se récrier.

— Pas plus l'un que l'autre, monseigneur... à cela près, et c'est peut-être ce qui vous fait, à vous, quelque illusion, que vous voudriez y croire, tandis que monseigneur — il montrait l'évêque d'Autun — ne s'en soucie aucunement, ne veut que vous donner, tant bien que mal, un certain gage; et ce gage que vous savez n'avoir pas même l'ombre de la sincérité, vous l'acceptez cependant, et vous voilà d'accord!... Aussi... Le dirai-je, monseigneur?... Oui, je le dirai... et votre conscience le dira, je l'espère, comme moi, peut-être avant moi... Savez-vous lequel de vous deux me paraît le plus... je n'ose achever... le plus coupable?... Voilà le mot lâché... Oui... le plus coupable... Eh bien! ce n'est pas celui de vous qui croit à peu de chose, et qui n'appelle au moins le mensonge qu'au secours d'une cause qu'il méprise... Mais vous, monseigneur, vous qui croyez et qui voulez qu'on croie, vous qui avez blanchi au service de cette cause, vous qui paraissez convaincu que c'est la cause de Dieu, — l'unir à celle d'une Marie Alacoque! Lui imposer, à cette cause sainte, cet alliage de superstitions et de fables! Quand les amis que vous lui ferez par ces moyens devraient lui apporter vie et puissance, je demanderais encore si ce n'est pas infiniment trop payé au prix de son honneur, et

si vous avez le droit de conclure un tel marché. Ce que vous voulez faire là dans les choses religieuses, ce que vous y avez malheureusement déjà bien souvent fait ou approuvé, vous ne le feriez pas et ne l'approuveriez pas... non... certainement pas... dans une affaire tout humaine. Un procès ordinaire, quelque convaincu que vous fussiez de la justice de votre cause, vous rougiriez de le gagner en appelant au secours de votre droit un fait altéré ou arrangé, un témoignage que vous sauriez inexact, même dans un détail imperceptible. Et dans ce grand procès entre le siècle et la foi, entre le passé et le présent, entre le présent et l'avenir, entre l'homme et Dieu, — c'est vous, l'avocat de Dieu, qui recourez... Mais je n'en ai que trop dit... Je me tais... Je retourne dans mon village, monseigneur... Le pauvre prêtre se remettra sans murmure à traîner l'antique bagage, grossi de ce que vous aurez trouvé bon d'y ajouter... C'est devant Dieu qu'il sera lourd; et devant Dieu, monseigneur, ce n'est pas moi qui l'aurai sur les épaules...

XII

Huit jours après, M. de Talleyrand était installé à Autun. Il riait avec ses grands vicaires des scrupules de Julien, et il ordonnait une quête pour subvenir aux frais de la canonisation, car Rome ne fait rien pour rien, pas même des saints. Dès que l'argent n'arrive plus, le *procès* ne marche plus. Celui de Marie Alacoque, entamé en 1780, abandonné ensuite, repris il y a quelques années, attend encore une solution.

Huit jours après, également, Julien était de retour dans sa paroisse. Qu'avait-il fait de ces huit jours?

Il était parti le lendemain de sa visite à l'archevêque, heureux de quitter Paris, effrayé de se retrouver dans son désert, plus effrayé encore à la pensée d'y rencontrer peut-être celle dont l'apparition avait bouleversé son âme. Car il l'avait gardé et au chevet

de madame du Deffand, et auprès de Gilbert, et chez l'archevêque, et partout, le souvenir de cette femme qu'un lien mystérieux attachait à son existence, et qu'il semblait avoir évoquée, cette nuit-là, par la puissance magique de ses vœux.

Mais devait-il, supposé qu'il l'eût, cette puissance, l'exercer? Devait-il, — et ceci ne sortait pas du vraisemblable, — chercher à revoir Marie?

Les deux morts avaient fait sur lui une impression profonde. Il s'était senti si chétif devant le problème ainsi posé, qu'il frémissait à la pensée de l'affronter encore auprès de quelque autre lit de mort avant de l'avoir résolu. Une voix lui criait que l'homme ne doit pas plus mourir dans le désespoir que dans les rires, qu'un chemin doit exister quelque part qui ne soit ni l'un ni l'autre, où la terreur ait ses joies et la joie aussi ses terreurs.

Alors il s'était rappelé cette autre mort dont il avait aussi été témoin, ce tableau qui lui était apparu à la Bastille, à travers la tombe et un demi-siècle, sur les feuillets d'un vieux livre. La même voix qui lui disait qu'un chemin existait infailliblement quelque part, il l'entendait murmurer dans son cœur que le chemin pourrait bien être là.

Alors aussi il s'était rappelé avec plus de regret et plus de joie cet autre livre où il avait lu jadis sans vouloir ou sans pouvoir le comprendre, cette âme qui avait inutilement tenté de l'initier à la paix, à l'espérance. La foi du martyr de la Bastille, c'était, il le comprenait maintenant, celle de Marie de Cla-

vigny. Marie, mieux écoutée, lui ouvrirait enfin ce nouveau monde; Marie serait son guide, sa conscience vivante, son âme ennoblie et redressée. Pourquoi hésiter à la chercher, à la revoir? Dieu lui-même ne l'y invitait-il pas?

Mais, hélas! comment se dissimuler qu'en la cherchant il chercherait aussi ce que voulait l'autre moitié de son cœur, ce que le prêtre ne devait ni chercher ni vouloir? Il sentait les deux besoins si unis, si inséparables dans son âme, que rien, pensait-il, ne serait fait, si l'un des deux seulement était rempli. Il avait bien entendu dire, il avait vu dans l'histoire du martyr que la foi peut arriver à tenir lieu de tout, parce que celui qui a le ciel n'a plus besoin de la terre ni des affections de la terre; mais cette vie tout en Dieu, il n'était encore en état ni de la concevoir, ni même de la désirer. Aussi lui était-il plus facile de décider qu'il ne chercherait pas à voir Marie, que de se promettre de la voir en essayant de ne pas l'aimer.

Enfin, comment aurait-il pu ne pas reporter sa pensée sur la loi qui le condamnait à ce douloureux combat?

Toutes les fois qu'un prêtre a quitté le catholicisme, on a parlé de l'influence que l'ennui du célibat pouvait avoir eue sur lui. L'accusation a été souvent injuste; injuste parce qu'il y a eu beaucoup de prêtres chez qui ce motif n'existait pas, injuste aussi, du moins dans quelques pays et surtout autrefois, parce qu'il n'y avait rien de plus aisé que d'avoir, tout en

restant prêtre, des mœurs en opposition complète avec les vœux prononcés. Si Julien eût été homme à faire comme tant d'autres, le célibat ne lui aurait pas pesé. Les abbés du dix-huitième siècle n'en avaient jamais beaucoup gémi.

Mais l'homme qui ne veut que ce qu'il peut légitimement vouloir, — celui-là, de toutes les servitudes que l'Église impose à ses prêtres, il n'en est aucune qui pèse plus tristement sur sa vie, sur l'ensemble, sur les détails, sur les années, sur les jours, sur les heures. Une loi qui vous accompagne partout, qui fait de vous un être à part, qui vous condamne à ne goûter jamais des jouissances que l'Église elle-même proclame légitimes et pures partout ailleurs que chez vous, — est-il donc étonnant que cette loi contribue plus qu'une autre à vous donner l'idée de chercher en vertu de quel droit on vous l'impose?

Julien, malgré lui, cherchait. Il trouvait l'autorité de l'Église, mais rien d'autre; une loi de l'Église, mais établie en des temps de décadence, d'ambition, d'envahissement. Il savait que les prêtres avaient jadis été mariés, et cela, dans des siècles de foi, de zèle; que le célibat n'était point, par conséquent, une question de pureté; que Rome l'avait prescrit pour avoir des hommes tout à fait à elle, des soldats qu'aucun lien ne retînt quand il s'agirait d'obéir, des serviteurs qui n'eussent en ce monde aucun intérêt que le sien, aucune vie que la sienne.

Cette loi, pourtant, il l'avait jurée, volontaire-

ment jurée. Était-il libre d'en secouer le joug? Non, répondait-il. —A vrai dire, il n'avait jamais abordé directement ce côté de la question. Nous avons vu qu'une des raisons qu'il avait eues pour entrer dans les Ordres était précisément sa position sociale, l'impossibilité presque absolue de songer à un établissement quelconque. Quand il eût pu, en rompant ses vœux, rentrer dans le monde, qu'entreprendre? Aussi ne songeait-il pas à y rentrer. Toutes ces pensées douloureuses, c'était plutôt une étude sur son âme qu'une délibération avec lui-même. Il sondait la plaie, mais sans s'occuper de la fermer, car l'idée ne lui venait même pas qu'il y eût pour lui un autre avenir possible que sa solitude actuelle; heureux seulement si l'autre plaie, celle du siècle, la lèpre incrédule et rongeuse, s'adoucissait sous le baume versé... n'importe par quelle main! disait-il; mais ce « *n'importe* » ne sortait pas de sa bouche sans effort. Il sentait que la main ne lui était pas indifférente...

Il s'acheminait donc vers son village, mais à pied, lentement, soit qu'il redoutât d'arriver, comme nous l'avons dit, soit qu'il luttât contre le désir d'arriver vite, et de se retrouver où il avait vu Marie.

Aussi, le second jour, comme il n'était guère plus qu'à une lieue de chez lui, il quitta tout à coup sa route. Un chemin la coupait en cet endroit. Ce chemin lui avait donné une idée, et cette idée s'était immédiatement changée en une résolution. Il allait passer par Ermenonville.

Que voulait-il? Qu'allait-il faire au tombeau de Rousseau? — Il se le demandait à lui-même, chemin faisant, et il ne savait que répondre. Mais il allait; il doublait même le pas.

XIII

Précédons-le cependant d'une heure ou deux dans ce parc d'Ermenonville, devenu le pèlerinage à la mode. Là, dans l'île dite *des peupliers*, le philosophe repose depuis deux ans et quelques mois, « la face tournée vers le soleil levant, » dit une relation contemporaine.

« Cette île, ajoute la même relation [1], est un lieu enchanté. Sa forme et son étendue sont un ovale ayant environ cinquante pas sur vingt-cinq. L'eau qui l'entoure coule sans bruit, et le vent semble toujours craindre d'en augmenter le mouvement presque insensible. Le petit lac qu'elle forme est environné de coteaux qui le dérobent au reste de la nature, et répandent sur cet asile un mystère qui entraîne à la mélancolie. Ces coteaux sont chargés de bois, et terminés au bord de l'eau par des routes

[1] Grimm. *Correspondance.*

solitaires, dans lesquelles on trouve depuis lors, comme l'on trouvera longtemps, des hommes sensibles regardant l'île... »

Donc, les hommes sensibles abondaient. Il est si aisé d'être sensible à la façon de Rousseau! Les insensibles se permettaient de trouver que M. de Girardin usait et abusait par trop de l'honneur d'avoir enterré le philosophe; que cette relation, écrite ou dictée par lui, avait singulièrement l'air d'une *réclame*, comme nous disons à présent; qu'elle renfermait d'ailleurs, sur les derniers moments de Rousseau, des détails manifestement arrangés, pour ne pas dire manifestement faux. Les mêmes insensibles allaient jusqu'à trouver dans le style une assez plate imitation de celui du défunt. Ils osaient même se moquer de cette eau coulant « sans bruit, » de ce vent qui semblait « craindre d'en augmenter le mouvement, » car, disaient-ils, le mot propre serait plutôt *mare* ou *grenouillère*, et le vent ne ferait qu'une bonne œuvre en remuant un peu cette eau.—Mais ne les suivons pas dans leurs sarcasmes. Un tombeau est un tombeau. Il faut savoir le respecter, lors même que celui qui y repose ne s'est pas respecté lui-même.

Ce jour-là donc, par un beau soleil de septembre, nous aurions vu passer et repasser dans le parc une compagnie assez nombreuse, conduite par le seigneur en personne, monsieur le marquis de Girardin. Il était toujours si heureux, si fier, dans ses fonctions de cicérone, qu'on serait venu dans le seul but de lui en donner le plaisir.

Mais il avait eu récemment un grand chagrin. La veuve de *Rousseau*, la *bonne* et *honnête* Thérèse, comme disait la relation, allait s'unir en bon et honnête mariage avec un palefrenier de M. le marquis. Ce n'était pas que M. de Girardin eût ignoré jusque-là les soupirs du tendre couple, probablement antérieurs à la mort de Rousseau. Mais un mariage public! Un palefrenier après l'auteur d'*Émile* et d'*Héloïse!* C'était bien la peine, en vérité, d'avoir fait jouer à cette femme, toujours dans la relation, un si beau rôle, et de lui avoir mis dans la bouche de si pathétiques phrases! Les insensibles allaient gloser de plus belle; les méchants allaient dire que Rousseau était puni par où il avait péché, et que celui qui avait pu s'unir à une pareille femme méritait l'affront qu'elle allait lui faire par un mariage digne d'elle.

M. de Girardin avait cependant fait de son mieux pour que ses hôtes de ce jour ne s'aperçussent pas trop de son ennui. Il leur avait montré par le menu tous les sites, tous les recoins que le souvenir de Rousseau pouvait leur rendre intéressants. On eût dit que le philosophe avait passé à Ermenonville une moitié ou un tiers de sa vie; six semaines avaient suffi pour que pas un sentier, pas un arbre, pas un buisson, ne fût plein de lui, ne fût lui! Avec cet empressement de sacristain montrant des reliques, M. de Girardin n'était que le représentant des sympathies, de la *foi* du moment. L'œuvre de Voltaire était finie; celle de Rousseau allait passer du monde

des idées dans le monde réel. Longtemps on avait visité, dans ce même parc d'Ermenonville, l'ancienne *tour de Gabrielle*, fameuse par les rendez-vous d'Henri IV; l'armure du brave De Vicq, mort de douleur, disait-on, en apprenant l'assassinat de son maître, ornait ce vieux séjour. Mais qui s'arrêtait, maintenant, à ces souvenirs d'Henri IV, de la *Henriade*, de Voltaire? C'était Rousseau qu'on cherchait. On saluait, on adorait en lui le créateur et le dieu de la société future. Partout où un de ses pieds s'était posé, peu s'en fallait qu'on ne cherchât une empreinte mystérieuse, impérissable, comme les pèlerins ont vu longtemps, sur un rocher de Judée, celle d'un des pieds du Christ. Le parc d'Ermenonville était le jardin des oliviers du dix-huitième siècle, et Rousseau un autre messie mort pour le salut du genre humain!

Aussi n'entrait-on pas sans un religieux recueillement dans cette cabane isolée où Rousseau, disait-on, était venu s'enfermer quelquefois. Une table grossière, sur laquelle il avait écrit quelques fragments de ses *Réveries*, était déjà largement ébréchée, et des centaines de gens en avaient leur petit morceau. M. de Girardin n'avait pas manqué de conduire nos promeneurs dans cet asile, et de donner à chacun une parcelle de la nouvelle *vraie croix*.

Mais il nous semble que nous ne les avons pas nommés, ces promeneurs. Peut-être serait-il bien de le faire.

Celui qui a baisé la table, qui a baisé le petit mor-

ceau de bois, qui a presque baisé la terre, c'est... Mais nos lecteurs le connaissent. C'est celui que nous avons entendu, dans la fameuse séance maçonnique, lire de si beaux vers à la louange de Voltaire; c'est l'auteur des *Mois*, Roucher. Mais ne les cherchons pas, ces beaux vers, dans son poëme, qui a paru environ un an après. La censure les a biffés. Ils n'en sont, du reste, que plus connus, car la censure a eu la bonhomie de les laisser remplacer par des points, et tout le monde, voyant cette page blanche, veut savoir ce qui aurait dû y être.

Cet autre, moins dévot, qui a mis le bois dans sa poche, nous le connaissons aussi. C'est Mercier. Il rirait bien un peu, s'il l'osait, de l'ami Roucher; mais il n'osera pas. Que dirait madame de Beauharnais?

Mais c'est par elle que nous aurions dû commencer, car la voilà; ces messieurs ne sont que sa cour, ou, si on veut, sa ménagerie, car on sait que les deux mots se disent. L'autre dame, car il y en a une autre, c'est madame de Girardin, unie à son mari, à ce que dit la *Correspondance* de Grimm, « par l'amitié la plus parfaite. » Que la postérité se le tienne donc pour dit.

Madame de Beauharnais faisait des vers à dix ans, assurent ses amis; madame de Beauharnais, assurent ses ennemis, n'en fait pas même à quarante. Tout ce qu'elle a publié jusqu'à ce jour, c'est le fruit, disent-ils, d'une collaboration où elle n'apportait guère, pour sa part, que ses bonnes grâces, ai-

dées de quelques bons dîners, de quelques écus bien répartis, voire même de quelques aunes de drap dont elle a habillé, dans l'occasion, l'Apollon grelottant de plus d'un petit poëte. Dorat passait pour son principal faiseur; Dorat est mort l'autre jour, et M. de Laharpe a dit qu'elle en avait perdu *l'esprit*. Mais il est si méchant, M. de Laharpe! Il est vrai que Lebrun avait déjà dit aussi :

Églé, belle et poëte, a deux petits travers :
Elle fait son visage, et ne fait pas ses vers...

Mais il est si méchant, M. Lebrun! Puis, voyez : cet homme si empressé auprès de madame la comtesse, voulez-vous que nous vous disions qui c'est? C'est lui; c'est Lebrun. Il grelottait, lui aussi, quelque peu ; et alors, généreusement ou habilement, elle a oublié l'épigramme. Le voilà son ami, son chevalier; mais le chevalier de Cubières, que voilà aussi à côté d'elle, est encore le préféré. C'est lui qui succède à Dorat, et qui lui a même succédé, assure-t-on, avant sa mort. Que venez-vous nous dire, monsieur de Laharpe, qu'elle a perdu *l'esprit?* Elle en avait un de rechange.

M. de Cubières, cependant, veut enterrer son prédécesseur dans les règles. Il prépare un *Éloge de Dorat*, si parfaitement beau et assommant que le public va prendre l'habitude d'appeler l'auteur *Dorat-Cubières*. Avez-vous lu les *Hochets de ma Jeunesse?* C'est un recueil qu'il vient de publier, un *beau* volume, certes! et qui a fait la fortune du gra-

yeur, comme ceux de Dorat, à défaut de celle du libraire. Mais l'auteur s'en console en regardant le frontispice. On y voit le Génie offrant le volume aux Grâces, et le Temps leur fait signe d'aller le déposer au temple de l'Immortalité. Cubières l'a déposé, en attendant, aux pieds de la comtesse d'Artois, dont il a l'honneur d'être écuyer, mais qui, par malheur, ne lit guère. Aussi dit-il généralement du mal des grands, et beaucoup trop de bien d'un sien ami, médecin des écuries du prince, un nommé Marat, que madame de Beauharnais ne reçoit pas avec beaucoup de plaisir dans son salon.

Mais ce salon n'est pas en réputation de recevoir la fleur de la littérature et des sciences. Il s'est ouvert lorsque madame Geoffrin et madame du Deffand avaient encore leur clientèle entière; il a dû se contenter de leurs restes, et, plus tard, il n'a pas hérité de leurs dépouilles. On se souciait peu d'avoir un Dorat pour chef de file; on pouvait aussi craindre, à côté de la comtesse, l'éclaboussure des épigrammes que le public ne lui épargnait pas. Buffon venait pourtant quelquefois; Suard et Delille aussi. Mais les habitués étaient généralement des hommes de troisième ordre, rimeurs débutants ou émérites, économistes au rebut, Rousseaux vieillis, Rousseaux en herbe, tous, cela va sans dire, admirateurs et disciples du Rousseau enterré à Ermenonville, tous espérant un rôle quand les derniers deviendraient les premiers.

XIV

On avait quitté la cabane; on venait de s'arrêter dans un des petits temples que M. de Girardin avait pittoresquement semés sur les bords du petit lac, en face de l'île et du tombeau.

— Monsieur le marquis, dit la comtesse, je suis vraiment à bout d'admiration...

— Madame...

— On voudrait pouvoir vous le dire en je ne sais quelle langue. Même les vers...

— Madame...

— ... ne suffiraient pas. Il faudrait, pour exprimer ce qu'on sent, quelque chose... quelque chose... En fin... Je... Oh! la vilaine bête!...

Un corbeau passait en croassant au-dessus de la compagnie.

— Mes gardes le tueront, dit le marquis. Je n'admets que les rossignols.

— Ils chantent si peu de temps!

— Qu'y faire?

— Quel dommage qu'on ne puisse imiter leur chant!

— Voilà monsieur qui a essayé, dit-on.

— Vous, Dupont!

Dupont de Nemours, l'économiste, était un des trois ou quatre personnages que nous n'avons pas nommés.

— J'ai essayé, madame, comme dit M. le marquis.

— Une flûte nouvelle?

— Mais non. La voix me suffit.

— Et oserait-on... vous demander...

Il ne se fit pas prier, et, moitié sifflant, moitié chantant :

Ti—ô—oû... Ti—ô—oû... Ti—ô—oû...
Spé... ti—o—ou... Zcou—â...
Coû... orrrror... pî... pî...
Ti—ô... ti—ô... ti—ô... ti—ô... tîx...
Couciô... Couciô... Couciô...
Zcou—ô... Zcou—ô... Zcou—ô...
Tzî... Tzî... Tzî...
Currrror—tioû... Zqouâ... pî... pî...
Couîîî ..

— Bravo!... cria une voix.

C'était derrière le petit temple. Le rossignol resta court et tout penaud. On avait reconnu la voix de M. de Rivarol.

Mais il ne fit que saluer et passer. Des amis l'at-

tendaient, dit-il, dans un autre endroit du parc.

On respira. C'était bien autre chose qu'un corbeau! Il aurait fallu trop de courage pour être ridicule devant lui.

Quand on fut donc bien sûr qu'il ne pouvait plus entendre, ce fut à qui complimenterait l'économiste. Il avait pris, lui disait-on, la nature sur le fait ; il avait peut-être ouvert à l'art une route nouvelle. On en parlerait à Gluck.

— A Gluck?... dit madame de Beauharnais. Il n'écoutera seulement pas.

— Eh bien, à Piccini...

— Il n'écoutera pas davantage. Ce sont des gens si routiniers, ces artistes!... Ah! messieurs, la nature!... la nature!... la... Oh! l'horreur!...

C'était le corbeau qui repassait, croassant de plus belle.

— Mes gardes dorment, je crois... dit le marquis. Mais que madame a raison!... La nature... Oui... la nature...

— Et l'antiquité, ajouta M. de Baruel, car il était aussi là.

M. de Baruel, un des grands-prêtres du culte de Rousseau, était celui dont Rivarol disait : « Dès qu'il écrit, il ne sait plus ce qu'il dit. » Heureux encore, ajouterons-nous, s'il n'avait jamais eu ce malheur qu'en écrivant.

— Voyez, reprit-il, mon ami David. L'antiquité a fait de lui un autre homme. Avant de partir pour l'Italie, c'était un peintre... Revenu d'Italie, ce n'est

pas seulement un très-grand peintre, mais un citoyen, un Romain...

— Et j'espère que nous le serons bientôt tous, ajouta le marquis. Oui, mesdames, citoyens...

— Et citoyennes, monsieur.

— Et Romaines...

— Et Romains... Ah! mon Dieu!...

— Est-ce que les Romaines avaient peur des coups de fusil?... Calmez-vous, madame. C'est votre ami le corbeau qui mord enfin la poussière.

— On dirait un coup de pistolet, observa quelqu'un.

— Et dans l'île, ajouta un autre.

On aurait pu voir, en effet, un léger nuage de fumée s'élever au-dessus d'un des bosquets de la petite île.

Mais deux dames, également peu Romaines à l'endroit des coups de fusil, venaient de se montrer, fort effrayées, à quelques pas du temple. Elles se rassurèrent cependant à la vue de nos paisibles causeurs, et M. de Girardin courut au-devant d'elles.

L'une pouvait avoir quarante ans, et paraissait avoir été fort belle; l'autre, quatorze ou quinze, et elle était assez laide. Elle l'aurait même été tout à fait sans l'éclat remarquable de ses yeux.

L'empressement de M. de Girardin parut ne pas plaire beaucoup à madame de Beauharnais. Elle avait reconnu une rivale, même deux, car mademoiselle Germaine Necker contribuait déjà à peu près autant que sa mère à peupler le salon de celle-

ci. Là se pressaient, autour de la mère et de la fille, Marmontel, Thomas, Buffon, Raynal, Grimm, d'Alembert même ; là affluaient les étrangers de renom ; là s'était versé le résidu des salons Geoffrin et du Deffand. Ajoutez encore la position du maître de la maison, ministre des finances, plus roi, par sa popularité, que le roi lui-même, — et vous pardonnerez à madame de Beauharnais d'aimer peu à se rencontrer avec madame Necker.

Mais elle savait être polie, et d'ailleurs l'amour-propre est fort habile à se trouver des dédommagements. Quand elle vit sa cour se réunir à peu près tout entière autour de la jeune fille, elle se rappela la jalousie qu'on attribuait à madame Necker, et ce lui fut une consolation.

Madame Necker était-elle réellement jalouse de sa fille ? — Elle jouissait en mère de son esprit et de ses triomphes, mais elle aurait voulu en rester l'arbitre et le guide. Elle en était jalouse parce qu'elle n'avait plus, en quelque sorte, le droit d'en être fière, car sa fille lui échappait. « Si sa fille l'eût surpassée dans son propre genre, elle se serait associée à des succès qui eussent paru la suite des siens [1]. » La différence n'était pas telle, il est vrai, que la filiation en devînt insaisissable; mais sa tendresse et son orgueil se grossissaient mutuellement leurs inquiétudes.

Madame Necker, par exemple, croyait n'avoir eu pour Rousseau qu'une admiration sage et raisonnée.

[1] Madame Necker de Saussure.

Dans l'éducation de sa fille, elle avait nettement répudié tous les principes matérialistes et sauvages qui faisaient la fortune de l'*Émile*. Mais qu'importait que la jeune personne n'eût pas été élevée en iroquoise, si elle avait respiré, dès son enfance, une atmosphère imprégnée de Rousseau? Rousseau était donc devenu son idéal, son héros, son Dieu. Sa mère s'était trouvée impuissante à opposer, même momentanément, une digue à cet enthousiasme. Les *Lettres sur Rousseau* bouillonnaient déjà dans cette tête. Un voyage à Ermenonville avait été plusieurs mois son idée fixe, et il avait fallu la satisfaire.

— Mais ôtez-vous de là, monsieur... disait-elle à un de nos promeneurs. Vous me cachez la moitié de l'île... Là... C'est bien... Que disions-nous donc?... Ah! j'y suis... Monsieur le marquis me demandait si je fais encore quelquefois des châteaux de cartes. Hélas! oui, monsieur, quelquefois... Et vous?... Oh! ne vous fâchez pas... Il y a tant de manières d'en faire!... Les rois en font bien... et les miens ne sont peut-être pas plus les fragiles. Puis, voyez-vous, je n'en bâtis jamais un sans lui fabriquer une histoire. Je me mets dans la tête que je suis à exécuter tel ou tel grand projet dont j'aurai entendu parler. Cette carte-ci, c'est l'Angleterre; celle-là, l'Autriche ou la Russie; celle-là... Bref, il s'agit de quelque négociation bien difficile, et je suis, moi, le vieux diplomate qu'on en charge. Je me vois m'avançant à pas de loup. Je pose une carte, puis une autre... Premier étage... Deuxième étage... Encore une... Bien...

Deux... Trois... Patatras!... Tout est à bas...

— Germaine, tenez-vous droite.

— Oui, maman.

Chassée des grandes choses, l'autorité de la maman se réfugiait dans les petites.

— Quelle fille vous avez là, madame!... disait tout bas madame de Beauharnais.

— Oh! ce n'est rien, répondait madame Necker, presque rien, à côté de ce que je voulais en faire...

— Ces messieurs n'ont d'oreilles que pour elle.

Oreilles voulait dire : « Elle est bien laide! » — car madame de Beauharnais avait dit ce mot d'un ton...

Mais la maman, du même ton : « C'est que vos amis, madame, sont habitués sans doute à bien de l'indulgence. »

Le coup d'épingle valait l'autre.

Cependant le cercle était toujours mieux fermé. Les deux dames étaient décidément en dehors.

— Mais, monsieur le marquis, reprenait la jeune fille, ce n'est pas l'île seulement, c'est le parc tout entier qu'il fallait nommer l'Élysée. Il me semble lire Télémaque... Ces bosquets... ces ruisseaux... ces arbres...

— Ces allées... dit gravement le marquis.

— Ces sages qui s'y promènent...

— Ah ! vous raillez, mademoiselle !

— Je lui en veux pourtant, à votre M. de Fénelon...

— Bah !...

— Vous le trouvez bien, son Élysée? Vous le...

Voilà que vous me cachez encore l'île, monsieur!... Un peu de côté... C'est cela... Donc, monsieur le marquis, vous vous en contenteriez, de cet Élysée-là?...

— Mais oui...

— Et ces messieurs?

Ces messieurs se regardaient.

— Oh! s'écria-t-elle, des Français!... Mais voilà qu'ils me comprennent, je crois...

— Mademoiselle, dit Cubières, si Fénelon a fait son Élysée sans femmes...

— Eh bien?...

— C'est le plus beau compliment qu'il pût leur faire...

— J'entends... Il a craint que les sages ne pussent plus s'appeler sages. Mais...

— Germaine, tenez-vous droite.

— Oui, maman.

La maman l'avait à peine entrevue, et le mot était parti. Cela voulait dire : « Souviens-toi que tu n'es qu'une petite fille; » et cela disait, au fond : « Tu ne l'es plus. Si tu l'étais, je ne te le dirais pas tant. »

L'avait-elle, au reste, jamais été? « Il semble que madame de Staël ait toujours été jeune, et n'ait jamais été enfant[1]. » A onze ans, voyez ce qu'elle était. « Nous entrâmes dans le salon. A côté du fauteuil de madame Necker était un petit tabouret de

[1] Madame Necker de Saussure.

bois, où s'asseyait sa fille. A peine eut-elle pris sa place, que trois ou quatre vieux personnages s'approchèrent d'elle, et lui parlèrent avec le plus tendre intérêt. L'un d'eux, qui avait une petite perruque ronde, prit ses mains dans les siennes, où il les retint longtemps, et se mit à faire la conversation avec elle comme si elle eût eu vingt-cinq ans [1]. » Cet homme à la perruque ronde, c'était celui dont nous avons vu le portrait chez l'archevêque, et il lui avait même demandé, pour sa nouvelle édition, un morceau sur la révocation de l'édit de Nantes.

Son extrême jeunesse n'était par conséquent pour elle, dans une société d'hommes, qu'une raison de plus d'être à son aise. Son cœur avait vingt ans, et au delà, mais sa bouche en avait quatorze. Ce que le cœur dirait de trop, on le mettrait sur le compte de la bouche; ce qui serait hardi, on l'appellerait naïf.

Aussi se mit-elle à raisonner, avec un merveilleux aplomb, sur le sujet qu'elle avait entamé à propos de l'Élysée.

— Vous dites du mal de nous, messieurs... — Ce *nous*, dans sa bouche, était impayable — ... Ne serait-ce pas le dépit de ne pouvoir vous passer de nous? Vous nous bannissez de l'Élysée... C'est que vous êtes bien sûrs de ne jamais y aller, dans cet Élysée-là. Ai-je tort?...

— Mademoiselle...

[1] Madame Rilliet-Huber.

— Mais vous êtes aussi parfois plus francs. L'autre jour, chez mon père, on jouait aux questions impertinentes. Il y avait là l'abbé Sabathier... Pas celui de Castres, au moins! mais le conseiller-clerc... Et voilà que je vais lui dire, droit sous le nez : « Monsieur l'abbé, qu'est-ce que c'est qu'une femme?... » Je le vois encore qui lève les yeux au ciel...

Me demander ce que c'est qu'une femme,
A moi, dont le destin est d'ignorer l'amour!
D'un pauvre aveugle, ah! c'est déchirer l'âme
Que de lui demander ce que c'est qu'un beau jour...

Charmant, n'est-ce pas?... poursuivit-elle. Aussi lui demandai-je pardon. La réponse était si jolie, que la question m'en parut vingt fois plus sotte. Je voulus... Mais, monsieur, vous y mettez de la malice... Voilà trois fois que vous me cachez cette île... Comment vous appelez-vous, monsieur?...

— Dusaulx, mademoiselle.

— Dusaulx!... Alors, je vous pardonne. Vous avez été *son* ami...

Elle montrait le tombeau.

— J'ai tâché de l'être, mademoiselle.

— Vous voulez dire que ce n'était pas facile... N'importe! Vous voilà le mien...

Elle lui tendit la main.

— N'est-ce pas vous, reprit-elle, qui demandez, dans un de vos ouvrages, comment nous pouvons aimer Rousseau, nous dont il a dit tant de mal?

— Bien d'autres l'ont demandé, mademoiselle.

— Et la réponse?

— Je vous avouerai que nous la cherchons dans Molière...

— Oui... *Il me plaît d'être battue*... C'est comme si vous disiez, toujours d'après Molière, que l'opium fait dormir parce qu'il a une vertu dormitive. Et pourquoi nous plaît-il d'être battues?

— Dites-le-nous.

— Je l'ai dit. Plus un homme dira de mal des femmes, mieux nous sentons qu'il voudrait en dire du bien.

Avait-elle raison? Et si la chose est vraie en général, était-elle vraie de Rousseau? — Nous doutons fort, à parler franchement, qu'une femme puisse l'aimer sans qu'il y ait déjà chez elle une certaine dépravation de l'esprit ou du cœur. S'il a dit cela d'un de ses ouvrages, et de celui où il s'est le mieux mis tout entier [1], — on ne sera que juste quand on le dira de l'auteur.

— Mais, reprit-elle, n'approcherons-nous donc pas?... Ce n'est pas pour causer, je vous assure, que j'ai tant désiré venir ici...

Elle les entraîna au bord de l'eau. Les deux dames suivaient. Cubières, se souvenant enfin des incombances de sa charge, offrit son bras à madame de Beauharnais. Madame Necker crut les voir échanger mystérieusement quelques mots.

[1] Voir la préface de la *Nouvelle Héloïse*.

XV

Mais deux autres personnes arrivaient aussi au bord du lac. Une jeune femme, assez belle; un homme d'un certain âge, assez laid.

L'homme échangea un salut de connaissance avec quelques-uns de nos messieurs ; la jeune femme parut les apercevoir à peine. Ses yeux étaient dans l'île, et aussi son cœur, évidemment.

Elle se trouva côte à côte avec la jeune fille, qui ne l'avait non plus pas vue venir. Elles se regardèrent; leur regard fut presque celui de deux amantes à la porte du même amant. La plus âgée essaya de sourire, comme se croyant plus de droits ou voulant avoir l'air de s'en croire davantage; la plus jeune en devint encore plus sérieuse.

Cependant le mari — c'en était un — s'était approché du groupe. Mademoiselle Necker entendit qu'on le présentait à sa mère sous le nom de M. Roland.

Autre regard, alors, et passablement de travers, sur sa voisine. La rivale en amour à l'endroit du philosophe se trouvait être une rivale encore en réputation et en talent. Tout le monde avait ouï parler d'une demoiselle Phlipon, récemment mariée à un Roland, inspecteur des manufactures, un peu économiste, un peu savant, un peu ennuyeux, même beaucoup. Mais qui est-ce qui parlait de lui, sinon pour dire qu'il était le mari de sa femme? On parlait donc beaucoup de celle-ci. Maintes fois la fille du ministre avait entendu citer, à l'occasion d'elle-même, les mots heureux de la fille du graveur, et, quelque soin qu'on mît à ne le faire que pour rehausser l'éclat des siens, il restait évident que mademoiselle Phlipon avait été comme elle et avant elle d'une étourdissante précocité. N'oublions pas non plus qu'elle était belle. Autre palme!... Et mademoiselle Necker ne pouvait guère songer à lui enlever celle-là.

Le petit bateau s'approcha. Elles y sautèrent ensemble. Ensemble aussi elles sautèrent dans l'île; ensemble elles coururent au tombeau.

« J'ai lu Rousseau très-tard, dit madame Roland dans ses mémoires, et bien m'en a pris. Il m'eût rendue folle. » — Ce qu'elle appelle *très-tard*, c'était vingt ans.

Il y en avait donc quatre ou cinq, à cette époque, qu'elle connaissait Rousseau, qu'elle pensait par lui et qu'elle vivait en lui. Plus tôt, il l'eût rendue folle, ajoute-t-elle. Pauvre femme! Quand elle s'écria, sur

l'échafaud : « O Liberté! que de crimes on commet en ton nom !... » — Elle aurait pu dire aussi : « O Liberté! que de folies on a dites en ton nom !... » Et qu'étaient les crimes, sinon la conséquence des folies? Et les folies, hélas! la femme du vieux Caton, inspecteur des manufactures, allait n'y contribuer pas peu.

Qu'on s'indigne de nos réflexions, si on veut. Nous ne sommes pas de ceux à qui une mort courageuse fait oublier toutes les erreurs d'une vie. L'histoire n'est plus l'histoire si elle ne sait pas secouer le joug des prestiges; un échafaud ne doit pas plus qu'un trône influer sur ses jugements. Qu'elle le salue en passant, s'il a été glorieux; avant et après, qu'elle l'oublie.

Elles étaient donc là, immobiles, devant le marbre. Le bateau avait amené, en deux ou trois voyages, toute leur société; mais on se tenait derrière elles, à quelques pas, et les yeux étaient beaucoup moins sur le tombeau que sur elles. La future Corinne était en larmes; la future Égérie des Numa girondins avait l'œil sec, le regard plus courroucé qu'attendri. L'une s'abandonnait à sa sympathie imprudente, mais pieuse; l'autre jurait vengeance aux mânes de son héros.

Madame de Beauharnais fut bientôt lasse de se voir réduite à faire nombre dans un cercle attentif et silencieux.

— On dirait, monsieur de Cubières, que nous attendons quelque oracle...

— Madame, c'est peut-être vrai. Il y a ici assez de poëtes... *Poëte* et *Devin* sont synonymes...

— En latin.

— Qu'importe?

— Je vois que vous avez des vers en tête, Cubières.

— Ne serait-ce pas plutôt vous, madame?

— Moi!

— Vous aviez tout à l'heure l'air ému, inspiré...

— Ah! si je savais faire les vers!...

— Oh! madame!

— Si je savais, au moins, les faire comme je les sens!...

— Oh! madame!...

Et force fut aux autres de dire aussi, car ils écoutaient : « Oh! madame!... »

— Vous voulez que j'essaie?... reprit-elle. J'essaierai. Vos tablettes, Cubières... Là... Laissez-moi...

Elle s'éloigna en écrivant.

XVI

Peu à peu, deux cercles s'étaient formés autour de nos deux héroïnes. M. de Rivarol venait d'arriver dans l'île. Il s'était joint, sans mot dire, aux écouteurs.

— Vous me demandez ce que je sens?... disait la jeune fille. Comme s'il pouvait y avoir, devant ce marbre, deux manières de sentir!...

Et elle développait, avec une rare éloquence, les idées qu'on retrouve dans la péroraison de son écrit sur Rousseau. « Rousseau voulait être aimé ; Rousseau ne trouva personne qui l'aimât, personne, du moins, qui sût l'aimer. Quelques-uns essayèrent; mais il aurait fallu s'y prendre tout autrement... » Et le fond de sa pensée était clair : elle eût réussi, elle, à force de persévérance et de tendresse.

Et tandis qu'elle se lançait dans ces rêves, on entendait, de l'autre côté du mausolée, la voix plus ferme de madame Roland. Autre éloquence, et autre rêve aussi !

— Le voilà en paix, disait-elle, l'apôtre de l'égalité! Après l'avoir prêchée par ses livres, il la prêche encore par sa mort. Rousseau, le grand Rousseau n'est plus qu'un peu de poussière; le niveau a passé sur lui comme il a passé ou passera sur ceux que son éloquence instruisait. Le talent, le génie, la gloire, disparaissent dans l'abîme; et il y aurait des hommes assez fous pour tenir encore à des distinctions qui ne sont ni la gloire, ni le talent, ni le génie, qui n'ont d'autre fondement que le hasard de la naissance ou le caprice d'un roi! Mais oui... A la honte de la raison humaine, il y en a... Et ce sont ceux-là, ô Rousseau, qui ne t'ont pas pardonné, parce que tu ne voulais être, toi, que l'homme de la nature... Ce sont eux qui t'ont infligé ce long supplice auquel tu as enfin succombé...

Les enthousiastes de Rousseau avaient tous fini, comme lui, par le croire et par le dire victime de l'orgueil des privilégiés. Nous avons vu que rien n'était plus faux, et que c'était dans la noblesse, au contraire, qu'il avait trouvé le plus d'amis. Mais ce thème était trop fécond pour qu'on ne s'en emparât pas, comme lui, avec bonheur.

Madame Roland s'y lançait donc avec une animation croissante; l'homme du paradoxe devait tressaillir, dans sa tombe, sous cette pluie de fleurs paradoxales.

C'était surtout à l'idée première de son dire, l'égalité, qu'elle revenait sans cesse. L'égalité, en soi, n'est certainement pas un paradoxe; mais

elle a le triste privilége d'en devenir aisément une source. Peu d'hommes ont su en parler sans divaguer.

Elle divaguait donc, mais à ravir. Un pied sur le socle inférieur du tombeau, une main vers le monument et l'autre vers le ciel, c'était la sibylle ou la pythie de ce monde nouveau dont elle saluait l'aurore sur la cendre du philosophe. Une statue, aurait-on dit, celle de l'égalité, lui apparaissait, resplendissante, sur cet autel funèbre. Les auditeurs en étaient presque à tâcher de l'apercevoir aussi, cette divinité mystérieuse, tant l'*orateur* semblait inspiré par sa présence. Mais l'inspiration se sentait déjà de ce qu'elle allait devenir, dix ans après, aux premières lueurs de la tempête. Un vent de haine soufflait à travers les cheveux de la prêtresse; une amertume concentrée se mêlait à ses poétiques phrases sur le bonheur du genre humain.

Elle se tut enfin. Tout le monde, et même sa rivale, était depuis quelques moments autour d'elle. Un long murmure d'admiration suivit les derniers mots.

— C'est Rousseau !... disait-on.

— Plus que Rousseau !...

— Quel cœur !

— Quelle âme !

— Quelle éloquence !

— Madame, dit Rivarol, on ose à peine...

— Monsieur...

— On est confondu... anéanti...

— Monsieur...

— Et dire qu'une pareille éloquence...

— Monsieur...

— ... a pu trouver des oreilles insensibles!...

— Mais non!... s'écria-t-on.

— Oh! pas ici... Je le sais bien...

— Et où donc?...

— A Versailles...

On leva les épaules. Il était par trop clair qu'un sermon sur l'égalité n'avait pas dû réussir à Versailles.

Mais elle pâlissait étrangement, et Rivarol ne riait pas. On commençait à pressentir quelque chose.

— Madame était allée, reprit-il lentement, solliciter...

— Eh bien?...

— Auprès de M. de Maurepas...

— Eh bien?

Ce n'était pas elle, on le comprend, qui disait ces « *Eh bien?* » L'ami qui les disait croyait bien faire. Que pouvait-elle être allée demander? Le redressement d'une injustice, la vie ou la liberté d'un malheureux...

Rivarol, enfin, lâcha le mot.

— Des lettres de noblesse pour monsieur Roland, son époux...

C'était vrai!

Mais heureusement pour elle, heureusement aussi pour ses amis, fort embarrassés de leur contenance, M. de Cubières accourait en s'écriant : « Messieurs! Messieurs!... »

On se retourna donc en toute hâte. Il tenait un

papier. C'étaient les vers que madame de Beauharnais venait d'écrire.

— Lisez!... Lisez!... cria-t-on.

— J'essaierai...

Voici donc le séjour paisible
Où des mortels
Le plus tendre et le plus...

C'est au crayon... Les vers ne sont pas aussi lisibles qu'ils sont bons... Ah! m'y voilà...

... Où des mortels
Le plus tendre et le plus sensible
A des autels.
C'est ici qu'un sage repose
Tranquillement.
Ah! parons au moins d'une rose
Son monument.

Approchez, mères désolées,
De ce tombeau;
Pour vous de... de... de tous...

— Donnez, donnez... dit M. de Rivarol. C'est pitié que de gâter des vers si... si... Voyons...

Approchez, mères désolées,
De ce tombeau;
Pour vous de tous les mausolées
C'est le plus beau.
Jean-Jacques vous apprit l'usage
De vos pouvoirs;
Et vous fit aimer davantage
Tous vos devoirs.

C'est ici que, dans le silence,
    La plume en main,
Il sut agrandir la science
    Du cœur humain.
Plus loin, voyez-vous ces bocages
    Sombres et verts?
Il s'y dérobait aux hommages
    De l'univers...

Le nouveau lecteur, en effet, lisait si couramment, qu'il semblait presque ne pas lire...

Autour de cet asile sombre,
    En ces moments,
Ne croit-on pas voir errer l'ombre
    De deux amants?
Noble Saint-Preux! Simple Julie!
    Noms adorés!
D'une douce mélancolie
    Vous m'enivrez...

On n'écoutait presque plus; on regardait. Décidément, le lecteur ne lisait pas... Ses yeux étaient à côté du papier, et on ne l'avait pourtant jamais vu louche. Il finit par les lever tout à fait, et, ne regardant plus que le tombeau :

Sur cette tombe solitaire,
    Coulez, mes pleurs;
Hélas! il n'est plus sur la terre,
    L'ami des mœurs!
Vous qui n'aimez que l'imposture,
    Fuyez ces lieux...

Là, il s'arrêta net. — Ajouterons-nous l'explication?

Madame de Beauharnais avait cru jouer ir
ment une de ses comédies ordinaires. Les vers
venait de *faire*, Rivarol les savait par cœur.

L'imposture était manifeste. Le *Fuyez ces*
adressé aux ennemis de l'imposture, était un
à-propos qui font époque, même dans l'histoir
Rivarol.

Mais la comtesse ne l'avait pas attendu.
troisième couplet de *sa* romance, elle avait vu
l'affaire, et, au cinquième, elle était déjà d
bateau.

Sa fuite pouvant être prise, à la rigueur, pou
ple empressement à se dérober aux éloges, on
donner l'air de ne pas l'entendre autrement. I
moments après, tout le monde avait quitté l'il

XVII

— Vous avez le diable au corps, Rivarol !... disait Mercier, s'enfonçant avec lui dans une allée. De qui sont-ils, en définitive, les vers ?...

— Eh ! de Dorat.

— Je m'en doutais.

— Quelques jours avant sa mort, je... Mais voilà encore un corbeau, je crois...

— Où ?

— Là bas...

— Tiens !... Un prêtre... A Ermenonville ?... Il m'a assez l'air de se cacher...

— C'est probable. Donc, quelques jours avant la mort de Dorat, je l'allai voir. Ces vers étaient sur sa table, et, tout en causant, je les lus. Il ne s'en douta pas. Rentré chez moi, je tâchai de les écrire.

— Et vous réussîtes ?

— Il paraît.

— Vous pourriez payer le vol un peu cher.

— Oui?

— La comtesse ne pardonnera pas vite.

— Si je la craignais, je me serais tu.

— Puis...

— Eh bien?

— Et son chevalier?

— Était-il drôle!

— Oui; mais... Eh! tenez... tenez...

C'était ledit chevalier, l'œil en feu, la pose magnifique, qui apparaissait tout à coup au milieu de l'allée.

— Monsieur, dit-il, vous ne pensez pas, j'espère, que cela soit fini là...

— Ai-je oublié un couplet?... dit Rivarol.

— Monsieur!...

— Eh bien?...

— Ce n'est pas un combat d'esprit que je viens vous proposer...

— Je vous crois, monsieur.

— Eh bien, en garde!...

— « Gardez-vous de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée... »

— En garde, vous dis-je!...

— « ... et n'est propre qu'à faire de braves scélérats. En quoi consiste ce préjugé? Dans l'opinion la plus extravagante et la plus barbare... »

— Qu'est-ce que vous me chantez là?

— Du Rousseau. « ... la plus barbare qui entra jamais dans l'esprit humain, savoir... »



— Je commence à comprendre. Monsieur est brave contre une femme, et puis...

— Je vous conseille de ne pas achever.

— En garde donc !...

— Vous ne voyez pas que je me prépare ?

Il ôtait, en effet, sa cravate et son habit, mais avec une lenteur qui eût pu faire grandement douter de son courage, si elle n'eût été encore mieux l'indice d'une parfaite assurance, bien connue, d'ailleurs, de ses amis et de ses ennemis.

Et tout en procédant à sa toilette de combat, il continuait son monologue.

— «...Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers ? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques ?... » Bien dit, Rousseau... En attendant, nous allons nous couper la gorge... « Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus... »

— Y sommes-nous ?... dit l'autre. Vous me faites bouillir, monsieur !...

— Une saignée vous rafraîchira sûrement.

— Monsieur !...

— Je disais donc, reprit-il en déboutonnant son gilet, — Cubières avait depuis longtemps jeté le sien, — que « si les peuples les plus braves, les plus vertueux de la terre, n'ont point connu le duel, ce n'est qu'une mode affreuse, barbare... » Ferme les yeux, Rousseau, nous commençons... Mercier, voilà le

prêtre qui repasse là-bas... Un de nous deux va en avoir besoin; vous l'irez chercher... Maintenant, en garde...

Cubières n'était pas un lâche; mais il était de ceux qui ont besoin, pour être courageux, de profiter d'un premier mouvement. Un retard de quelques minutes lui avait déjà beaucoup ôté; la vue de ce prêtre, qui semblait flairer un mort, acheva de lui affadir le cœur.

Il se serait pourtant battu, et peut-être très-bien; mais Rivarol quitta tout à coup son air narquois, et, abaissant son épée: — Monsieur, ce que je disais tout à l'heure en plaisantant, je le dirai maintenant tout de bon. Quand le duel ne serait pas, en lui-même, une folie, êtes-vous bien convaincu que cette affaire vaille votre sang ou le mien?...

— Convaincu... convaincu...

— Voyons.

— Avec ces beaux raisonnements, on ne se battrait jamais.

— Presque jamais... et certainement pas pour qu'une dame devienne l'auteur de vers... de vers...

— De vers?...

— Qu'elle n'a pas faits.

— Ainsi...

— Ainsi je reconnaîtrai, si vous voulez, que j'aurais pu...

— Achevez.

— ... faire la chose un peu moins méchamment...

— Cela suffit... Votre main...

Et tandis qu'ils remettaient leurs habits : — Se battre pour une femme, reprit Rivarol, cela peut être très-bien... en certains cas... Ici, on aurait ri, et peut-être elle la première...

— Elle?...

— Sans doute... à moins pourtant qu'elle ne se fût fâchée, vous accusant d'être l'ours de la fable, et de lui avoir fait plus de tort par cet éclat que moi par ma malice. Vainqueur, elle vous aurait mal reçu; vaincu, tué...

— Eh bien?...

— Mon cher Cubières, Dorat n'était pas enterré, que vous avez succédé à Dorat... Comprenez-vous?...

— Le diable vous emporte!

— Bien. Je vois que vous comprenez.

— Vous êtes impitoyable.

— Et elle donc!... Voyez... Voyez...

Madame de Beauharnais était à vingt-cinq pas. Elle se promenait, dans le plus intime tête-à-tête, avec Roucher.

XVIII

Revenons maintenant au prêtre. Point n'est besoin, sans doute, de dire qui était ce prêtre.

Julien voulait visiter l'île, et il avait attendu, en conséquence, que tout ce monde en fût sorti. Quand il ne vit plus personne aux environs, pas même le batelier, il détacha le bateau, et, en quelques coups de rame, il aborda.

Son émotion s'était usée dans cette longue attente; ce fut presque en simple curieux qu'il s'approcha du tombeau de son père.

Mais s'il était bien aise de n'avoir pas à lutter contre un attendrissement trop profond, l'absence même de ce sentiment douloureux était encore une douleur pour lui. Peu s'en fallait qu'il ne pleurât de ne pas pleurer son père.

Il se sentait, devant cette tombe, plus seul encore et plus isolé qu'ailleurs. Cette douceur qu'il avait souvent éprouvée, dans son cimetière de village, à

vivre et à converser avec les morts, il essayait inutilement de la trouver auprès de ce mort plus illustre qui lui avait, vivant, fermé son sein, et qui revivait dans des livres tout pleins de déceptions. Rousseau n'était plus même pour lui le malheureux dont il avait contemplé, en pleurant, les tristes restes, quelques heures avant que le tombeau les reçût. Ces hommages publics et sans cesse renouvelés, ces visiteurs en foule, cette fiévreuse adoption d'un homme par un siècle, avaient achevé, en quelque sorte, de faire de cet homme un étranger pour lui. Quand l'oubli aurait pesé sur sa tombe, alors peut-être le cœur de Julien eût offert un asile à sa mémoire; alors peut-être, ne fût-ce que par pitié, Julien aurait voulu que la gloire de Rousseau vécût au moins dans le souvenir d'un fils. Mais le siècle payait, et au delà, tout ce que le fils pouvait devoir. L'abîme allait s'élargissant entre le vivant et le mort.

Et cependant, Julien ne pouvait s'éloigner. A défaut d'admiration ou d'amour, un invincible et fatal je ne sais quoi semblait l'enchaîner à cette pierre. Ses pieds prenaient racine sur le sable humide de l'île, ou, plutôt, ce n'était plus l'île, l'île d'Ermenonville, mais un rocher au milieu de l'Océan, et, sur ce rocher, un Prométhée, lui, Julien, coupable, comme le Prométhée antique, d'avoir voulu dérober le feu du ciel. Ces commencements de lumière qui lui étaient dernièrement apparus, il les voyait comme s'engouffrer et se perdre dans la sombre nuit de ce tombeau En s'approchant des cendres de son père,

il s'était senti redevenir l'héritier de ses angoisses. Une invincible main l'avait poussé dans le vide; une invincible main l'y retenait.

Alors, ce fut un découragement complet, immense. Qui ne les a connus, même au sein des joies de la terre, ces moments où tout semble se fondre, où la piété même a ses dégoûts, où tout ce qui était rose devient noir, et tout ce qui était doux, amer! Julien n'avait jamais connu ni le doux ni le rose; il n'était pas même allé jusqu'à espérer de les connaître. Mais le noir n'en était que plus profond, l'amer plus âcre. Il avait lu son arrêt sur ce tombeau.

Alors aussi il se prit à envier l'immobile paix de celui qui y était couché. Sommeil ou néant, Rousseau avait échappé à ses souffrances; réelles ou imaginaires, elles avaient trouvé là au moins leur terme. Ce terme, Julien avait douté jusque là que Rousseau l'eût hâté par le suicide, et maintenant il était tout près de désirer que ceux qui l'en accusaient eussent raison. Ce serait comme une autre fatalité héréditaire, et, cette portion-là de l'héritage de Rousseau, il ne la repousserait pas...

Tout à coup, il crut entendre un soupir. Son imagination troublée aurait volontiers essayé de le croire sorti du tombeau même; mais le bruit venait d'au delà. Julien fit le tour; il ne vit rien. Son regard embrassait pourtant l'île entière, et le soupir n'avait pas paru arriver de l'autre bord.

Un second, un troisième, le tirèrent bientôt d'incertitude. Il courut à l'extrémité de l'île. Là, sur

une petite plage basse et cachée d'ailleurs par des rosiers, il trouva un homme étendu. Sous lui, du sang; à côté de lui, un pistolet; sur sa poitrine nue, le trou d'une balle. Il était mort; les trois soupirs avaient emporté sa vie.

Le sang, déjà caillé, annonçait que cet homme avait vécu au moins une heure avant d'achever de mourir. Le coup de pistolet était sans doute ce que le marquis avait pris pour un coup de fusil à l'adresse des corbeaux. Sans doute aussi le malheureux était d'abord resté comme mort, car ses gémissements n'auraient pas échappé à tout ce monde qui venait de quitter l'île. Il n'avait revécu qu'en expirant.

A côté du pistolet déchargé, il y avait un livre, et, dans ce livre, un papier.

Le livre, c'était l'*Héloïse*; le papier, un extrait de la lettre sur le suicide. Un crayon usé annonçait que ce travail avait été fait dans l'île, peu avant que le pistolet ne le scellât.

L'inconnu avait donc resserré en quelques lignes, comme on concentre un remède ou un poison, chacun des arguments de ce trop fameux morceau.

« Chercher son bien et fuir son mal en ce qui n'offense point autrui, c'est le droit de la nature.

La vie n'est pas à nous, dit-on, parce qu'elle nous a été donnée. C'est précisément pour cela qu'elle est à nous. Nos membres nous sont donnés aussi, et nous nous en faisons couper un lorsqu'il le faut.

Dieu t'a placé dans ce monde; peux-tu en sortir sans son congé? — Il faudrait dire aussi : Dieu t'a fait naître dans tel ou tel pays; tu n'as pas le droit d'en sortir.

On dit que je me tue pour me soustraire aux lois de Dieu. — Point du tout. Il sera mon maître après la mort comme avant.

Le corps est le vêtement de l'âme. N'est-il pas permis de poser un vêtement devenu incommode?

Il n'est pas vrai que le *Phédon* condamne le suicide. Caton le lut deux fois la nuit même qu'il se tua.

Il faudrait prouver, me dit-on, que la vie est un mal. — Sophisme. Du moment qu'elle me paraît un mal, elle en est un pour moi.

Si elle est un mal, ajoute-t-on, je suis un lâche de ne la pouvoir endurer. — Autre sophisme. Je serais donc un lâche aussi en retirant ma main quand un tison vient à tomber dessus?

On nous parle toujours de nous détacher de la terre, et on veut que ce soit un crime de s'en détacher tout de bon en la quittant.

Dès que l'ennui de vivre l'emporte sur l'horreur de mourir, la question est tranchée... »

La question l'avait été, en effet, pour l'auteur de cet effrayant résumé. L'écrit s'arrêtait là, et le sang disait le reste.

Ce sang, dont la vue aurait pu contre-balancer, chez d'autres, l'effet des arguments, — ce n'était

pour Julien qu'un argument de plus, et le plus fort. Comme le soldat qui s'anime à l'odeur du carnage, l'odeur de ce sang achevait de l'étourdir sur le crime.

La figure du mort était sereine. — Autre argument pour ce cœur ulcéré et cette raison en délire! Des traits contractés et hideux lui eussent paru l'image du remords; cette profonde paix semblait lui dire : « J'ai bien fait. Je suis bien. »

Il soupirait naguère après le repos de celui qui dormait dans le mausolée. Ce repos, il en avait maintenant l'image sous les yeux; il pouvait faire dire, lui aussi, dans une heure, dans cinq minutes, à ceux que le hasard amènerait près de ses restes : « Comme il dort! »

Dormir! Dormir!... c'était le cri de son âme. Ce que nos sens éprouvent après une longue veille, alors que les paupières pèsent, que les yeux nagent, que le sommeil est devenu, non-seulement notre unique besoin, mais notre unique pensée, — il l'éprouvait pour cet autre sommeil où le mort venait d'entrer. Aucun prix, aucun sacrifice ne pouvait plus lui paraître trop grand. Comme le malheureux qui, dans les neiges, averti qu'il est perdu s'il s'endort, s'obstine à s'endormir, — lui, maintenant, quelles que pussent être les conséquences du suicide, il ne songeait plus même à en combattre l'irrésistible soif.

Un second pistolet, chargé, armé, était posé sur une pierre. Le mort n'en avait pas eu besoin. Il y avait place au festin pour un autre convive.

Le convive s'assit à terre, comme l'autre avait fait, à en juger par la position du corps. L'habit — c'était le brillant uniforme du régiment des gardes — lui rappela son uniforme à lui, cette soutane que le sang allait teindre. Mais ce souvenir, loin de l'arrêter, n'était qu'une excitation nouvelle. Quel bien lui avait donc fait l'Église, qu'il s'inquiétait de la tache que cette mort ferait rejaillir sur elle? Quel remède lui avait-elle fourni contre les longs tourments dont il allait se délivrer? Elle n'avait sauvé ni son esprit des doutes dévorants, ni son cœur des vides amers. De quel droit exigerait-elle qu'il se condamnât à vivre de peur de la déshonorer?

Il s'était donc assis; mais, tout à coup, prenant d'une main le livre, de l'autre le pistolet, il s'en alla vers le tombeau.

Quand Cicéron proscrit fuyait devant les assassins, il songea un moment, dit-on, à s'aller poignarder au foyer ingrat d'Octave. Son sang serait sa vengeance.

C'était aussi une espèce de vengeance, pour Julien, que de s'aller tuer sur le tombeau de son père. Il savait bien que son sang, aux yeux du monde, ne retomberait pas sur Rousseau, et que ce lieu, théâtre de suicides, n'en serait que plus sacré, comme un temple arrosé du sang de plus de sacrifices. Mais que lui importait qu'on adorât ou qu'on honnît sur la terre l'auteur de sa naissance et de ses maux? L'affaire était entre Rousseau et lui; il semblait lui dire : « Me voici... Es-tu content?... Ai-je assez souffert?... Ce sang que tu m'as donné, le voilà... Que ton châ-

timent soit au moins de le voir couler... Tiens... Reprends d'abord ton funeste livre... »

Il le jeta en effet au pied du marbre.

Une lettre en sortit. Il la ramassa, cette lettre, et, l'ouvrant, que vit-il? C'était l'écriture de Marie; le nom de Marie était au bas. L'adresse portait : *A monsieur de Saugy, officier aux Gardes-Françaises.*

« Monsieur, disait cette lettre, votre persistance m'honore; mais je croirais mériter peu votre estime si je cédais à vos raisons après vous avoir dit si nettement que j'étais liée par les miennes, que ma résolution était formelle et irrévocable. Je vous ai avoué que mon cœur n'était pas libre. Vous me parlez de constance; ne trouvez donc pas étrange que je me fasse scrupule d'en manquer. Il est vrai que je vous ai fait un autre aveu. L'homme que je ne peux ni ne veux, vous ai-je dit, sacrifier à votre amour, un obstacle invincible s'oppose à ce que je sois jamais à lui. Vous avez, là-dessus, repris courage; mais l'étrangeté même de la chose, et de l'aveu surtout, aurait dû plutôt vous montrer combien j'étais sûre de moi-même.

Adieu, monsieur. Croyez qu'il m'est pénible de répondre aussi froidement à des protestations que j'ai lieu de croire aussi sincères. Mais tout autre langage pourrait vous donner des espérances qui seraient, je le dis encore, sans aucun fondement. Je ne puis que prier Dieu de vous donner ailleurs

le bonheur que vous avez bien voulu me demander. »

Julien avait été obligé de s'appuyer à un des angles du tombeau. Il se croyait le jouet d'un rêve; il fut longtemps avant d'oser être sûr de ce que cette lettre lui disait.

Mais le doute était impossible. C'était lui que Marie aimait; c'était à lui que Marie sacrifiait tout autre amour. Quand il revint de sa stupeur, et qu'il se retrouva cet odieux pistolet à la main, il le jeta dans le lac.

Ce n'était pas qu'il se fît plus d'illusions qu'auparavant sur le bonheur à attendre de là. L'apparition de Marie au presbytère lui avait déjà dit à peu près la même chose, et le désespoir n'en était pas moins revenu. Mais se débarrasser de l'existence quand une femme jeune et belle se condamnait pour lui à la garder décolorée, ce n'était plus à ses yeux, maintenant, qu'une déloyauté ingrate et lâche. Puis, derrière Marie, son cœur rendu à la reconnaissance apercevait une autre main. C'était Dieu qui lui ordonnait de vivre.

Il vivrait donc; il en faisait, dans son cœur, le serment. Il vivrait, quelle que dût être sa vie; il vivrait, dût-il ne jamais revoir Marie ou même être abandonné par elle. Il vivrait, car son cœur regardait déjà plus haut, et c'était à Dieu qu'il le jurait.

Mais ce serment, c'était encore une espèce de vengeance. Ce qu'il avait senti en s'approchant de

ıère pour mourir, il le sentait en jurant de vivre.
; la même joie qu'il lui avait dit : « Me voici...
i... bois le sang de ton fils.. » — Il lui disait
ıtenant : « Tu as cru me tenir, et je t'échappe...
;ré toi, je vivrai... »

XIX

Quand il voulut s'en aller, plus de bateau. Le courant insensible avait eu le temps de l'entraîner, et il flottait tout près de l'autre bord.

Mais une rumeur lointaine s'entendait dans le parc. On distinguait des pas de chevaux, et Julien aperçut bientôt un grand cortége caracolant du côté de l'île.

La reine Marie-Antoinette venait visiter Ermenonville.

Il y avait longtemps qu'on parlait de ce voyage. Les amis de Rousseau y attachaient une immense importance; ses ennemis, et non-seulement ses ennemis, mais tous les gens sérieux, avaient essayé d'en montrer les inconvénients. Ne serait-ce pas une chose étrange, une entorse à toutes les convenances monarchiques, que ce pèlerinage d'une reine au tombeau d'un homme condamné par un arrêt du parlement? Rousseau était mort sous le coup de cette

condamnation, et, qu'on la regardât ou non comme juste, c'était moins à la reine qu'à personne qu'il appartenait de s'en jouer.

Le roi l'avait senti, mais, grâce à M. de Maurepas, faiblement. Le vieux ministre était toujours le même; tel nous l'avons montré en 1778, tel, et peut-être encore plus léger, nous le retrouvons deux ans après. C'était lui qui avait persuadé à Louis XVI que la course à Ermenonville serait une promenade comme une autre, que la reine ne pouvait pas se priver, parce qu'elle était reine, de voir un parc que tout le monde allait voir. Il avait si bien réussi, qu'on espéra un moment y mener le roi lui-même, ce qui eût été certes la plus étrange chose que son règne eût encore vue. Le roi eut assez de bon sens pour refuser nettement quant à lui, mais pas assez pour s'opposer au caprice de la reine.

Car ce n'était, chez elle, qu'un caprice. Cette même légèreté, source de tant d'imprudences, l'empêchait aussi de s'engouer sérieusement de rien. Elle ne tenait, au fond, ni à Rousseau, ni à aucune des idées de Rousseau; elle n'était, pour mieux dire, ni pour ni contre. Tout ce qu'elle s'était donné la peine de voir dans ses ouvrages, c'étaient les peintures bucoliques, les chalets, les prairies, la vie au bord des lacs, choses, d'ailleurs, qui caressaient ses souvenirs d'enfance. Elle s'imaginait en être quitte pour arranger, autour de Trianon, quelques-unes de ces innocentes *suisseries;* elle ne se doutait pas, la pauvre reine, que ces petits retours à la nature étaient autant

d'auxiliaires donnés au grand mouvement du siècle et aux efforts contre le trône.

Mais l'homme qui contribuait le plus à l'égarer, elle et toute sa cour, c'était celui que nous avons vu danser, aux Champs-Élysées, sur la corde, celui qu'on disait avoir eu un entretien secret avec Voltaire, le jour du couronnement au théâtre, celui en qui se résumaient toutes les légèretés, toutes les folies du temps, — le comte d'Artois, son beau-frère.

La vie du comte d'Artois semblait un perpétuel défi aux plus effrénés gentilshommes, aux plus indomptés viveurs. On concevait à peine comment les jours et les nuits pouvaient suffire à cet enchainement de fêtes, de courses, de chasses, de repas, de galanteries publiques ou secrètes, ou plutôt toujours publiques, car il méprisait trop le qu'en dira-t-on pour rien cacher. Ce mépris pour la foule allait quelquefois jusqu'à l'insulte. On l'avait vu, dans un jeu de paume, furieux d'avoir manqué un bon coup, ordonner de chasser la galerie, l'appelant canaille... et autre chose. Un charretier ivre n'eût pas mieux dit. Un vieux chevalier de Saint-Louis, présent à l'algarade, resta immobile à sa place ; et comme le prince, jurant de plus belle, lui demandait s'il n'avait donc pas entendu : « Monseigneur a fait sortir la canaille, dit-il ; comme je n'en suis pas, je reste. » — Tout cela ne venait pas peu en aide aux déclamations contre les rois.

Mais la brutalité était de mode ; le parfait gentilhomme devait savoir jurer comme le dernier des

valets. Tandis que les dames de la cour faisaient venir les dames de la halle, comme nous l'avons raconté, pour se former au ton poissard et jouer au mieux d'ignobles farces, plus d'un jeune seigneur prenait des leçons de jurements, plus d'une dame s'amusait, en petit comité, à entendre les effroyables roulades que, sur sa demande, on *exécutait* devant elle.

Mais il fallait aussi savoir ne garder aucune trace de tous ces abrutissements, et c'est en quoi le prince n'avait non plus pas d'égal. Dès que son ton était bon, son ton était exquis ; dès que sa galanterie s'élevait au-dessus de la fange, elle était pleine de noblesse, de bon goût et d'esprit. Avec la reine surtout, c'était l'idéal du chevalier, respectueux sans affectation et sans bassesse, familier sans que jamais un seul mot prêtât aux mauvais commentaires.

Il ne fallait pas moins pour que le public s'abstînt de qualifier sévèrement une liaison si intime entre la belle-sœur et le beau-frère. A Paris, à Versailles, aux promenades, aux bals, partout, enfin, on les voyait ensemble. Les gazettes du temps et les nouvelles à la main disent perpétuellement : « *La reine et le comte d'Artois* ont fait ceci, ont fait cela. » Les deux noms semblaient inséparables. On avait lu tout récemment : « Après avoir longtemps pris en secret des leçons de voltige sur la corde, M. le comte d'Artois a enfin débuté devant la reine. » On avait su que la reine était de moitié dans cette grande folie du château de Bagatelle, construit en quelques semaines parce

qu'elle avait parié cent mille livres qu'il ne serait pas prêt à un certain jour fixé. Les maçons du prince allaient arrêter sur les routes les matériaux destinés aux constructions de Paris, et, quoiqu'ils les payassent, cette espèce de vol n'avait pas laissé de paraître assez scandaleux.

On allait donc avoir à dire : « La reine et le comte d'Artois ont visité Ermenonville ; » — car ce beau cavalier que Julien apercevait à côté de la reine, c'était le comte d'Artois.

Mais une scène curieuse, vivant tableau des tiraillements de ce temps, avait eu lieu à l'arrivée de la royale troupe.

Tandis que le tombeau de Rousseau, l'autel de l'Égalité, comme on disait, allait recevoir la visite de la reine de France, — une princesse de ce rang ne pouvait, selon l'étiquette, avoir l'air de venir chez un aussi mince gentilhomme que l'était M. de Girardin. Il fallait que le château et le parc cessassent, pour ainsi dire, d'être à lui, que la reine n'eût ni compliments ni remercîments à lui faire, que rien, en un mot, ne l'autorisât à dire qu'il avait *reçu* la reine.

On l'avait donc officieusement prévenu que le comte d'Artois, un de ces jours, viendrait s'emparer du château pour y recevoir Sa Majesté ; on lui avait fait entendre que le mieux serait qu'il fût absent.

Mais il était resté, et, après la scène de l'île, comme il ramenait nos promeneurs, les officiers du prince étaient en train d'envahir le château. Des fourgons avaient apporté tous les éléments d'un dîner splen-

dide, y compris le matériel de table, argenterie, linge, tout enfin. La reine devait ne rien manger, ne rien boire, ne rien toucher qui n'appartînt au prince.

M. de Girardin en prenait assez son parti. Ses goûts de grand seigneur le rendaient assez indulgent, en dépit de sa philosophie, pour les exigences monarchiques. Puis, que la reine eût l'air ou non, aux yeux de l'étiquette, d'être venue *chez lui*, elle aurait visité Ermenonville. C'était tout ce qu'il voulait.

Madame de Beauharnais et tous les autres le plaisantaient donc à leur aise sur l'heureuse mésaventure qui le chassait de chez lui. On s'était retiré dans un petit pavillon d'où l'on pouvait tout voir, et devant lequel il fallait que la reine passât pour arriver dans le parc.

Mais tandis que l'on causait et riait, un des visages, celui de madame Roland, s'assombrissait de plus en plus.

Blessée au vif par le trait mordant de Rivarol, ramenée par les apprêts de la réception royale à ses instincts républicains, elle se repaissait d'une indignation concentrée, ardente. Le calme du marquis augmentait encore sa colère ; peu s'en fallait qu'elle ne le traitât de courtisan et de lâche. Mais le moyen de laisser voir de pareils sentiments, après ce qu'on venait d'apprendre ! Aussi se taisait-elle, et la contrainte achevait d'aigrir le fiel.

Cubières s'était installé à côté d'elle, heureux de donner à son tour un peu d'ennui à madame de Beauharnais, car il avait grandement sur le cœur la

promenade avec Roucher. Mais il avait beau faire ; madame Roland n'écoutait pas. Debout, les yeux fixés sur l'allée par où le cortége allait venir, elle attendait. Le mari causait manufactures avec son ami Dupont de Nemours.

— Mais asseyez-vous donc, madame!... disait Cubières. Je veillerai pour vous... Dès que le piqueur paraîtra, je...

— Non, monsieur.

— ... Et je pourrai, reprit-il, vous désigner les principaux personnages...

— Ah! monsieur les connaît?...

Elle faillit se reculer. C'était déjà presque avec horreur qu'elle se sentait à côté d'un homme au fait des choses de la cour.

— J'ai l'honneur, dit-il, d'être écuyer de la comtesse d'Artois...

— On m'avait dit que c'était votre frère...

— Mon frère est écuyer du roi.

— Poëte aussi?

— Non; savant. Il travaille à un livre qui s'appellera *Histoire des coquillages de mer, de leurs mœurs et de leurs amours*...

— Les amours des huîtres!... s'écria mademoiselle Necker.

— Pourquoi pas?

— *Pourquoi pas!*... Oh! monsieur, ne vous dites plus poëte que vous n'ayez rétracté ce mot-là!... L'amour! L'amour!... Savez-vous bien...

Mais elle s'arrêta court. On avait trop ri, tout der-

nièrement, de sa question à madame de Mouchy, la vieille maréchale : « Madame, que pensez-vous de l'amour? » Elle se promettait toujours de ne pas retomber dans ces matières, et toujours elle y retombait.

L'autre s'était à peine retournée. Non qu'elle dédaignât ces questions-là ; mais elle avait en ce moment autre chose dans le cœur. Son regard fixe et enflammé reprit la direction de l'avenue.

— Monsieur, disait le mari, le pain de pommes de terre est loin encore d'avoir atteint sa perfection ; mais le voilà, j'espère, en bon chemin. Je sais bien que celui qu'on a présenté au roi revenait à près de dix sous la livre, et renfermait près des deux tiers de farine de blé ; mais...

— Excellent !... Excellent !...

— Vous en avez goûté, monsieur ?

Cubières — c'était lui qui avait dit *Excellent* — se retourna d'un air terrible.

— Goûté, monsieur !...

— J'en ai bien goûté, moi...

— Grand bien vous fasse !...

Il se trouva que l'un parlait de pain, et l'autre de coups de bâton.

Les coups de bâton, celui qui les avait effectivement reçus, c'était encore ce pauvre Bartho, à la suite d'une querelle au trictrac. Peu de gens ayant vu la chose, il s'était figuré que personne n'en saurait rien ; mais, tout troublé, il prend un chapeau qui n'est pas le sien, un grand chapeau à plumes, et

va se planter, ainsi coiffé, à l'amphithéâtre de l'Opéra. On rit; on se demande — car les coups de bâton sont déjà sus de tout le monde — s'il s'est donc figuré avoir reçu, par ces coups de bâton, quelque accolade de chevalerie. — Voilà ce qu'on racontait dans le pavillon d'Ermenonville; et voilà l'aventure qui charmait M. de Cubières.

Mais il courut reprendre sa place à côté de madame Roland, car on venait d'apercevoir le cavalier couvert d'or qui galopait, selon l'usage, en avant du cortége. Peu de moments après, tout arrivait.

Cubières, selon sa promesse, sans s'inquiéter si on l'écoutait ou non, s'était mis en devoir de procéder à l'explication des figures.

— Les voilà... Quelle foule!... Cela va passer comme un torrent... Mais on s'arrête... Bien... Nous aurons le temps... Le comte d'Artois parle à la reine; on délibère, je pense, si on entrera au château avant ou après la promenade... Voilà le comte de Vaudreuil et le prince de Poix qui sont appelés au *conseil*, avec la princesse de Lamballe et la duchesse de Mazarin... Le prince de Beauvau paraît d'avis qu'on ne s'arrête pas... Le prince d'Hénin appuie... Je crois que l'affaire est décidée... Oui... Voilà le comte d'Artois qui donne l'ordre d'avancer... Attention, madame, voici la reine... Attention...

Mais la recommandation était de trop. Madame Roland n'avait regardé encore, n'avait vu que la reine; et quand la voiture passa devant le pavillon, la reine, qui regardait par hasard de ce côté, parut

frappée par quelque objet imprévu, repoussant. Cubières ne put s'empêcher de se retourner vers sa voisine, que le regard de la reine semblait lui désigner, et il comprit.

Une haine profonde, un inexprimable dédain contractait les traits de la jeune femme, plus belle que jamais, mais effrayante. La reine avait lu, d'un coup d'œil, au fond de ce cœur ardent, né pour haïr tout ce qu'il n'aimerait pas. Elle s'était sentie, la malheureuse femme, en présence d'une de ces animosités vivaces dont elle tâchait encore de douter.

Vous ne vous trompez pas, ô reine ! La guerre est déclarée. Cette femme que vous allez oublier dans le tourbillon de vos fêtes, vous la retrouverez, aux jours mauvais, ardente à ôter de tous les cœurs ce qui pourra y rester de pitié pour vos souffrances. C'est elle qui enseignera à voir dans toutes vos fautes des crimes, elle qui changera en imprécations contre vous toutes les clameurs élevées contre des abus de douze siècles, elle qui fera renverser le trône par des hommes qui ne voulaient, au début, que le consolider, elle qui montera sur l'échafaud, peu de jours après vous, sans que l'on sache même si elle s'est repentie de vous y avoir fait monter.

XX

Nous avons laissé Julien dans l'île, au moment où la reine arrivait au bord du lac.

Il ne pouvait ni fuir ni se cacher. Tout le monde, d'ailleurs, l'avait déjà aperçu, et l'étonnement était visible.

Le cadavre aussi l'inquiétait. Il pouvait bien n'en rien dire; mais ce sont des secrets lourds à garder, et il appréhendait l'effroi que cette hideuse trouvaille allait causer.

La reine était descendue de voiture. Le bateau, ramené au bord, attendait.

Des groupes s'étaient formés. On reconnaissait sans peine, à l'empressement, aux gestes, les gens à qui ces lieux étaient déjà familiers; le reste écoutait, regardait. Le prince de Beauvau avait la charge enviée de servir de cicerone à la reine, à son beau-frère et à ses dames.

Ce fut donc lui qui eut l'honneur de la conduire

au bateau, et d'y entrer avec elle, ses dames et le prince. En approchant, il reconnut Julien; et nous avons vu qu'il était dans le secret de sa naissance. Aussi eut-il l'air si surpris, que le comte d'Artois s'en aperçut.

— Vous le connaissez, ce prêtre?...

— L'abbé Julien, monseigneur.

— L'abbé Julien!... dit la reine. Il me semble que j'en ai entendu parler.

— C'est fort possible, madame, car il est en grande faveur à Versailles, bien qu'il n'y soit jamais venu...

— Ah! j'y suis... Celui que toutes nos dames voudraient avoir pour confesseur...

— Précisément... et qui refuse...

— Pour mieux se faire désirer, dit le comte d'Artois.

— Je ne crois pas, monseigneur...

— Bah!... Les laides, à la bonne heure...

— Monseigneur pourra lui prêter sa liste... dit aigrement madame de Mazarin.

Cette liste, c'était une pancarte à sept colonnes où toutes les dames de la cour figuraient sous sept rubriques, des *belles* aux *abominables*. Madame de Mazarin, qui n'était que dans les *affreuses*, en gardait pourtant, comme de raison, une affreuse dent au prince; et elle avait déjà dit au duc de Chartres, le second auteur de la pancarte, un de ces mots qui ne s'effacent pas. Comme on l'accusait d'avoir feint, au combat d'Ouessant, de ne pas comprendre des signaux qui étaient un ordre d'avancer : « On voit

bien, lui avait dit la duchesse, que vous ne vous connaissez pas mieux en signalements qu'en signaux. »

Mais le comte d'Artois n'entendit pas, ou feignit de ne pas entendre. On abordait. Il sauta sur le sable et donna la main à la reine.

Julien s'était retiré discrètement à l'extrémité de l'île; mais l'île était, comme on l'a vu, si petite, qu'il se trouvait nécessairement encore à peu de distance du tombeau.

La reine, appuyée au bras de son beau-frère, examinait le monument avec la curiosité distraite des gens habitués à se laisser montrer les choses, et à croire, parce qu'on les leur a montrées, qu'ils les ont vues. Elle s'apercevait, d'ailleurs, qu'on la regardait beaucoup, et elle se doutait bien que sa contenance dans ce lieu serait l'objet de beaucoup de commentaires.

Le bateau revenait sans cesse avec une nouvelle cargaison de courtisans; l'île se remplissait. Julien en vit quelques-uns se grouper devant l'endroit où gisait le cadavre; il comprit, à leurs mouvements, qu'on se donnait le mot pour faire en sorte que la reine au moins n'en sût rien.

Elle avait déjà deux ou trois fois jeté les yeux sur Julien, et, le voyant s'approcher du bateau pour profiter d'un retour, elle lui fit signe d'approcher.

— Monsieur l'abbé, dit-elle, que faisiez-vous ici?

— Madame, je...

— Qu'avez-vous là?... Votre bréviaire, sans doute... Voyons... Ah! ah!... *La Nouvelle Hél...*

— Ce livre n'est pas à moi, Madame. Je l'ai trouvé ici.

— Vous l'avez trouvé?... Eh! un nom... Le marquis de Saugy...

— Un grand liseur, dit le comte d'Artois. Il lisait, l'autre jour, dans la galerie de Versailles, et ce même livre, je crois...

— Il sera venu le lire ici. Mais l'avoir oublié, c'est un peu fort.

— Il y aurait un bon tour à lui jouer.

— Et ce serait?...

— Que Votre Majesté le lui rendît elle-même.

— Bon!... Monsieur de Beauvau, ayez la bonté de le prendre; vous me le rendrez à Versailles... Eh! mon Dieu, qu'est-ce donc?...

Ceux qui gardaient le cadavre n'avaient pu si bien faire qu'une dame, en passant, ne l'aperçût, et cette dame avait poussé un cri.

On voulut ne pas répondre à la reine. Elle insista; il fallut lui dire la chose. Elle insista encore pour savoir le nom du mort, car elle avait compris qu'on le savait. Julien lui montra des yeux le livre, qu'elle avait encore à la main.

— Ah! mon Dieu!... cria-t-elle. Moi qui parlais de le lui porter!...

— Eh bien?... dit le comte d'Artois.

— Le lui porter!...

Son regard disait le reste. Elle avait peur. Il lui semblait qu'elle venait de donner un rendez-vous au delà de la tombe.

— Pourquoi m'avez-vous amenée ici?... reprit-elle.

— Mais, madame, dit le prince, qui se doutait...

— Qu'avais-je à y faire?...

— Calmez-vous...

— Et le regard qu'elle m'a jeté, cette femme!...

— Quelle femme?...

— Oh! vous n'avez pas vu, mais j'ai vu, moi...

— Où?...

— Là-bas, en entrant.

— Je crois vraiment que vous devenez superstitieuse!...

— Allons-nous-en.

Elle s'élança vers le bateau, et, comme elle y entrait : — Monsieur, dit-elle à Julien, vous viendrez me voir à Versailles... Je le veux... Vous entendez?... Je le veux...

Il s'inclina...

XXI

— Que me veut-elle?... se demandait donc Julien, de retour dans son village.

Mais il était peu pressé de le savoir. La reine n'avait fixé aucun terme. Il attendrait qu'elle le fît appeler, et peut-être n'y songerait-elle jamais.

L'autre question, la grande, restait entière : Devait-il chercher à revoir Marie?

L'assurance enivrante qu'il avait recueillie à Ermenonville lui rendait, dans certains moments, la lutte moins pénible. Il se savait aimé; qu'avait-il à savoir de plus?

Mais ces moments n'étaient pas longs. S'il n'avait rien à savoir de plus, n'avait-il pas, ne fût-ce que par reconnaissance, à faire savoir au moins que cette découverte ne le trouvait pas insensible?

Et tout cela, c'était du raisonnement encore. Mais quand le manteau de plomb redescendait sur ses épaules, quand le vide arrivait, quand la solitude

se faisait sombre, et noire, et froide, — alors, adieu les raisonnements pour et contre! Une seule voix, un seul cri résumait tout, absorbait tout. Le cœur, par droit de souffrance, exigeait, commandait. Raisons, convenances, obstacles, impossibilités même, rien ne l'arrêtait plus; et l'empêcher de voler vers cet autre cœur qui l'appelait, ce n'était plus, aux yeux de Julien, qu'une tyrannie odieuse, absurde, impie.

Puis, quand il redevenait assez calme pour chercher au moins à justifier ses emportements, il se demandait si le doigt de Dieu n'avait pas été assez visible dans ces dernières circonstances, pour qu'il pût désormais, sans hésitation, sans remords, suivre la voie qui semblait lui être indiquée. Pourquoi s'en tiendrait-il à cette seule conclusion que Dieu lui défendait de trancher le fil de sa vie, au lieu de conclure également que Dieu lui permettait de chercher encore le bonheur? S'il avait pu douter précédemment que Marie fût en effet destinée à être l'instrument des desseins de Dieu envers lui, la probabilité ne venait-elle pas de s'accroître au delà de toute espérance? Un secours suprême était venu au moment du suprême désespoir; et la main par laquelle Dieu avait arrêté la sienne, c'était la main qui avait déjà été pour lui, en tant de choses, celle de la Providence. Il pouvait encore se tromper; mais pouvait-il être coupable?

Il n'était pourtant bien rassuré que lorsqu'il pouvait prendre sur lui d'attendre les événements, de ne rien faire pour en hâter la marche, afin que la Pro-

vidence, agissant seule, achevât de lui tracer sa route. Il avait été presque content qu'un commencement de tentative pour découvrir la retraite de Marie n'eût pas amené de résultat. Mais cette joie n'était, au fond, que la persuasion qu'il arriverait, sans chercher, au terme de ses recherches ; la perspective de n'y arriver jamais eût été une torture.

Aussi se livrait-il à tout ce qu'une attente impatiente peut imaginer pour se tromper ; la superstition même ne lui paraissait plus à dédaigner dès qu'elle lui ouvrait une espérance. Tout ce qu'il avait fait ou dit le jour où il avait vu Marie, il s'efforçait de se le rappeler afin de le refaire ou de le redire ; il lui semblait qu'en reproduisant les circonstances, il allait forcer l'événement à se reproduire aussi. Hélas ! qui prétendra n'y avoir jamais recouru, jamais cru, à cette espèce de magie ? Ne nous figurons pas notre dignité intéressée à rire des pressentiments, des superstitions de l'attente. Ce serait calomnier notre cœur au profit de notre raison ; et la raison est une triste amie dans les besoins et dans les peines du cœur.

Tous les soirs donc, à la même heure, il allait s'asseoir dans le cimetière ; tous les soirs, jusqu'à la même heure, il se tenait presque invariablement tourné vers ce bosquet dans lequel il avait entendu les premiers pas. Mais s'en approcher, il n'osait ; il eût craint de chasser l'apparition, toujours sur le point de venir, lui semblait-il. Il restait donc immobile à la place d'où il l'avait, la première fois, aperçue ; il

ne quittait le cimetière que pour aller veiller encore une heure à cette fenêtre obscure où Marie l'avait peut-être vu.

L'attente était devenue un des éléments de sa vie. Elle suspendait même ce douloureux travail d'intelligence auquel nous l'avons vu en proie. Pourquoi se tourmenter, semblait-il dire, à chercher un flambeau, quand on sait que l'aurore va briller? Aussi, à chaque heure écoulée, il était moins découragé d'avoir attendu en vain, que joyeux d'avoir avancé d'une heure vers le moment où l'attente cesserait.

Cependant, au bout de quelques semaines, il s'aperçut avec effroi que l'effet contraire allait venir. Au lieu de cette impatience presque heureuse, c'était déjà le commencement de celle qui dévore; au lieu de cette espérance confiante, le murmure naissant du désespoir. Marie l'abandonnerait-elle si longtemps, se disait-il, si elle n'était décidée à l'abandonner pour toujours? La visite mystérieuse n'avait peut-être été qu'un dernier adieu; la lettre au marquis de Saugy n'avait peut-être précédé que de quelques moments un départ pour un pays éloigné.

De semblables idées ne sont pas de celles qu'on chasse; chaque jour, chaque heure y ajoute une probabilité de plus. Julien en fut bientôt à ne plus même comprendre qu'il eût pu espérer. Ce qu'il avait pris pour la Providence, ce n'était, se disait-il, que l'impitoyable hasard insultant encore une fois à sa misère. Marie était perdue pour lui, et il n'aurait pas

même la consolation dernière de la savoir instruite de son amour.

Parmi les curés des environs, il n'en avait trouvé qu'un dont la société lui parût à rechercher. Les autres, grossiers paysans en robe noire, étaient à peine au-dessus des paysans restés à la charrue. Le clergé des campagnes avait été beaucoup loué, en haine du clergé des villes et de la paresseuse populace des moines; mais s'il était généralement moins paresseux que ceux-ci et plus moral que ceux-là, son ignorance et sa rusticité ne recommandaient guère mieux la religion que les vices des autres.

Le curé Cambel était donc, de tous les voisins de Julien, le seul dont la société pût convenir à un homme qui avait vu le monde et vécu chez madame de Luxembourg. Il avait de l'esprit, des connaissances, des formes. On pouvait même deviner qu'il avait plus lu et plus appris, sur bien des choses, qu'il ne voulait en avoir l'air.

Aussi Julien s'était-il bientôt repenti de lui avoir accordé sa confiance. Ce n'était pas qu'il parût l'avoir trahie; mais cet ami étrange lui avait déjà fait dire à peu près toute son histoire, et ne lui avait dit de la sienne, en attendant, à peu près rien. Julien n'avait cependant pas pu, même après avoir fait cette observation fâcheuse, discontinuer ses confidences; Cambel était un de ces hommes dont on ne se débarrasse pas à point nommé. Complaisant et hardi, souple et hautain, il s'imposait avec une merveilleuse adresse. Un mot, un regard lui suffisait

pour refouler tout projet de révolte; et Julien, si fort devant les sarcasmes, les sophismes, l'entraînement de tout un siècle, se sentait faible devant cet ex-jésuite à l'œil faux, au ton despotiquement mielleux. Il s'applaudissait en lui-même de lui avoir au moins caché le secret de sa naissance, et il s'aperçut, un beau jour, que ce n'en était pas un pour lui. Le jésuite eut l'air de se repentir des quelques mots qu'il avait lâchés sur ce point, et Julien vit clairement que ce repentir même était joué, que l'homme avait voulu lui faire sentir, comme par hasard, l'inutilité de rien cacher.

Mais il n'avait, en réalité, plus rien à dire. Ses relations avec Marie, il les lui avait avouées à l'époque où il ne voyait encore en lui qu'un ami digne de les savoir; ses incertitudes religieuses, nous avons vu qu'il n'en faisait pas mystère, puisque son évêque même en avait reçu la confidence. Mais Cambel en avait paru tout autrement affecté que le prélat, et son habileté s'était signalée encore dans la forme à donner à ses alarmes. Ce n'était pas la pudeur effarouchée du sot dévot qui n'a rien vu, ni l'indignation du tartufe, ni la douleur du saint. De tous les rôles, il avait choisi celui qui donne le plus d'autorité, celui du médecin qui comprend à demi-mot, qui trouve le cas grave, et qui se tait précisément parce qu'il aurait beaucoup à dire.

Nous avons vu ce que Julien avait cherché en se jetant dans les ordres. Il avait espéré devenir ce que supposait la robe qu'il allait désormais porter,

un cœur éteint, une intelligence esclave; las de n'être son maître que pour se créer des tourments, il se flattait de donner à l'Église tout pouvoir sur ses facultés, en même temps qu'il lui donnerait tout pouvoir sur ses actions.

Nous avons raconté aussi combien ce triste calcul avait été vite renversé. La mort que Julien cherchait dans la poudre du sanctuaire n'avait été qu'un redoublement de vie, ou plutôt de fièvre; son mal s'était accru du souvenir de tous les biens auxquels il avait renoncé pour le guérir.

Peu s'en était fallu qu'il ne se jetât dès lors dans les bras de cet homme qui lui était odieux, mais qui lui offrait, sous une autre forme, ce qu'il avait déjà inutilement demandé à la vie de prêtre. Il avait voulu abdiquer entre les mains de l'Église, et il ne l'avait pu; l'occasion lui était offerte d'abdiquer entre les mains d'un homme qui serait aussi l'Église, mais visible, palpable, armée d'une parole de fer et d'un regard qu'on n'affronte pas. Il courberait la tête et il fermerait les yeux. Il deviendrait l'homme, l'esclave, la chose de Cambel, comme Cambel était probablement l'homme et la chose de quelque autre; car Julien ne doutait pas qu'en se livrant à lui il ne se trouvât lié à quelque tronçon ténébreux de la chaîne de Loyola, brisée par le pape et toujours prête à se renouer. Mais que lui importait? Il ne voyait dans les jésuites — et il avait raison — que l'incarnation nette et pleine du système catholique, anéantissement de la conscience individuelle, obéissance

érigée en dogme unique et en vertu unique. Ce qu'il aurait regardé, dans un autre état d'âme, comme le vice capital et monstrueux de ce système, — c'était ce qu'il y voyait de mieux pour lui.

Cependant le souvenir de Marie avait longtemps contre-balancé cette tendance. Il se la rappelait si calme à la fois et si vivante, si heureuse quoique si loin d'avoir cherché la paix dans la destruction de son cœur et de son intelligence, qu'il reculait devant le sacrifice, sinon comme devant un crime, du moins comme devant une mesure imprudente, extrême, qui n'était pas encore absolument indispensable. Une voix lui disait d'attendre encore; il attendait.

Il put donc croire un moment n'avoir pas attendu en vain. Celle qu'il avait revue, le soir du cimetière, ce n'était pas seulement la femme qu'il aimait; c'était aussi, c'était surtout le bon ange qui venait le délivrer des obsessions de Cambel, et, mieux encore, de la tentation d'y céder. Avec son secours, il serait fort, fort contre Cambel, fort contre lui-même.

Mais quand, après quelques semaines d'une attente d'abord paisible, puis inquiète, puis douloureuse, il en vint à perdre tout espoir; quand il ne vit de nouveau devant lui que la douleur dans le vide, ou le sommeil dans les bras de Cambel, — son choix fut fait. Il crut ne pouvoir douter plus longtemps qu'il ne se fût trompé en voyant le doigt de Dieu dans le rôle futur de Marie auprès de lui, et, sans aller jusqu'à le voir dans le rôle de Cambel, c'était à Cambel,

désormais, qu'il voulait se livrer. Providence ou fatalité, ce serait au moins un maître.

Au reste, il ne lui cachait pas la marche de ses impressions; le prêtre était bien averti que ce n'allait être là, pour Julien, qu'un pis-aller, et qu'un pis-aller odieux. Mais Cambel avait la patience de ces gens qui, dès qu'ils veulent le but, veulent les moyens, prêts à sacrifier leur amour-propre aussi aisément que leur honneur. Ils ne disent pas : « Frappe, mais écoute. » Ils disent : « Obéis... Et après cela, si tu veux, déteste-moi. »

Cambel avait donc attendu que Julien se présentât au joug; il s'était borné, jusque-là, à aider insensiblement au pénible travail qui ne pouvait avoir que cette issue. Même vainqueur, il sut ne pas profiter de sa victoire, et s'occuper auparavant de la consolider.

Il avait tenu bonne note, entre autres observations, du goût de Julien pour les mystères. Il avait su de Julien lui-même ses aventures avec les francs-maçons, avec le vieux Saint-Germain, avec Mesmer; maintes fois Julien lui avait peint, comme à madame de Luxembourg, ce qu'il éprouvait en tenant l'hostie, ce désir frénétique de la croire vivante, de la sentir palpiter sous ses doigts. Cambel en levait les épaules. « Quel mérite y aurait-il donc à croire, lui disait-il, si Dieu nous permettait de voir? » Et tout en combattant cette espèce d'idée fixe, qu'il voyait devenir une espérance, il avait l'art de la favoriser. « Dieu était le maître, après tout. N'était-il pas écrit

que la foi transporte les montagnes ? Rien ne prouvait que l'âge des miracles fût à jamais et définitivement passé. »

Julien savait bien que les jésuites en font; Cambel, de son côté, voyait assez que Julien n'était pas homme à se laisser prendre par ces fraudes vulgaires, bonnes tout au plus pour le gros peuple. Il usait donc de son éternelle recette : il attendait.

Mais nous verrons qu'il n'attendait pas sans rien faire.

XXII

Dans la paroisse de Cambel, à une lieue de celle de Julien, était le château de Clamière, habité par l'ancienne famille de ce nom. C'était une des rares familles protestantes échappées, dans ces contrées, aux guerres, aux persécutions, et à ce qui avait contribué plus encore à diminuer, dans la noblesse, le nombre des protestants, — les séductions de la cour. Il ne fallait pas peu de persévérance et de foi, sous un Louis XIV, pour se refuser à acheter par une conversion ces faveurs que les plus hauts personnages ne croyaient pas trop payées par l'abandon de leur grandeur féodale, l'oubli de leurs ancêtres et d'eux-mêmes.

Aussi cette persévérance avait-elle été récompensée par l'estime qui suit toujours, à la longue, les sacrifices faits à la conscience et à l'honneur. On avait vu Louis XIV lui-même parler avec respect de ces opiniâtres débris, et les protéger, au besoin,

contre ses lois impitoyables. Ces familles, de leur côté, avaient compris ce qui résultait de là pour elles, — l'obligation de justifier toujours mieux, par leur piété, par leurs mœurs, l'exception dont elles étaient l'objet.

C'était donc une très-pieuse et une très-honorable famille que celle du vieux baron de Clamière, le paroissien hérétique de Cambel.

Sa femme l'attendait depuis longtemps dans le tombeau de ses ancêtres. Deux filles, l'une de vingt ans et l'autre de dix-huit, l'entouraient de leurs soins ; deux fils, l'un et l'autre au service, étaient cependant restés des jeunes gens sérieux, et revenaient toujours avec bonheur à cette obscure vie de famille et de château. Les terres étaient médiocres, la chasse maigre, les vassaux peu nombreux ; mais on n'avait ni dettes ni désirs, deux grands points pour être content.

Un soir donc, — c'était dans l'automne de cette même année 1780, — la famille était réunie, après souper, autour de la large cheminée, et, par un bonheur assez rare, au complet. Le fils aîné, officier aux gardes, avait un congé de quelques jours ; le cadet revenait de la guerre d'Amérique, et deux décorations brillaient déjà sur sa poitrine, l'une républicaine, celle de *Cincinnatus*, l'autre royale, celle du *Mérite Militaire :* on sait que cette dernière remplaçait, pour les officiers protestants, la croix de Saint-Louis. Il en avait d'ailleurs une troisième, savoir un bras en écharpe, et ce n'était pas celle

qu'il portait le plus mal ni dont il était le moins fier. On l'appelait, selon l'usage, *monsieur le chevalier*, titre qui était déjà celui de son oncle, le cadet du baron, un vieux soldat de Fontenoy, également assis, ce soir-là, au coin du feu. Du reste, ce n'était pas qu'il fît froid. On se chauffait en attendant l'hiver, et ce n'est pas un des moindres charmes de l'automne.

Le chevalier — l'Américain — avait déjà dû dire bien des fois où et comment il avait reçu sa blessure. Les sœurs la lui faisaient raconter pour s'effrayer, l'oncle pour revenir sur la vieille histoire des siennes, le frère pour en être un peu jaloux, ou du moins un peu triste. Il s'ennuierait, au retour, dans les galeries de Versailles, gardant éternellement ce roi que nul ne songeait à attaquer, et qui ne paraissait guère en humeur de mener jamais ses gardes à un nouveau Fontenoy. Bien volontiers il aurait vendu son droit d'aînesse, non pas pour un plat de lentilles ni pour cent mille écus, mais pour ces deux bouts de ruban, ou pour un seul, ou pour la blessure pure et simple.

— Mon pauvre ami, lui disait le père, un temps viendra où tout cela ne t'inquiètera plus tant. Moi aussi — demande à ton oncle — quand il revint d'Allemagne, en 59...

— En 60, dit l'oncle.

— ... en 60 donc, quand, dis-je, il revint d'Allemagne avec cette balafre que voilà, il me semblait que j'allais lui en vouloir toute ma vie. Crois-tu que maintenant je lui en veuille beaucoup ?

— Mais vous aviez été à Fontenoy avec lui...

— C'est vrai... et à Rosbach aussi, où ton bon ami Frédéric nous étrilla si bien...

— Vous êtes désespérant!...

— Il est désespérant! murmura l'oncle.

— Moi?... Je suis philosophe... et je le suis seulement un peu plus que nos philosophes à phrases, qui maudissent la guerre en général et puis la chantent en détail, pour faire leur cour aux vainqueurs. Quand je vois combien il en coûte peu, une fois le branle donné, pour être courageux...

— Il se calomnie, reprit l'oncle. A Fontenoy...

— A Fontenoy, j'ai fait comme les autres. J'ai crié aux gardes anglaises, le chapeau bas, de tirer les premiers, tellement que leur première décharge nous tua ou blessa... Combien, chevalier? J'oublie toujours...

— Dix-sept...

— Dix-sept officiers, ni plus ni moins. Mon frère eut le bonheur d'en être...

— Tu en étais digne autant que moi.

— Sans doute... et c'est précisément pour cela que j'en juge d'après moi-même, que je dis que le courage est facile. Voyons, mon fils... Je sais que tu t'es très-bien battu, et tu sais que j'en suis, au fond, ravi... que je te renierais s'il en était autrement... Eh bien! là, franchement, as-tu trouvé que ce fût difficile?...

— Moi?... Non...

— Ni moi non plus, dit l'oncle. Mais...

— Mais vous me donnez raison, par conséquent. Le vrai courage, c'est celui qui n'a pas même besoin d'avoir été mis à l'épreuve pour être sûr de lui-même, celui qui sait se passer de l'excitation des combats et du suffrage des hommes. Si mon fils, l'officier aux gardes, se sent ce courage-là... et il se le sent, j'espère... il pourra n'avoir jamais vu le feu, et porter ses cheveux blancs aussi ferme, aussi haut que qui que ce soit. Et si mon fils, le blessé, se sentait la moindre tentation d'avoir moins d'estime pour son frère...

— Mais non!... dit le blessé.

— Je le sais bien... Laisse-moi achever... Si, dis-je, tu étais tenté d'avoir moins d'estime pour ton frère parce qu'il n'a pas eu, comme toi, à recevoir une balle, — alors, malgré la balle, tu ne serais qu'un faux brave. Comprends-tu, mon fils?...

— Parfaitement.

M. de Clamière excellait à ramener les choses sur le terrain du vrai. C'était la prétention de tous les penseurs du siècle, et, presque tous, ils ne faisaient que traverser le vrai, comme on devait, plus tard, traverser la liberté. L'homme digne du nom de sage n'est pas tant celui qui arrive au vrai que celui qui sait s'y arrêter. Mais il faut, pour cela, autre chose que de la raison. Ce que M. de Clamière avait de plus que tous les illustres du siècle, c'est tout simplement qu'il était chrétien.

Mais son fils d'Amérique devait, dans quelques jours, être présenté au roi, et le vieux gentilhomme

se sentait grand besoin des leçons d'humilité qu'il donnait si bien à ses enfants. Ce n'était pas la présentation banale à laquelle avait droit tout homme dont la noblesse remontait au delà de 1399; le jeune homme avait eu, avant son départ pour l'Amérique, cet insignifiant honneur de « *monter dans les carrosses du roi.* » Mais cette autre présentation, conquise à la pointe de l'épée, — c'était chose à inscrire en lettres d'or dans les fastes de la famille.

Le culte de la monarchie était autrement profond et vrai, dans ces vieux manoirs de province, dans cette noblesse obscure, que dans celle qui fatiguait le monarque de ses adulations et de ses protestations. Là, en dépit des déclamations modernes, en dépit même des turpitudes royales qui ne les avaient que trop justifiées, le roi était le roi, la personnification suprême et nécessaire de toutes les idées d'ordre, de justice et d'honneur; le roi était le premier des gentilshommes, l'aîné de la noblesse, le gardien de toutes les traditions. Les seigneurs protestants avaient conservé comme les autres, et mieux que beaucoup d'autres, ce dogme antique et chevaleresque; les rigueurs de la royauté n'avaient pas mieux réussi que ses vices à leur ôter du cœur cette religion des vieux Français. Cependant, il faut le dire, les manières bourgeoises et la grosse bonté de Louis XVI faisaient peut-être plus de tort à cette religion-là que les défauts plus graves de ses prédécesseurs. Le baron faisait tous ses efforts pour en rester à l'idéal, et c'était chose entendue que son

fils ne devait pas lui parler des petites nouvelles de Versailles, pour peu que la royauté risquât d'en être rapetissée.

Il n'en demandait pas moins, à chaque occasion : « Que dit-on, que fait-on *là-bas* ? » C'était son mot. Quelquefois pourtant il disait *là-haut*. C'était alors avec un peu d'ironie, et quand il s'attendait à quelque sottise de la cour.

Mais cette fois, ce fut *là-bas*. L'ironie aurait été peu de mise après les choses sérieuses qu'il venait d'exprimer.

— Ce qu'on fait, mon père ?... Rien.

— Et que dit-on ?

— Bien des choses. On discute à perte de vue sur les motifs que peut avoir eus Saugy pour...

— On lui fait bien de l'honneur. Quand un homme se tue, ce devrait être chose convenue qu'on ne parlera jamais de lui. « Tu t'en vas ?... Va-t'en. Tu effaces ton nom ?... Nous l'oublions. » Vous verriez qu'on se tuerait beaucoup moins.

— On parle aussi de nouveaux ministres.

— C'est déjà vieux.

— Mais on commence à en parler comme d'une chose sûre. Il s'est trouvé que M. de Sartine avait dépassé de vingt millions, en un an, les sommes allouées au service de la marine. La marine ne s'en trouvait guère mieux...

— Témoin, dit l'oncle, l'escadre de M. le comte d'Orvilliers, où la solde est de treize mois en arrière, à ce qu'on dit.

— Bref, M. Necker a déclaré qu'avec de pareils désordres l'administration des finances devenait impossible; que le roi devait se décider entre M. de Sartine et lui. M. de Maurepas aurait bientôt fait le choix; mais M. Necker est plus populaire que jamais, et le crédit s'enfuirait avec lui. Le vieux ministre a imaginé alors de lui proposer à lui-même le ministère de la marine. Il l'aurait joint à celui des finances...

— Comme Colbert, dit le baron.

— Oui... sous Louis XIV... Mais M. Necker a compris de reste que c'était pour l'écraser sous le faix. Il a refusé. On croit pourtant que M. de Sartine n'en sera pas moins sacrifié.

— Et on le remplace?

— Par le marquis de Castries. Quant à M. le prince de Montbarrey...

— Un triste homme, dit le baron.

— Un triste ministre, au moins. Mais il n'y a qu'une voix sur sa légèreté, sur ses folies; M. de Maurepas est seul à le soutenir. Il tombera comme l'autre, et nous aurons probablement le marquis de Ségur.

— Aurez-vous de l'argent avec cela?

— Ah! c'est le nerf...

— Oui... et malheureusement pas de la guerre seulement. Combien a-t-on emprunté, cette année?...

— On a *voulu* emprunter cent quatre-vingts millions... Et on en a trouvé vingt et un...

— Où allons-nous, baron!... dit l'oncle.

— Dieu le sait!... Quant à moi... Qu'est-ce que vous chuchotez, mesdemoiselles?...

— Nous, mon père?...

— Oui.

— Ma sœur me disait...

— Non, c'était toi... dit la sœur.

— Enfin, mon père, nous disions... que nous sommes bien heureuses de ne rien comprendre à tout cela...

— Et bien ennuyées, n'est-ce pas? d'en entendre parler...

— Oh! mon père...

— Pauvres enfants! Tout cela pourrait bien avoir un jour des résultats dont nos grands politiques ne seraient pas seuls à pâtir...

— Vous êtes bien difficiles, mesdemoiselles, reprit gaiement le fils. Nos belles dames de Versailles seraient fort choquées, au contraire, si nous avions l'air de penser qu'elles ne comprennent pas ces choses, ou ne s'y intéressent pas.

— Et la tactique?... dit l'aînée. Elles y ont renoncé?...

— Moins que jamais.

C'était la querelle, déjà vieille, soulevée par le gros livre de M. de Guibert sur la tactique militaire. De ce gros livre, en soi, on s'en serait fort peu soucié, n'eût été certaine préface outrecuidante qui avait valu à l'auteur les compliments de Voltaire, la sympathie des frondeurs, la popularité assurée à toute plume qui se faisait mettre à l'index par le

gouvernement. Aussi, deux ans après, le gouvernement lui-même était aux petits soins avec M. de Guibert. On jouait à Versailles son *Connétable de Bourbon*, et cela, aux noces de la princesse Clotilde, sœur du roi, sans se douter de l'inconvenance énorme de rappeler en pareille occasion un Bourbon trahissant la France et un roi de France prisonnier. La pièce était tombée, mais l'auteur était demeuré l'homme à la mode, et malheur à qui eût avoué n'avoir pas lu son livre! Aussi le livre était-il surtout lu par ceux qui n'y entendaient rien, notamment par les dames; mais comme il fallait se prononcer, un point avait été choisi sur lequel ignorants comme savants pussent au moins gloser : c'était la question dite de l'*ordre profond* et de l'*ordre mince*, savoir du plus ou moins d'épaisseur qu'il convient de donner aux bataillons quand on les dispose en front de colonnes. Un certain abbé *De la Colinière* en avait d'abord rempli la tête à madame Trudaine, la femme de l'intendant-général, puis, par elle, à toutes les dames de sa société. Les querelles sur la musique, malgré quelques réveils assez vifs et tout récents, étaient usées; il fallait un nouveau joujou à cette vieille France qui n'avait rien à faire. L'*ordre profond* et l'*ordre mince*, M. de Mesnil-Durand et M. de Guibert, succédaient à Piccini et à Gluck.

L'officier se mit donc à raconter à ses sœurs comme quoi on voyait à tout moment des amitiés formées ou rompues, entre dames, pour avoir été de même avis ou d'avis opposé sur l'intéressante ma-

tière. Des amants avaient été obligés, pour faire agréer leur hommage, d'abjurer l'opinion qui avait été la leur; un mariage avait été rompu à la suite d'une querelle entre le gendre et la belle-mère, toujours sur la grande question. Des frères et des sœurs...

— Mais dites-nous donc votre avis... interrompit la cadette en riant.

— Mon avis?... Pourquoi?...

— Pour que nous nous dépêchions d'être d'un autre...

— Je vous prêterai mon Guibert, si vous voulez.

— Le lire!... Oh! non... J'aime encore mieux n'avoir pas le plaisir de la querelle... Qu'en dites-vous, cousine?...

Une cousine était là, en effet. Nous aurions dû le dire plus tôt. Tâchons donc de réparer l'omission.

L'omission aurait été difficile à qui se serait assis près d'elle, ou même loin, car sa physionomie était de celles qu'on remarque entre mille. Ne disons donc pas qu'elle était belle; cet éloge est banal et n'apprend rien. Disons plutôt que sa beauté était de l'espèce la plus rare au dix-huitième siècle, fière sans hardiesse, brillante sans orgueil, touchante sans afféterie. Un trait particulier, rare en tout temps, contribuait, il est vrai, à produire ces caractères: avec des cheveux châtain-noir, elle avait les yeux bleus, et d'un bleu si pur, si parfait, qu'un peintre eût désespéré de le rendre; encore eût-il craint, en

le rendant, de paraître avoir peint un idéal plutôt qu'une réalité. Le teint était blanc, mais sans fadeur; les traits assez grands pour être nobles, assez délicats pour être doux. Mais on aurait inutilement cherché dans ces détails l'explication de ce qu'on éprouvait en la voyant. Une beauté supérieure rayonnait au travers, et le plus sot diseur de compliments n'eût osé lui parler de sa figure.

— Qu'en dites-vous, cousine?... lui disait donc la plus jeune des filles du baron.

Mais au même moment, on annonçait M. le curé Cambel.

C'était un fort bel homme — car il faut bien aussi que nous fassions connaissance avec lui — que monsieur le curé Cambel. Il avait gardé du jésuite, outre ce que nous savons déjà, la soutane plus fine et mieux taillée, les souliers moins épais, les cheveux mieux *accommodés* que ceux des curés ordinaires. Il pouvait avoir quarante ans, ou peu au delà, car il était très-jeune lors de la suppression de l'Ordre. Il était grand, plutôt maigre, mais de cette maigreur qui ne nuit pas à la solidité et à l'aisance de la pose. Sa physionomie, enfin, était celle qu'on aurait pu lui donner, sans l'avoir vu, d'après ce que nous avons dit de son rôle auprès de Julien. Sous ses regards les plus insignifiants on sentait un regard terrible; sous ses paroles les plus polies, une voix dure, sèche, impérative. C'était une de ces figures qui repoussent sans être plus laides que bien d'autres, sans manquer même d'une certaine beauté; et nous dirions volon-

tiers, parodiant notre mot de tout à l'heure, qu'une laideur supérieure se voyait au travers.

La famille se serait donc volontiers passée de ses visites, et il n'y aurait eu, à cette époque, aucun danger pour elle à éconduire un curé. Mais comment éconduire un homme de bonnes manières, instruit, discret, ne disant d'ailleurs pas un mot qui pût choquer des protestants? Puis, il faisait la partie de l'oncle, et l'oncle tenait à lui, car le curé était ou savait être précisément de la force qu'un vieillard aime à trouver chez un joueur. Le vieux chevalier s'émancipait jusqu'à l'appeler *Père Adam*, du nom de cet autre jésuite que Voltaire logea longtemps chez lui, à charge de faire sa partie, et qui n'était pas, disait-il, *le premier homme du monde*. Aussi Cambel paraissait-il peu flatté de ce sobriquet; il n'en riait que du bout des lèvres, ce qui était, du reste, son rire habituel. L'oncle manquait rarement d'ajouter quelque trait des fureurs du patriarche, à Ferney, quand le Père Adam avait le malheur de gagner; témoin ce jour où le pauvre jésuite se sauva tout ému dans le jardin, et où Voltaire, immédiatement calmé par le bonheur de travestir la Bible, lui criait de sa grosse voix, mais en riant: « *Adame, ubi es?* » Mais le baron, qui n'aimait pas les plaisanteries bibliques, devenait toujours sérieux à cette citation du chevalier, lequel, sans être voltairien, n'avait pourtant pas traversé tout à fait impunément le long règne de Voltaire. Quant au curé, dans ces cas, son sourire n'était ni approbation ni blâme. Il se hâtait de jouer,

ou bien encore il époussetait son rabat, toujours très-blanc.

— Eh! bonsoir... dit le chevalier. On ne vous attendait plus... Il est neuf heures...

— Mille et mille pardons!... Des affaires... Des... Mais ne vous dérangez pas... Mesdemoiselles... Messieurs... De grâce...

Au fait, on s'était peu dérangé. Mais c'est toujours avec les gens qui ne se dérangent pas qu'un mielleux se met en frais d'excuses.

Il s'assit. — Peu s'en est fallu, reprit-il, que je ne renonçasse au plaisir de vous voir ce soir. Mais je me suis rappelé tout à coup...

— Que vous me deviez une revanche, dit l'oncle.

— Justement... Et me voilà à vos ordres.

— Et moi aux vôtres... Nous allons...

— Mon frère, dit le baron, la revanche pourra être un peu longue. Il vaudrait mieux, auparavant... Monsieur le curé permettra...

— Certainement, monsieur, dit le curé.

Il s'agissait de la prière du soir, vieil usage qu'on assurait n'avoir jamais été interrompu, dans le château de Clamière, depuis les premiers temps de la Réforme. Ce qui était certain, c'est qu'aucun des membres vivants de la famille ne l'avait vu interrompre un seul jour. Le curé s'en allait ordinairement avant, mais il y avait aussi assisté plus d'une fois. Il ne faisait aucune observation, ni en bien, ni en mal, ne paraissant ni assez attentif pour avoir l'air de prendre part à ce culte, ni assez distrait pour ar-

river jusqu'à l'impolitesse; sa tenue était, en somme, ce que des protestants pouvaient demander de mieux à un curé.

Mais ce soir-là, comme les deux fils montaient, après la prière, dans leurs chambres :

— As-tu vu?... dit l'aîné.

— Quoi?

— Le curé...

— Eh bien?...

— Pendant la prière, par hasard, j'ai levé les yeux, et...

— Vous levez les yeux pendant la prière, monsieur l'officier aux Gardes?...

— Monsieur l'Américain ne les lève jamais?

— Jamais... surtout depuis que j'ai vu prier Washington... Voilà un homme qui...

— Enfin, je les ai levés. Le curé était en face de moi. Il ne les levait pas, lui... Jamais je n'ai vu regard attaché sur quoi que ce fût comme l'était le sien...

— Sur notre cousine, je gage...

— Oui. C'était une immobilité, un perçant, un sombre, un... Je crois que je finirais par faire une phrase de roman. Mais ce ne serait que vrai... Si j'étais peintre, je me dépêcherais de la dessiner, cette figure, car c'était bien le plus beau type...

— Ou le plus abominable...

— Si tu veux...

— Et je me rappelle à présent qu'il avait l'air singulièrement absorbé quand il s'est mis à la table de jeu...

— On le serait à moins...

— Il paraît que tu as aussi des yeux.

— Et toi?...

— Elle est bien belle!

— Trop belle...

— Trop?... Mais je te comprends, et c'est aussi un peu mon opinion. Elle est *trop* belle; elle m'impose. Je sens une barrière entre elle et moi. Et quand mon père ne nous aurait pas prévenus que nous perdrions notre temps à lui faire la cour...

— Oh! quant à la difficulté, ce serait plutôt une raison pour tenter l'aventure...

— Monsieur est de Versailles.

— Monsieur vient de l'autre monde. Mais non... Tout de bon... Je ne crois pas qu'elle me soit jamais autre chose qu'une troisième sœur...

— Chut! Elle monte...

Ils la virent passer, avec leurs sœurs, dans une galerie qui menait aux chambres du premier étage, et même ils la suivirent des yeux un peu plus longtemps que leurs paroles ne pouvaient le faire prévoir. Aussi, quand elle eut disparu et qu'ils se retournèrent l'un vers l'autre, ils se mirent à rire, un peu confus, car ils venaient de murmurer l'un et l'autre, en même temps, du même ton et avec le même geste : — Elle est pourtant bien belle!...

XXIII

Une heure après, s'ils étaient restés en observation, ils auraient vu un rayon de lumière s'échapper encore, à travers l'ombre, par le seuil mal joint d'une de ces chambres. Cette chambre, située à l'extrémité de la galerie, c'était celle de la cousine. Elle occupait l'intérieur d'une tour, sauf un angle où passait l'escalier étroit allant de la cour intérieure aux combles du château.

Là veillait, en effet, la *troisième sœur* de nos deux frères. A la pâle clarté d'une bougie, elle écrivait, et voici ce qu'elle écrivait.

« C'est la dernière lettre, Julien, que vous recevrez de moi ; et même, pour que je me mette à l'écrire, j'ai besoin de me répéter que je ne l'enverrai peut-être pas.

« Trois déjà vous ont été remises ; trois sont restées sans réponse. Mais je ne veux pas croire encore à

l'oubli ou au dédain. Je tâche de me persuader que vous avez eu à vous faire violence, que vous avez cru n'être que sage. Hélas! je n'oserais dire que vous ne l'ayez pas été... Et cependant je vous écris.

« Trois fois je vous ai demandé si vous m'avez reconnue, il y a deux mois, dans votre cimetière. Mais que vous m'ayez ou non reconnue ce soir-là, vous savez maintenant que c'était moi; et s'il y a eu dans mes lettres, surtout dans la première, un peu d'amertume ou d'ironie, — avez-vous pu ne pas me le pardonner après une preuve aussi forte, et malheureusement aussi étrange, de mes sentiments envers vous? Oui, Julien : quand je vous demandais, dans cette première lettre, si vous aviez trouvé ce que vous cherchiez, si la paix était sous la soutane, — ce n'était pas sans comprendre, croyez-le, ce que vous avez dû souffrir en découvrant que vous vous étiez trompé. Car vous l'avez découvert, et bien vite, si même vous avez eu un seul moment de véritable espoir ou de véritable illusion.

« Me demanderez-vous d'où je le sais? Vous me l'aviez dit d'avance, du temps que vous m'ouvriez votre âme. Je le sais, Julien, parce que je sais, avec ma Bible, qu'on ne se désaltère pas aux *citernes crevassées, qui ne contiennent pas d'eau.* Je le sais, parce que je sais qu'un œil avide de lumière n'est pas réjoui en se fermant, ou en s'enfonçant dans les ténèbres. Je le sais, parce que je sais qu'une âme qui soupirait, qui criait après la vérité, ne peut pas avoir trouvé le bonheur dans le mensonge.

« Et voilà, Julien, ce qui m'a conduite, ce soir-là, auprès de votre demeure. Ce n'était point l'espérance de vous voir; l'heure avancée, la nuit sombre, ma fuite, enfin, vous le prouvent. En avais-je, au fond, le désir? Je n'en sais rien; mais je suis assez habituée à me dompter moi-même, pour pouvoir affirmer que ce désir ne m'aurait jamais entraînée à une semblable démarche. Non, ce n'est pas vous, Julien, que j'allais voir, pas plus qu'en allant faire un pèlerinage à un tombeau on ne va voir le mort qui est dedans. C'est votre tombeau que je cherchais. Je voulus aller me répéter, devant votre cercueil, ce que je me suis tant dit, ce que je me dis tous les jours : Il est mort... mort pour moi, ce qui serait peu de chose; mais mort aussi à la vie de l'âme, à la lumière... Je m'étais crue appelée à lui ouvrir tous les trésors de cette vie et de l'autre... Il a préféré la mort...

« Eh bien, pour la dernière fois, je m'approche de ce cercueil, je tends la main au cadavre, et je lui dis : « Veux-tu vivre?... » Oui, Julien; je sens qu'il me reste encore le pouvoir de vous ressusciter. Une voix intérieure me dit que tout n'est pas fini entre nos âmes. Nous voir, c'est impossible; mais à travers l'infranchissable barrière...

Marie en était à ces mots, quand elle crut entendre un bruit dans l'escalier de la tour. Elle se retourna. Le bruit n'était déjà plus dans l'escalier, car une porte s'ouvrait, et, avant que Marie pût crier, Cambel était devant elle.

Mais ce n'était plus l'homme au regard de feu, aux traits hideusement crispés, comme pendant la prière de famille. De près, ou si la chambre eût été mieux éclairée, Marie aurait vu ses mains trembler, ses lèvres s'agiter; mais elle n'apercevait que des traits calmes, et la voix était plus calme encore.

— Point de frayeur, mademoiselle; c'est moi. J'avais à vous parler. Le jeu fini, j'ai feint de partir, et je suis resté dans la cour. Je connaissais cet escalier...

— Je le vois, monsieur, dit Marie.

— Et vous pardonnez...

— Ce sont des choses qui ne se pardonnent pas, monsieur, à moins d'être justifiées. Vous aviez à me parler, dites-vous. J'attends.

— Un mot vous dira ce que je sais et ce que je viens faire. Vous écriviez?...

— Oui.

— Voulez-vous que je vous dise à qui?

Elle ne répondit pas.

— J'ai deviné juste, reprit-il. — Et ce premier petit triomphe semblait déjà l'enhardir. Il s'approcha d'un ou deux pas. — J'arrive, par conséquent, à propos. Cette quatrième lettre...

— Mais, monsieur...

— Voici les trois premières. Êtes-vous assez convaincue?

Il les jeta sur la table.

Marie resta muette. Ses lettres entre les mains de cet homme! Elle n'osait demander l'explication;

Cambel semblait se complaire à ne la lui donner que peu à peu.

— Voilà mes pouvoirs, reprit-il. Les reconnaissez-vous?...

Elle ne put lever les yeux, et, d'une voix à peine intelligible : — *Il* vous les a... données?...

— Qui serait-ce donc?

— Et... pourquoi?...

— Pour vous les rendre.

— Il les a lues?

— Oui; mais la quatrième vous reviendrait cachetée.

— Cela suffit.

— L'abbé Julien...

— Je ne vous demande plus rien, monsieur.

— L'abbé Julien vous défend de troubler encore son repos. Il est heureux. Il se croirait souillé de communiquer plus longtemps avec une hérétique.

— C'est lui qui a dit cela?

— C'est lui.

— Il vous a chargé de me le redire?

— Oui.

— Eh bien, monsieur, votre mission est remplie.

Elle montrait la porte. Cambel ne remuait pas.

— Monsieur, reprit-elle, j'ai besoin de repos.

Même silence.

— Monsieur, vous n'attendrez pas, sans doute, que je vous dise de sortir...

Même silence. Enfin, tout bas : — Mademoiselle,

je les ai lues, ces lettres. L'abbé Julien me l'avait permis... Je les ai lues, relues... et...

Ses yeux commençaient à s'enflammer.

— ... et je donnerais... mon sang... pour qu'elles me fussent adressées... Ah ! je ne les renverrais pas, moi !... Elles seraient là, sur mon cœur... Elles seraient ma vie... Et celle qui les aurait écrites... celle qui... Marie! Marie!...

Il s'élançait comme pour saisir sa main. Mais elle se rejeta vivement en arrière, et lui, s'arrêtant court, il saisit les lettres sur la table, les couvrit de frénétiques baisers, et les enfonça dans sa poitrine. Puis, elle le vit tout à coup à genoux devant elle. Il était effrayant; il se traînait à ses pieds. — Marie!... Marie!... Eh bien! oui... Je vous aime... Je ne vous aime pas comme vous a peut-être aimée ce fou qui vous repousse... Je vous aime avec tout ce qu'une vie de prêtre a pu amasser dans mon cœur d'amour et de frénésie... Ce que Julien ne veut pas, donnez-le moi!... Je serai votre esclave... Je croirai comme vous... Je prierai comme vous... Je...

Il s'aperçut que Marie tenait le cordon d'une sonnette. Elle, rassurée par cette arme, elle écoutait presque de sang-froid. Le dédain, le dégoût, étaient peints sur sa figure.

Il se releva lentement, et, quand il fut debout, la sienne exprimait déjà toute la haine qui ne peut manquer de succéder à un amour de ce genre quand il ne rencontre que mépris. Une franchise infernale avait succédé, en même temps, à la dissimulation.

— A merveille... dit-il. Sonnez... sonnez... Vous ne sonnez pas, mademoiselle?... Vous faites bien. Écoutez. Je garde d'abord vos trois lettres... Mais ce n'est rien encore... En voici une autre, à moi adressée, celle-là, bien à moi, par quelqu'un que je ne nommerai pas... Elle renferme les preuves d'un secret qui vous concerne, que vous ignorez vous-même, et qui peut empoisonner votre vie. Dites un mot de ce qui vient de se passer... Essayez d'avoir une explication avec Julien... Et ce secret devient public... Adieu...

Il s'en alla.

XXIV

Cependant Julien n'avait reçu, comme on l'a sans doute deviné, aucune des lettres de Marie. Et comme nous ne tenons pas à entasser mystères sur mystères, nous donnerons dès à présent, si on veut, le mot de celui-là.

Nous avons vu chez Julien une vieille servante. Elle était vendue à Cambel.

Quand donc celui-ci eut reconnu dans la nièce du baron cette Marie de Clavigny dont Julien avait eu l'imprudence de lui parler , il prescrivit à cette femme de retenir les lettres qu'elle supposerait envoyées du château, et le hasard avait voulu qu'aucune des trois n'arrivât Julien étant présent. Dût la fraude être découverte, Cambel avait sa réponse prête : il dirait n'avoir fait qu'obéir à sa conscience en prenant sur lui d'intercepter des sources de perdition. C'était déjà sous cette forme qu'il avait fait envisager la chose à la pauvre servante, fort atta-

chée à Julien, et incapable d'une trahison qu'elle eût comprise.

Il n'avait donc voulu d'abord que le soustraire à l'influence de Marie, afin que rien ne contrariât la sienne ; mais il voyait Marie tous les soirs, et il ne l'avait pas longtemps vue impunément. Les lettres avaient fait le reste. Quand il eut acquis la certitude de ce que Julien était pour elle, la jalousie avait attisé l'amour.

Ainsi, dans ce qu'il était venu dire à Marie, tout était faux, excepté la déclaration brûlante de cet amour qui le rongeait. Le jésuite avait menti ; l'homme n'avait été que trop vrai.

Mais revenons à Julien.

Tandis que Marie écrivait cette quatrième lettre, qu'elle n'envoya pas, il s'était mis, de son côté, à en écrire une à Marie, quoique sans savoir où l'envoyer. Il essayait de tromper sa douleur ; il vit que ce moyen lui réussissait par intervalles.

Un journal de sa vie, qu'il écrivait depuis longtemps, lui avait déjà souvent procuré l'adoucissement qu'on éprouve à pouvoir au moins dire qu'on souffre. Le bien que lui avait fait cette lettre écrite à Marie lui suggéra l'idée de changer quelque peu la forme de ce journal : il se supposerait l'adressant à elle-même, et quelques moments d'illusion le consoleraient çà et là.

Chaque jour donc ce nouveau journal s'augmentait de quelques lignes, parfois de quelques pages. Prenons-y, parmi celles qui sont datées de cette

époque, ce dont nous aurons besoin pour la suite de notre histoire.

30 octobre 1780.

J'écrivis hier quelques lignes que j'ai déchirées ce matin ; celles-ci pourraient bien avoir le même sort. N'importe. J'aurai été quelques moments avec vous, Marie. C'est tout ce que je veux.

Mais il me faudrait oublier que c'est aussi tout ce que je peux ; et comment l'oublier toujours ? Hélas ! voilà cinq ou six lignes, et déjà l'illusion s'en va. Je me dis que vous ne les lirez pas, qu'autant vaudrait les écrire sur le sable...

Vous ne les lirez pas !... Et si c'était pour une autre raison ? Si moi-même, un jour, vous retrouvant, je refusais de vous les laisser lire, comme désormais inutiles, comme exprimant trop mal ce qu'il me serait alors permis de vous dire de bouche, de vous répéter cent et cent fois ?... Mais que vais-je chercher !... Le mendiant qui n'a pas même du pain se met à calculer ce qu'il ferait dans l'opulence !...

Elle m'enhardira cependant plus d'une fois, si je continue à écrire, cette incertitude où je suis que vous lisiez jamais ces pages. Oserais-je de bouche, si vous deviez m'entendre, oserais-je même par écrit, si vous deviez me lire, oserais-je vous dire ce que je sais de vos sentiments pour moi, ce que m'a appris votre lettre au marquis de Saugy ? J'oserais à peine y penser. Je craindrais que mon visage ou ma plume ne trahît une joie qui doit rester éternelle-

ment secrète, et qu'en publiant votre aveu, même devant vous seule, je ne perdisse le droit de m'en prévaloir dans mon cœur.

Il est donc vrai, Marie, qu'après trois ans de séparation je ne vous suis pas un étranger ! J'ai fui, et votre pitié m'a accompagné dans ma fuite. Ah ! sans doute, vous aviez lu dans mon cœur beaucoup mieux que je n'y lisais moi-même ; vous aviez deviné ce que vous étiez pour moi, ce que j'allais trouver, loin de vous, et de vide et d'angoisses. J'ignore si vous avez su les détails de ma vie pendant ces cruelles années ; il y en avait d'ailleurs beaucoup que personne n'a pu vous révéler, car mon histoire n'a eu, le plus souvent, d'autre théâtre que mon âme et d'autre témoin que moi-même. Mais ces événements ensevelis dans la solitude de mes larmes, qui sait si ce ne sont pas ceux que vous connaissez le mieux ?

Je m'étais jeté dans les bras de cette science nouvelle qui prétend constater, entre les âmes, des liens mystérieux. Je ne sais ce qu'il faut en croire et j'ai renoncé à le chercher ; mais d'autres liens existent, au moins entre quelques âmes, et ils sont, ceux-là, évidents, incontestables, quoique non moins miraculeux. Entre la vôtre et la mienne, Marie, je sens qu'il y en a ; je sens que vous lisez dans ma pensée, que vous souffrez de mes souffrances, que vous... J'allais dire : « Que vous jouissez de mes joies... » Mais je n'aurais dit qu'un vain mot. *Mes joies !* Où sont-elles ? Je n'en suis plus même à en espérer. Ma

seule consolation, c'est de penser que vous le savez comme moi et que vous avez pitié de moi.

Oui, cela est ainsi. Je me figure machinalement Marie instruite de tout ce que j'ai pensé, de tout ce que j'ai souffert. C'est ma manière, à moi, de *diviniser* celle qui m'est chère. Est-ce un blasphème, Marie, ce que je viens de dire là? Je sais que vous ne le permettriez pas, et je ne puis avoir eu, par conséquent, un blasphème dans ma pensée. Dieu seul, ce Dieu que vous m'appreniez à connaître, Dieu seul est Dieu, je le sais, et ce n'est pas en vous parlant que je pourrais l'oublier. Mais c'est lui qui vous a faite, ici-bas, l'ange gardien de ma vie; c'est lui qui vous a donné de lire dans tous les replis de mon cœur. Voilà pourquoi je ne me figure pas qu'il soit besoin de vous raconter mes misères. Je sens que vous les savez...

Mais à quoi cela me servirait-il, si je ne sentais aussi que vous me les pardonnez?... Puis, quand je douterais de mon pardon, je n'aurais que trop de motifs à faire valoir en l'implorant. Je dirais qui si je vous ai quittée, j'ai payé ma faute assez cher pour que vous ne vous la rappeliez pas. Je dirais que si j'ai caché sous cette odieuse robe les battements de mon cœur, je n'ai fait que les rendre plus pressés et plus douloureux. Je dirais que si j'ai pris la livrée d'une Église qui s'est baignée dans le sang de vos pères, j'ai gardé mon horreur pour ses forfaits. Je dirais que si j'ai juré de croire à des doctrines que votre raison repousse ou que votre cœur déteste, ma raison et

mon cœur m'ont depuis longtemps délié de ce serment impossible à tenir. Je dirais...

31 octobre.

Quand je m'aperçus, hier au soir, que je mentais, je jetai ma plume.

Oui, je mentais, Marie; je mentirais encore si je vous disais que je suis hors des liens de cette religion que je méprise.

Je la crois fausse, — et je me prends sans cesse à désirer qu'elle soit vraie. Je me révolte contre son joug de fer, et je voudrais que ce joug fût encore plus pesant, encore plus écrasant, afin que tout ressort fût dompté, fût brisé en moi. Mon orgueil a fui votre tutelle, et je le mets sous les pieds d'un homme dur, inexorable. Je le déteste, cet homme, et je l'écoute. Je lui refuserais un verre d'eau, et je lui donne mon âme. Je sens qu'il ne croit pas à la religion qu'il me prêche, et je persiste à faire comme si j'espérais arriver par lui à y croire.

Comprenez, si vous le pouvez, ces contradictions étranges; comprenez le vol de la feuille sèche qu'emportent, en se combattant, les quatre vents du ciel!

Je me suis vendu à cet homme. Le prix convenu, je l'attends encore, je l'attendrai probablement toujours, car ce prix, c'est la paix, et je sens bien que je ne l'aurai pas. N'importe! Le marché tient; je ne peux ni ne veux le rompre. Vous seule pourriez me racheter; et où êtes-vous?...

2 novembre.

Je n'ai rien écrit hier. J'étais plus calme.

Je le suis encore aujourd'hui. C'est le jour des Morts ; c'est ma fête ! Quelqu'un m'a dit que je pleurais, ce matin, en disant ma messe. C'est possible.

Ce soir aussi, j'ai pleuré. C'était dans le cimetière, où il y avait eu foule tout le jour, et peu de larmes. Quelques douleurs plus pieuses, quelques femmes en deuil, arrivaient avec le crépuscule. Je les voyais s'agenouiller dans l'herbe ; j'entendais leurs soupirs et leurs prières. M'ont-elles vu pleurer? Je n'en sais rien. Mais quelle peine elles auraient eue, ces pauvres femmes, à comprendre que je pleurais de n'avoir personne à pleurer !...

Il me semble que je serais aussi seul chez les morts que chez les vivants. Ne me dites pas que c'est absurde ; je me le dis assez. Mais après me l'être bien dit, c'est toujours encore une des idées que je retrouve au fond de ma douleur. La solitude me paraît tellement ma destinée, que je la vois au delà de l'abîme comme de ce côté-ci ; je n'ai pas même la consolation vulgaire de soupirer après la mort. Elle me fait peur comme la vie.

3 novembre.

Cambel est venu me voir. Il est resté longtemps. Il a osé me parler de vous, Marie !

Osé !... Pourquoi ne l'oserait-il pas? N'est-ce pas moi qui lui ai parlé de vous?... Ce nom que j'avais caché même à l'affection éprouvée de madame de

Luxembourg, je l'ai dit à cet homme! Aussi, quand je l'entends dans sa bouche et que mon cœur s'indigne, il me faut encore m'accuser de cette profanation.

Qu'avait-il, aujourd'hui, à revenir si souvent sur cette histoire? J'ai manqué me figurer qu'il en savait plus que je ne lui en ai dit, et mon cœur se mettait déjà à battre. Mais non. L'air que j'ai cru lui voir s'explique assez par cet amer bonheur qu'un prêtre éprouve à parler de ces choses. Évidemment, malgré tout ce qu'il me voit souffrir, il est jaloux, au fond de son cœur, que j'aie été plus près que lui des félicités de ce monde. Je ne lui ai dit cependant ni votre apparition ici, ni la lettre d'Ermenonville; mais je vois bien que son imagination travaille, et, même sachant tout, il ne parlerait pas autrement.

Il veut que je vous oublie; il a raison. Il sait d'ailleurs que je n'y arriverai qu'en m'oubliant moi-même; et m'oublier moi-même est, je vous l'ai dit, mon seul but. Voilà pourquoi je me livre à lui; voilà pourquoi, quand il me condamne à me défaire de mon cœur et de mon âme, je dis qu'il a raison...

5 novembre.

Jour calme; jour d'ennui. Dès que la fièvre est un peu moins douloureuse, le vide reprend le dessus. Ce n'est plus la douleur et c'est pire que la douleur, car j'en suis à la regretter.

Le vide! Comme ce mot dit bien ce qu'il veut dire! Comme il rend bien ce que je me sens et dans

l'esprit, et dans le cœur, et jusque dans la partie matérielle de mon être! Il me semble que ma poitrine se rétrécit, se dessèche, comme un fruit creux. L'air ne la dilate pas, les aliments ne la restaurent pas. Peu s'en faut que je ne me fasse une idée de ce que les poëtes voulaient dire avec leurs hommes devenus ombres, avec ces « ombres *vides* » dont ils peuplaient l'empire des morts.

6 novembre.

Encore Cambel. Il m'apportait je ne sais quels traités mystiques sur la présence réelle, sur la messe. Je lui ai dit que je ne lisais plus, que je ne voulais plus lire; il a eu l'air d'entendre que je renonçais à discuter. J'y renonce, en effet; je croirai tout ce qu'il voudra. Qu'on m'apporte à signer une profession de foi où il sera dit que le soleil tourne autour de la terre, et je la signerai, et ce ne sera pas même, de ma part, un mensonge, car je réussirai, j'espère, à penser assez peu pour ne plus voir si je mens.

Ce sera le sommeil, en attendant mieux...

7 novembre.

Ah! les réveils sont terribles, Marie!... Jamais je ne m'étais cru plus près qu'hier d'abdiquer tout de bon et sans retour; jamais je ne me suis senti, l'instant d'après, mieux condamné à ne pas abdiquer.

Je suis comme l'insensé qui se révolte après avoir offert ses mains aux chaînes. Heureux qui n'a au moins cédé qu'à la violence! Il reste libre dans son

âme; il se console en maudissant les tyrans. Mais avoir soi-même appelé le joug! N'avoir à maudire que soi-même!

Et qu'on ne dise pas que la servitude de l'âme est plus facile à secouer que les chaînes du corps! Je me sens tenu, Marie, par tout ce qu'il y a de plus intime dans mon être; je me sens lié au mal comme je l'aurais été au bien si vous étiez restée l'arbitre de mes sentiments. Tout le pouvoir que je vous ai ôté, malheureux! je suis irrésistiblement conduit à le donner à un autre. Un souffle infernal m'entraîne. Je me cramponne à tous mes souvenirs, et tous mes souvenirs s'arrachent l'un après l'autre, comme de misérables touffes d'herbe sur les pentes d'un précipice.

8 novembre.

Je m'ennuie. Les jours, les heures sont d'une longueur insupportable. Je me lève ennuyé; je me couche avec la certitude de m'ennuyer le lendemain, heureux encore quand la nuit n'est pas la continuation de la journée! Ce demi-sommeil où je végète m'ôte le vrai sommeil; je suis toujours assez las pour souffrir, rarement pour dormir.

J'ai soupiré après les tristes et sombres journées de ce mois. En été, l'éclat de la campagne me faisait comme mal aux yeux; au commencement de l'automne, la joyeuse agitation des vendanges me gâtait le plaisir de voir s'effacer tout ce luxe et périr tout ce qui avait eu vie. Heureux moment, disais-

je, que celui où tout sera mort, où le soleil ne semblera plus insulter aux ténèbres de mon âme, où la torpeur du dehors et celle du dedans se confondront dans un même silence! Il est venu, ce temps, et les deuils de la nature n'ont fait que s'ajouter au mien. Je ne regrette pas l'été; je soupire encore moins après le retour du printemps. Je laisse aux heureux à décider laquelle de toutes les saisons est la plus triste ou la plus gaie. Que gagnerais-je même à ce que le temps marchât plus vite? Il y aurait plus de jours, plus de mois, plus de saisons à recommencer; voilà tout. Autant vaut que la même saison dure.

Les moments me sont devenus, comme les saisons, indifférents. Ces derniers jours, je n'écrivais que le soir; aujourd'hui, me voici écrivant avant la nuit. Étais-je plus pressé? Avais-je quelque chose à dire? Non. Ce papier s'est trouvé sous ma main, et j'y ai machinalement tracé ces lignes.

Il y a là, près de ma fenêtre, un arbre. Une des branches, qui s'étend davantage de mon côté, se dessine en noir sur le ciel gris, et mon regard flottant s'y était souvent arrêté. Elle ne paraissait ni plus ni moins nue que les autres; d'ailleurs, je la regardais sans la voir. Ce matin, par hasard, je me mets à lui prêter une âme. « Au moins, me disais-je, elle sait qu'elle reverdira! » Alors, pour la reconnaître au printemps, je l'ai mieux regardée. Elle était sèche...

Mais il y a longtemps qu'il me semble que mes regards, que mon souffle, donnent la mort. Je suis

presque étonné que l'herbe ne sèche pas sous mes pieds, que la fleur que je cueille ne se fane pas aussitôt, que l'enfant qui m'approche ne s'en aille pas avec un germe d'alanguissement et de souffrance. Quand j'ai quelque malheureux à consoler, je ne puis lui faire un peu de bien sans en être surpris comme d'un effet sans cause, ou plutôt comme d'un effet tout contraire à ce que je pouvais prévoir. Je ne me comprends pas portant avec moi autre chose que le découragement et la douleur.

9 novembre.

Vingt-quatre heures ont passé. Me voici à la même place, devant cette même branche morte que la bise tourmente, et qui se hâte, dirait-on, avant d'être brisée, de tracer sur le ciel quelque arrêt bizarre et sinistre.

Mais elle aura beau faire. Est-il des présages pour moi? Les bons, je n'y crois pas; les mauvais, sur qu' ou sur quoi m'effraieraient-ils? Sur moi-même? Impossible. Sur d'autres? On me viendrait annoncer votre mort, Marie, que je n'en serais ni plus triste, ni plus désespérément seul. Le Dante a raconté quelque part comment il crut une fois, en rêve, apprendre la mort de Béatrix. « Je m'imaginai, dit-il, que quelque ami me venait dire : Or, tu ne sais pas? Béatrix a quitté ce monde. — Alors je commençai à pleurer douloureusement, et non-seulement je pleurai en imagination, mais je pleurai avec mes yeux, les baignant de larmes réelles. » En aurais-je encore, moi, des larmes? J'ai perdu la force de m'affliger.

J'en suis à cette pâle atonie où la souffrance n'a plus ni ses horreurs ni ses charmes.

Je le disais hier et je le dirai demain : Je m'ennuie. Quand je sors pour me promener, je fais vingt pas, et je rentre. Quand je suis rentré, je n'ai plus même la tentation de sortir de nouveau. Je m'assieds ici, et je regarde.

Un vaste paysage s'étend au-dessous du presbytère. On dit que la vue est belle; des étrangers viennent quelquefois l'admirer. Mais moi, c'est ma prison, et une prison n'est jamais belle.

Rarement, d'ailleurs, mon regard embrasse cette étendue. Il se fixe, distrait, sur quelque point, sur un village éloigné, sur un arbre ou sur une branche d'arbre, sur un champ, sur un nuage. Cet homme qui monte en ce moment l'étroit sentier de la côte, mon œil, si je n'étais à écrire, l'aurait peut-être suivi depuis le bas de la vallée jusque sous ma fenêtre. Je m'empare toujours avec un certain plaisir de ce qui remplira, n'importe comment, une demiheure, un quart d'heure, une minute; je me dis que c'est autant de gagné, et que me voilà délivré, pour un moment, de l'obligation de penser. Mon espoir est souvent déçu. Quelquefois, pourtant, il ne l'est pas, et le mouvement de mon esprit est alors aussi machinal que celui de mes yeux. Je suis avec l'insecte qui voltige ou qui rampe, avec la feuille qui tourbillonne, avec la pierre qui roule, heureux quand je parviens à être moi-même, en quelque sorte, l'insecte, la feuille, la pierre!

Une heure après.

Penser!... Ah! ce n'est pas pour moi que ce fut jamais un bienfait. Que d'autres en soient, s'ils veulent, reconnaissants et fiers; moi, ce ne fut jamais que mon humiliation et mon malheur. Je n'avais pas demandé de penser; pourquoi suis-je puni d'avoir pensé?

L'homme que je voyais monter venait chez moi. Il veut se marier demain ici, quoiqu'il ne soit pas de la paroisse, vu que la noce doit se faire chez quelqu'un du village, son parent, je crois. Les papiers sont en règle. Je ferai donc ce mariage demain.

Il y a des gens qui sourient toutes les fois qu'un prêtre parle d'un mariage. Ils jouissent malignement du trouble où ils supposent que ce seul mot le jette, et cette supposition, je crois, est souvent juste.

Mais je ne suis pas de ceux que la vue d'un mariage quelconque jette dans cette agitation. J'ai marié, depuis que je suis ici, je ne sais combien de mes paysans, et ces jours-là ne m'ont pas vu plus triste ni plus malheureux qu'à l'ordinaire. Le grossier bonheur de ces pauvres gens me laisse dans la plus complète indifférence. J'ai placé mon idéal assez haut pour que je risque peu d'en rencontrer souvent l'image.

Oui; ce que bien des gens croiraient et sans doute croient le grand sujet de mes angoisses, — c'est au contraire une des rares choses qui me réconcilient avec moi-même, et m'empêchent de me mépriser tout à fait. Je sens que l'esprit, en moi, est resté le

dominateur de la matière, que je vis et que je vivrai par le cœur...

10 novembre.

Ah ! c'est aussi par le cœur que je mourrai !...

Quel affront m'attendait ! Quel déchirement ! Quel supplice !... Je me croyais armé, et je l'étais; mais qui aurait prévu ce nouveau genre de blessure ? Ah ! mon père ! mon père ! Aurais-je été trop sévère envers vous ? Est-ce en expiation de ma rigueur que je suis forcé maintenant de m'indigner pour vous ?...

Ce matin, cette noce arrive. On me fait dire qu'on n'attend plus que moi, et je trouve, en effet, l'église pleine. Cette affluence m'étonne. J'arrive à l'autel; je me trouve en face des futurs époux. La femme, beaucoup plus âgée que l'homme, entourait d'attifements ridicules un visage grossier, ridé, usé...

J'ouvre mon livre. Il me semblait reconnaître ce visage. Je commence, et toujours mes yeux se dirigent de ce côté. Elle lève la tête...

C'était elle; c'était la veuve de Rousseau... C'était... Voilà qu'il me faut l'écrire, ce mot... Mais j'aime encore mieux cela que de le prononcer... C'était ma mère !

Elle a paru s'apercevoir de mon trouble; elle y a mis le comble, la déplorable femme, en se donnant l'air de croire que j'étais frappé de ses charmes. Elle me regardait; elle me souriait presque... C'était à rendre son palefrenier jaloux !...

J'avais entendu parler de ce mariage il y a deux

mois, à Paris. Je le croyais fait depuis longtemps; j'en avais pris mon parti comme d'une humiliation qui n'ajouterait pas grand'chose à la honte de ma naissance, comme d'un châtiment nouveau infligé mon père, digne prix de ses goûts ignobles et de son asservissement à une pareille femme. Mais en être moi-même le ministre! Bénir cette union qui est la honte dans la honte! Avoir feuilleté les papiers sans remarquer ce nom de *Thérèse Levasseur, veuve Rousseau!* Car au moins j'aurais fui, je me serais fait remplacer par quelque autre,. par Cambel... Mais il fallait que ce fût moi. Le sort avait à me faire bien comprendre que je ne lui échapperais en rien, que je boirais jusqu'à la lie.

Je ne sais comment je pus achever. Mes genoux fléchissaient; les paroles s'embarrassaient dans ma bouche; la foule, les piliers, les cierges, tout semblait tourner autour de moi. Enfin, le dernier *Amen* arriva. La foule s'ouvrit; les époux sortirent. Je me retrouvai seul.

Mais la contrainte avait été trop longue. Je me sens brisé. J'ai la fièvre. Les yeux, la tête, la poitrine, les membres, tout me fait mal.

Une mère! La voir, toucher sa main, — car je l'ai touchée, je crois, en lui mettant ce misérable anneau, — et ne pas lui dire *ma mère!*... et ne pouvoir, et ne vouloir pas le lui dire!... et être sûr de ne le lui dire jamais!...

Une mère! Et là mépriser!... et l'appeler une *déplorable femme!*... car c'est ce que j'ai écrit, je

crois... Oui, c'est bien cela... Et ils se disent malheureux ceux qui ont perdu une mère aimée, estimée, adorée!... Qu'ils me voient, et qu'ils disent s'ils changeraient leur sort contre le mien.

Mais ils ne me verront pas. Qui est-ce qui saura ce que je souffre? Personne n'a pu le deviner... Il n'y a que ce Cambel, qui sait tout...

Je ne puis plus écrire. Ma main tremble; ma tête se fend. Il paraît que je suis malade tout de bon.

11 novembre.

J'ai passé une nuit affreuse. La fièvre, des rêveries, le délire...

Ah! le délire!... Il m'a donné un moment de bonheur... A travers l'espèce de fumée qui me semblait flotter devant mes yeux, j'ai vu, assise à côté de mon lit... O Marie! ai-je besoin de vous dire qui j'ai vu!... Votre main tenait la mienne; votre regard calmait ma tête en feu, et mon cœur nageait dans la paix. Je me suis rappelé, toujours rêvant, l'espèce de miracle dont je fus aussi l'instrument auprès de Gilbert en délire. Comme lui, je fermai les yeux; comme lui, j'attendis... Hélas! au lieu du miracle attendu, l'attente même s'évanouit bientôt. Ce moment de calme n'avait fait que rétablir le cours de mes idées. Quand je rouvris les yeux, je ne vous cherchai même plus; je savais trop que vous n'étiez pas là. Ma pauvre servante attendait, un breuvage à la main. Que peut-elle pour me guérir? Ses prévenances mêmes me font mal. Il est cruel d'être

soigné, même bien, par une main qu'on ne peut pas baiser.

J'ai voulu me lever; je me suis traîné jusqu'ici. Mais je ne puis rester; il faut que je retourne à mon lit.

Si c'était au moins pour n'en plus descendre!...

21 novembre.

Dix jours! Où ont-ils passé, ces dix jours? Tantôt il me semble que c'est hier que j'écrivais les lignes ci-dessus; tantôt c'est comme un siècle qui a coulé entre cette date et moi.

Je me suis levé dans l'intention d'écrire l'histoire de ces jours. J'en aurais peut-être la force, mais je n'en ai pas le courage. Plus tard peut-être... Mais non. A quoi bon constater qu'il y a un mur de plus entre vous et moi, Marie! Mieux vaut ne plus écrire et renoncer à quelques moments d'illusion, toujours payés... Oh! je ne dirai pas *trop cher*... Mais laissez-moi me taire. Il le faut. Plus que jamais j'ai besoin de m'ensevelir dans le silence.

M'ensevelir!... Hélas! Et cette lettre au large cachet fleurdelisé?... La reine me fait écrire qu'elle n'a pas oublié ce qu'elle appelle *ma promesse* d'aller la voir à Versailles. J'irai...

XXV

Suppléons donc au silence de Julien.

Les ardeurs de la fièvre et du délire avaient servi les projets de Cambel. Un vœu lui asservissait désormais la conscience et les actions de son malheureux disciple.

Dès le second jour de la maladie, il s'était installé à son chevet. Là, par un habile mélange de soins affectueux et du despotisme qu'autorisent les devoirs d'un garde-malade, il avait insensiblement conquis tout le pouvoir dont il avait besoin pour frapper enfin le grand coup. Julien était loin de se rappeler exactement comment les choses s'étaient passées. Il avait un vague souvenir d'exhortations pressantes, de sacrements administrés avec certaines formes. Il avait pris ensuite certains engagements, signé même certains articles, reçu, enfin, une certaine absolution *in articulo mortis*, que Cambel avait apparemment le pouvoir de conférer. Une seule chose

était claire : il venait de sceller sa servitude en entrant dans cette société dont l'idéal est de changer l'homme en un cadavre.

Il en était cependant plutôt honteux que fâché, et la honte elle-même était déjà diminuée par l'excuse de la maladie et du délire. Ce pas qu'il venait de faire, ce n'était, après tout, que le complément naturel de cet abandon de lui-même auquel il tendait depuis longtemps. On lui aurait offert de lui rendre son serment, qu'il ne l'aurait pas repris.

Mais ce lien factice ne lui suffisait encore pas. Il voulait arriver à se sentir réellement lié, réellement obéissant, réellement cadavre.

Or, y arriver par lui-même, impossible. Y arriver par les raisonnements ou les injonctions de Cambel, impossible. Dieu seul pouvait l'y amener; Dieu lui devait de l'y amener, pensait-il, ne fût-ce que pour lui payer le prix de son sacrifice. Il ne croyait pas même bien solidement en Dieu, et il voulait que Dieu fît des miracles pour l'aider à être un bon jésuite.

Cet appel de la reine, qui ne lui avait d'abord causé que de la frayeur et de l'ennui, il commençait aussi à l'envisager dans le sens de cette étrange prétention. Dieu l'enverrait-il donc au milieu des vices de Versailles sans lui donner l'audace et la confiance dont il allait avoir besoin? Il se voyait déjà effrayant cette cour légère, prêchant à la reine elle-même les sérieux devoirs qu'elle se faisait un jeu de paraître oublier, et, nouveau Bossuet, conviant aux fêtes du

trône les terreurs de la mort et du néant. Puis, quand son imagination s'était bien nourrie de ces rêves, quand il se retrouvait en face de cette tâche immense, incertain, chétif, sceptique, tremblant, — il ne voyait d'autre solution à ce problème qu'une révolution qui fît de lui un nouvel homme, détruisît, d'un coup, tous ses doutes, et le lançât, invincible, dans le champ du combat.

Une nuit,—c'était le lendemain qu'il devait partir pour Versailles,—il s'agitait douloureusement dans son lit sous le poids de ces idées. Ce changement miraculeux qu'il avait attendu de jour en jour, d'heure en heure, il l'attendait encore, ou, pour mieux dire, il ne l'attendait plus. Le découragement revenait d'autant plus sombre que l'espérance avait été plus étrange, car au chagrin de la voir s'évanouir se joignait l'amère pensée de n'avoir espéré qu'une folie.

Mais tout à coup il se lève, s'habille à la hâte, et sort. Folie nouvelle ou inspiration du ciel, il a conçu l'idée de frapper encore une fois à la porte des mystères. Si elle s'ouvre, il est sauvé ; si elle reste fermée... Mais déjà son imagination s'exalte. La porte ne restera pas fermée. Il l'espère ; il y compte. Un signe éclatant va le tirer à jamais de ses ténèbres.

Ce n'était, au fond, que son ancienne idée fixe de trouver dans l'hostie quelque manifestation visible, irrécusable, de la vérité et de la divinité des mystères chrétiens. En quoi consisterait cette manifestation ? Il ne s'en faisait aucune idée ; mais il voulait

enfin essayer de la provoquer, et c'était pour cela qu'il pénétrait, par cette sombre nuit, dans la vieille église du village. Il savait y trouver quelques hosties consacrées, pendant sa maladie, par des prêtres plus croyants que lui peut-être, dont la parole aurait été plus puissante que la sienne pour opérer la transformation miraculeuse. Il les prendrait donc, ces hosties, il les emporterait chez lui, et, au risque de commettre quelque monstrueux sacrilége, il essayerait... Qu'essayerait-il ? Il n'en savait rien encore. Il verrait, le moment venu, à quelle expérience il soumettrait la mystérieuse chair du Christ.

Cependant, à mesure qu'il approchait de l'autel, il ralentissait le pas. La crainte d'une solution redoutable et celle d'une déception complète concouraient à peu près également à l'arrêter. Il tremblait d'oser trop; il tremblait d'acquérir la certitude que cette prétendue audace n'était qu'un enfantillage et n'affronterait qu'une chimère.

Aussi s'arrêta-t-il, dans une émotion violente, sous la petite lampe suspendue, selon l'usage, un peu en avant de l'autel. Une chaise était là. Il s'y appuya un moment, comme pour reprendre un peu de force; puis il s'assit. La force, au lieu de venir, s'en allait.

L'église était haute et assez vaste; la lampe n'éclairait guère que le devant de l'autel et la partie inférieure des deux piliers voisins. Agitée un instant par le mouvement de l'air, l'imperceptible flamme était bientôt redevenue immobile, et toutes les om-

bres avec elle. Les ténèbres et le silence se prêtaient mutuellement leur mystérieux pouvoir.

Déjà Julien ne jetait plus sur l'autel que des regards furtifs et effrayés, comme s'il eût senti derrière lui d'invisibles témoins prêts à lui arrêter le bras. Au premier pas, au premier mouvement, au premier bruit, l'ombre en serait peuplée. Il retenait son souffle ; il aurait voulu faire taire et le balancier de l'horloge, et les battements de son cœur. Il sentait se rapetisser par degrés l'espace dans lequel il oserait encore voir, encore vivre. Enfin, les yeux baissés, il en vint à ne plus oser les relever.

Il s'aperçut alors qu'il avait les pieds sur une dalle que deux anneaux de fer distinguaient de ses voisines. Cette dalle, à lui bien connue, c'était l'entrée d'un caveau où l'on enterrait depuis longtemps les curés de la paroisse.

Que de fois il l'avait déjà contemplée! Que de fois sa pensée avait pénétré au travers, interrogeant le souterrain et ses immobiles hôtes!

Mais un, surtout, était devenu l'objet de cet intérêt ardent qu'excitaient chez lui tous les mystères de la vie et de la mort.

On racontait dans le pays qu'un curé du commencement du siècle avait laissé certains papiers, lesquels papiers avaient été enfermés, par son ordre, dans son cercueil. On ajoutait que ce curé, venu on ne savait d'où, avait vécu triste, était mort jeune, et paraissait avoir plié sous le poids de quelque secrète angoisse.

C'était assez pour intéresser Julien. Il s'était fait un frère de cet homme mort avant sa naissance ; il bâtissait et rebâtissait de cent manières l'histoire des douleurs qui l'avaient conduit au tombeau.

Plusieurs fois l'idée lui était venue de la chercher, cette histoire, où là elle était probablement, dans ces papiers qu'on disait enterrés avec le prêtre. La violation du cercueil ne pouvait, dans un cas pareil, alarmer sa conscience. Puisque le mort n'avait pas ordonné que ces documents fussent détruits, il avait donc admis la possibilité qu'on les recueillît un jour. Julien se sentait des droits à cet héritage funèbre.

Mais l'entreprise n'en était pas moins de celles qu'on est peu pressé d'accomplir. Ajoutez à cela les difficultés matérielles, la nécessité de n'avoir ni confident ni aide, et de n'éveiller aucun soupçon.

Les yeux fixés, comme nous l'avons dit, sur la dalle aux deux anneaux, l'idée lui vint tout à coup qu'une moitié de la chose était faite. Il était dans l'église, de nuit, sûr de n'être ni vu ni dérangé. Il n'avait qu'à ouvrir le souterrain, à prendre la lampe et à descendre. La terreur même qui venait de s'emparer de lui l'excitait à en affronter une plus grande. Qui n'a connu ce sentiment? Vous n'osiez parler bas, et vous osez parler tout haut; vous n'osiez faire un pas, et vous courez. Le caveau sépulcral lui devenait une espèce de refuge contre les frayeurs vagues de l'église. Il verrait, il toucherait des cercueils. Il remonterait rassuré.

Aussi ne perdit-il pas un instant. Il alla chercher

derrière l'autel une barre de fer qu'il savait y être, et la passa dans les anneaux. La dalle se trouva médiocrement pesante, et, au premier effort, elle se souleva de quelques pouces.

Était-ce encore un jeu de son imagination? Il avait cru apercevoir, par l'étroite ouverture qui venait de se faire, une lueur. Cette lueur avait disparu subitement, comme si un flambeau se fût éteint au bas de l'escalier.

Il essaya de douter; il ne pouvait. Une lueur avait bien réellement paru, puis disparu. Il sentit que la réflexion n'aboutirait qu'à le convaincre toujours mieux qu'il avait vu, bien vu, et, sans attendre un nouvel accès de terreur, il continua.

La dalle se soulevait lentement. Il commençait à entrevoir, mais à la clarté de la lampe suspendue au-dessus de lui, une première marche.

Mais il s'arrêta de nouveau, et, cette fois, une sueur glacée coulait sur son visage. Une voix avait été entendue, et cette voix, du fond du souterrain, avait murmuré : « Prends! »

Il était resté immobile, soutenant le poids de la pierre, et tout aussi hors d'état, en quelque sorte, de la laisser tomber que de la lever davantage. Ses mains serraient convulsivement la barre, et ses muscles raidis semblaient ne pas se lasser plus que le fer.

Après quelques secondes, la voix répéta : «Prends!»

Nouveau silence. Que prendre? Il ne remuait pas.

Enfin : « Prends les hosties... Prends! »

Il lâche la pierre, et s'élança vers l'autel.

Peu de moments après, il rentrait au presbytère, pressant contre sa poitrine le ciboire arraché au tabernacle. Il courut à sa chambre, s'enferma, ouvrit le ciboire...

Les hosties nageaient dans un sang noir.

XXVI

— Que me veut donc le roi?... disait un jour la reine Marie-Antoinette à ses amies, mesdames de Polignac et de Lamballe. Il me fait dire, poursuivit-elle, de l'attendre à trois heures dans mon cabinet intérieur, seule avec madame Campan...

Madame Campan, ancienne lectrice de Mesdames, filles de Louis XV, était celle de la reine. Elle n'en avait pas le titre, lequel appartenait à la comtesse de Neuilly; mais celle-ci n'exerçait pas. Madame Campan, une des douze *femmes ordinaires* de la reine et *première femme* en survivance, partageait presque avec mesdames de Polignac et de Lamballe l'amitié de sa souveraine.

L'épouse de Louis XVI avait besoin d'amitié, et peut-être est-ce une preuve de plus qu'on l'a calomniée quand on la disait accessible à des sentiments moins innocents. Mais dire au juste jusqu'à quel

point ce besoin d'amitié était réel, sérieux, ce ne serait pas facile. Le philosophisme du siècle s'était aussi mêlé de ces choses; les charmes de l'amitié étaient en vogue comme ceux de la nature. Une amie au sein des grandeurs, c'était un peu comme le petit chalet suisse au milieu des magnificences de Versailles. Mais, nous le répétons, ce n'est point à dire que la reine feignît ces sentiments; le calcul, d'ailleurs, s'il y en avait eu un, aurait été trop évidemment mauvais. L'affection de la reine pour madame de Lamballe, veuve d'un prince du sang, étrangère en France et malheureuse, on la pardonnait assez; son amitié pour madame Campan, roturière et ne remplissant que des fonctions obscures, on s'en inquiétait peu; mais la faveur de madame de Polignac avait ceci de fâcheux qu'elle blessait ceux mêmes qui n'avaient pas à en être jaloux au point de vue du pouvoir ou des avantages positifs. Les personnes qui vivent autour des souverains se résignent facilement à ne leur inspirer aucune affection proprement dite; mais c'est à condition qu'il y ait égalité, ou à peu près, entre les courtisans, et que l'indifférence pour la foule n'ait pas l'air de tenir à l'amitié accordée à un seul. On permet à un roi des maîtresses, non un ami; à une reine, si on lui défend les amants, une amie ne lui est guère mieux permise.

D'ailleurs, eût-on pardonné à la reine son amitié pour madame de Polignac, très-digne, en effet, d'être aimée, on ne pouvait guère ne pas voir, derrière l'aimable favorite, une coterie qui régnait et gou-

vernait par elle, ou qui, du moins, en avait l'air. *Les Polignac*, comme on disait, étaient le point de mire de tous les mécontentements; ils semblaient n'entourer l'imprudente souveraine que pour habituer la cour et le peuple à diriger de son côté tous les traits de l'envie, de la calomnie, de la haine. Méritaient-ils eux-mêmes cette animadversion qu'ils attiraient sur Marie-Antoinette? Non. Ils n'étaient, comme elle, qu'imprudents; mais un venin était dans l'air, qui rendait toute imprudence mortelle. Plus imprudents encore étaient ceux qui, partisans de la monarchie, s'imaginaient ne déclamer que contre les Polignac, et ne s'apercevaient pas qu'ils ébranlaient le trône.

Les Polignac, c'était d'abord le vieux comte de Polignac, lequel n'avait qu'un fils, et ce fils était abbé. Mais on ne les voyait, ceux-là, presque jamais à Versailles, et on ne parlait guère d'eux, ni en bien, ni en mal.

Les Polignac proprement dits, c'était le comte Jules, mari de la favorite et premier écuyer; c'était sa sœur, la comtesse Diane, laquelle n'avait pu, paraît-il, trouver un mari, et ne figurait à la cour qu'en vertu d'un *brevet de dame*, à elle octroyé par le roi en 1777. «... Voulant donner à notre amée, la damoiselle de Polignac, une marque de notre protection royale et de notre dilection, comme aussi témoigner de nos sentiments à l'égard des services rendus à l'État sous les rois nos prédécesseurs par aucunes personnes de sa famille, et notablement par

le feu cardinal de Polignac, oncle d'icelle, lui concédons par les présentes les qualifications de dame comtesse Diane de Polignac, ensemble la prééminence d'icelui rang de comtesse..., etc., etc. » Ainsi avait parlé, ou à peu près, le roi Louis XIV, quand il lui plut de donner le rang de dame à celle qui lui devait déjà l'honneur ou le déshonneur d'être mère, mademoiselle de la Vallière. Mais le temps n'était plus où ces créations bizarres paraissaient ne point excéder les bornes de l'autorité royale. Les uns avaient ri; les autres s'étaient indignés. Ce n'était pourtant pas que l'on soupçonnât le moins du monde chez Louis XVI, un motif analogue à celui de Louis XIV; dans ce cas, d'ailleurs, il est probable qu'on ne se serait pas tant indigné, au moins parmi les courtisans. Mais il faut savoir que les Polignac avaient un autre tort que celui d'entourer la reine : ils n'appartenaient pas clairement à l'antique maison de Polignac, dont les biens et les titres, disait-on, n'avaient passé dans la leur qu'à la fin du quinzième siècle, l'héritière ayant épousé un M. de Chalençon, leur véritable aïeul. Ne jugeons pas trop ces querelles avec nos idées d'aujourd'hui, et comprenons que, sous l'ancien régime, cette espèce d'usurpation était un grief sérieux. Un autre membre de la société intime de la reine, le comte d'Adhémar, n'avait aussi que des droits douteux au grand et vieux nom qu'il portait. C'était assez pour qu'on accusât la reine d'aimer à s'environner d'intrus. La haute noblesse était froissée, et l'inférieure était jalouse.

Le marquis de Vaudreuil s'était fait, dans ce petit cercle, le représentant des arts, des lettres, et, avec les ménagements nécessaires, de l'Encyclopédie. Aussi était-il le chef, le vrai meneur, rôle que le comte Jules, homme paisible et surtout assez médiocre, ne lui disputait pas. Il se servait également de sa position à la cour pour se donner de l'importance auprès des littérateurs et des artistes, et de sa position parmi ceux-ci pour se donner de l'importance à la cour. Il tâchait, d'ailleurs, d'être un homme grave, car il ne visait à rien moins qu'à devenir gouverneur du dauphin, et, pour cela, il fallait plaire au roi en même temps qu'à la reine, ce qui ne laissait pas que d'être assez malaisé. Il fallait aussi que le dauphin eût sept ans; il fallait même qu'il naquît, car il n'était pas né. Mais ce n'était pas chose rare, à la cour, que ces batteries dressées sept ans, dix ans d'avance. Quand Massillon prêta son ministère au sacre de cet infâme Dubois, n'était-ce pas aussi parce qu'on lui avait fait entrevoir un dauphin à élever? Et le roi n'était pas marié. Nul donc ne trouvait singulier que M. de Vaudreuil y songeât si longtemps d'avance; mais d'autres y songeaient aussi, et, cela va sans dire, le traversaient de leur mieux. On disait que, lorsqu'il n'était pas vu ou se figurait ne pas l'être, il était brusque, emporté, capricieux, semblable enfin à tous ces autres seigneurs qu'on voyait se dédommager largement, dans l'occasion, de leur politesse d'apparat. Grande fut, par exemple, la joie de ses ennemis, ce jour où il eut

le malheur de rompre en deux, dans un mouvement de colère, une queue de billard qui appartenait à la reine, un bijou peut-être unique au monde, car elle était d'ivoire, d'un seul morceau. Le dauphin, en ce temps-là, était né; mais cette queue cassée fit faire à Marie-Antoinette, s'il faut en croire les mémoires de madame Campan, des réflexions fort tristes sur le tort qu'elle avait eu de se créer presque des égaux, car M. de Vaudreuil en était venu alors à dissimuler assez mal, sous les respects, la prétention et presque la certitude d'être un maître pour elle. Déjà, pour se délivrer du comte d'Adhémar, plus téméraire encore, elle l'avait fait nommer ambassadeur en Angleterre. Tout cela se savait, et les calomniateurs avaient beau jeu. Toutefois, en 1780, le comte de Vaudreuil était encore celui dont on admirait le bon ton, et à qui la princesse d'Hénin avait rendu ce témoignage qu'il n'y avait que deux hommes en France qui sussent parler aux femmes, Lekain et lui.

A côté de ces noms français figurait chez la reine un étranger, mais un étranger, il est vrai, aussi Français que qui que ce fût, comme son nom soleurois de Bösenwald était devenu Besenval. Il avait plus de cinquante ans, M. le baron de Besenval, colonel en second des gardes suisses, et ses cheveux tout blancs ne l'empêchaient pas de songer à des succès tout autres que ceux des armes. Fin courtisan, il s'aidait merveilleusement, dans ses intrigues, de cette simplicité tout helvétique dont il avait gardé quelques dehors et peut-être quelques

véritables restes. On l'avait vu pleurer en chantant le Ranz des vaches ; il peignait ses montagnes, où il se serait probablement fort peu soucié d'aller vivre, avec un enthousiasme autrement vrai que celui des Delille et des *descripteurs* à la mode. Homme d'esprit, inépuisable conteur, c'était lui qui alimentait d'historiettes les causeries de Trianon ; il excellait à arranger ou à inventer les choses de manière à s'arrêter juste aux limites du scandale, assez hardi pour piquer l'intérêt, assez sage pour que la vertu du jour, généralement peu farouche, pût l'écouter sans embarras. Est-il vrai qu'il oublia sa sagesse jusqu'à faire à la reine, un beau matin, une déclaration en forme ? Madame Campan l'affirme ; elle ajoute que la malheureuse princesse, pour ne pas faire un éclat qui eût fourni trop d'aliments à la malignité, fut obligée de digérer l'affront et de n'en laisser rien voir. Cette même société qui lui faisait tant de mal au dehors avait fini par ne lui causer, au dedans, que des ennuis. — Mais tout cela était aussi postérieur à 1780.

La reine croyait donc encore avoir été aussi heureuse qu'habile dans le choix de ses amis et amies. A ceux que nous avons nommés ajoutons mesdames d'Andlaw et de Châlon, messieurs de Guignes, de Coigny et de Guiche, et nous aurons tous ceux qui figurèrent, d'une manière permanente, dans son intimité. Mais la princesse de Lamballe n'appartenait pas proprement à cette société particulière. Surintendante de la maison de la reine, ce titre officiel lui

donnait des prérogatives qui eussent été là un embarras. Elle n'allait donc pas avec la reine chez madame de Polignac, mais celle-ci la trouvait souvent chez la reine.

XXVII

— Que me veut le roi?... disait donc la reine, ce jour-là, à ces deux dames.

Mais elle croyait le savoir.

Depuis peu, en effet, elle avait commencé à sa mêler sérieusement de politique. Depuis peu, disons-nous; mais il y avait longtemps que ses ennemis l'en accusaient, et, à force d'en parler comme d'une chose étrange, fâcheuse, déplorable, ils avaient fini par faire considérer comme un crime, chez une reine, ce qu'on avait trouvé tout naturel chez madame de Pompadour, même chez madame Du Barry. C'était chose reçue que Louis XVI commettait une véritable trahison quand il accordait à sa femme une portion quelconque d'influence dans les affaires de l'État. Les meilleurs royalistes criaient là-dessus comme les autres; il fallait que la reine ne fût rien, ne pût rien, ne possédât même rien. Quand le roi lui donna Saint-Cloud, il fut dit en plein parlement qu'il était

« impolitique et immoral » qu'une reine de France possédât un château en France. Impolitique, c'était vrai, vu l'état de l'opinion ; immoral, cela ne se comprend guère. Mais y il avait parti pris de travestir en immoralités toutes les fautes où la reine entrait pour quelque chose.

Elle commençait donc, en 1780, à faire ce qu'on lui avait reproché avant qu'elle y songeât : pour la première fois, un ministre venait d'être nommé sous ses auspices.

Nous avons vu qu'on s'attendait à voir M. de Sartine remplacé par M. de Castries, et c'est ce qui avait eu lieu, mais non sans peine. M. de Maurepas voulait rester conseiller unique, absolu ; il avouait la nécessité de remplacer le ministre de la marine, son protégé, mais il ne se hâtait guère. La goutte l'ayant cloué quelques jours dans son lit, le roi avait enfin osé faire quelque chose sans lui. Il avait accordé à la reine et à M. Necker la nomination de M. de Castries.

L'autre nomination dont on parlait aussi déjà, celle du marquis de Ségur en remplacement du prince de Montbarrey, allait maintenant occuper la reine. Elle avait sondé le terrain ; le roi ne faisait pas d'objections. Mais il fallait l'amener encore à ne pas consulter le vieux ministre, ou à ne pas l'écouter.

Une troisième affaire était cependant engagée, dans laquelle on avait à triompher plutôt du roi que de son ministre.

Beaumarchais s'était fait un parti considérable. A force de répéter cet habile mot de sa pièce qu' « Il n'y a que les petits esprits qui ont peur des petits écrits,» il avait enrôlé sous sa bannière tous les esprits assez petits pour redouter d'être appelés petits, et c'était, comme aujourd'hui, le grand nombre.

Le comte de Vaudreuil, outre qu'il était de ce grand nombre, avait cru trouver là une magnifique occasion de se poser en protecteur des lettres. S'il parvenait, malgré l'opposition du clergé, du parlement, du roi lui-même, à faire que la pièce fût jouée, — il devenait le plus haut des Mécènes, il s'assurait la reconnaissance et les éloges de tous les écrivains, il prenait place à la tête d'un parti désormais tout puissant. Du reste, comme tant d'autres, il ne se faisait aucune idée des maux que cela pouvait amener, et, s'il avait eu quelques scrupules, l'ambition les eût aisément calmés.

Ainsi, soit directement, soit par madame de Polignac, il avait travaillé la reine; et la reine, moins habituée que personne au calcul des conséquences, était entrée dans ses vues. Elle aussi elle s'était mise à se dire, de la meilleure foi du monde, que les petits écrits ne font peur qu'aux petits esprits. Peut-être aussi espérait-elle arrêter, la pauvre femme, par cette éclatante complaisance pour le parti avancé, les outrages qui commençaient à empoisonner sa vie. N'était-ce pas à des complaisances de ce genre que madame de Pompadour avait dû de régner vingt ans en paix, ménagée, louée, divinisée par ces

grands défenseurs de la morale? — Mais, en cela comme en tout le reste, ce qui avait réussi à l'audacieuse maîtresse ne devait valoir à la reine ni un hommage de plus ni un outrage de moins. Un parti n'est jamais véritablement reconnaissant des fautes qu'on fait pour lui plaire. Il en profite et il va son chemin, dût-il, en passant, vous écraser.

Le roi aussi était de ceux que l'habile phrase pouvait prendre, au moins jusqu'à ce qu'il connût la pièce et en eût à loisir examiné la portée. N'était-ce pas en lui disant qu'il serait ridicule d'avoir peur d'un vieillard, d'un mourant, qu'on avait obtenu de lui qu'il laissât revenir Voltaire? Le mourant arrivé, il avait eu un peu plus de courage, ou, si l'on veut, un peu plus de peur, puisqu'il avait refusé de le voir; mais cette sagesse tardive n'était qu'une faute après une faute. Quant à la reine, elle n'avait paru comprendre ni la première ni la seconde.

Elle était donc en instance auprès du roi, et, avec elle, tous les membres de sa société, tous les courtisans qui tenaient, de près ou de loin, par sympathie ou par peur, au parti philosophique. Dans les promenades, dans les chasses, à Versailles, à Trianon, à Marly, à table, au jeu, partout, le roi avait les oreilles rebattues de cet éternel *Figaro*. La censure avait prononcé que la pièce ne pouvait être jouée; mais l'auteur la lisait à qui voulait, et nul ne se gênait pour dire devant le roi : « Je l'ai entendue, » ou « Je l'entendrai, » ou « Je voudrais bien l'entendre. » On citait une scène, un trait, un mot. Le

roi riait ou tâchait de ne pas rire, et on voyait de reste les efforts qu'il avait à faire pour se rappeler qu'il était le roi.

Quand la pièce eût été innocente et sans danger, c'était déjà un assez étrange échantillon du relâchement universel que ces sollicitations de grands seigneurs, de nobles dames, d'une reine, enfin, pour Beaumarchais. Nous avons reconnu qu'il avait été, lui aussi, calomnié ; que tout n'était pas vrai, à beaucoup près, dans ce long tissu de turpitudes dont on composait son histoire. Mais il y en avait pourtant d'avérées, d'incontestables ; et cet homme que nul n'aurait appelé homme honorable, que nul n'aurait avoué pour ami, la reine et la famille royale avaient déjà encouragé son audace en jouant une de ses pièces, le *Barbier de Séville* ; à Trianon. Comment lui défendre, après cela, de faire jouer l'autre par les comédiens ?

C'était déjà une assez fâcheuse question, même indépendamment de la qualité des pièces ou du nom des auteurs, que celle de ces représentations à Trianon. Le temps n'était plus où les princes, dieux de la terre, pouvaient, comme les dieux des païens, descendre à toutes les folies et se retrouver dieux. On a dit que si les princes du sang jouaient en 1701, dans le palais de Louis XIV vieilli, une pièce de J.-B. Rousseau [1], Marie-Antoinette, jeune et gaie, avait bien pu jouer à Trianon ou le *Devin du village*,

[1] *La Ceinture magique.*

ou la *Gageure imprévue*, ou *Rose et Colas*, ou telle autre pièce, fût-ce le *Barbier de Séville*. On a dit que si la duchesse de Bourgogne, mère de Louis XV, avait reçu des leçons de Baron et figuré avec lui sur la scène, la femme de Louis XVI pouvait bien en recevoir de Caillot, de Dazincourt, hommes d'ailleurs honorables. — Erreur. Ce que la royauté perdait là de son prestige, elle ne le retrouvait pas en redevenant la royauté. La reine le reconnut trop tard. « Je devais protéger Garat, disait-elle, mais je n'aurais pas dû chanter des duos avec lui. »

A ces imprudences, enfin, ajoutez celle de s'y porter avec une ardeur, une fureur, qui passait toutes les bornes. La reine en était venue à ne plus vivre, à ne plus respirer, semblait-il, que pour le théâtre. Quand elle ne jouait pas, il fallait qu'elle vît jouer. Dans les petits voyages de Choisy, il y avait quelquefois spectacle deux fois par jour. Au commencement de la soirée, opéra, comédie française ou italienne ; puis, après le souper, des parodies. Les premiers sujets de l'Opéra reparaissaient, dans ces tristes pièces, avec des rôles ridicules, des costumes bizarres. La danseuse Guimard obtenait là des succès du plus mauvais goût ; sa maigreur, sa petite voix sèche et rauque, ajoutaient encore au burlesque des rôles parodiés d'Ernelinde et d'Iphigénie. Le roi, que nous avons vu se divertir à *Don Japhet d'Arménie*, s'amusait aussi beaucoup à ces farces, et les gens les plus disposés à s'y amuser eux-mêmes trouvaient, avec assez de raison, que ce n'étaient guère

là des amusements de roi. Un prince qui a d'ailleurs de la grandeur et de l'éclat peut mieux descendre à des divertissements vulgaires que celui qui n'est, comme Louis XVI, qu'un bourgeois sur le trône.

XXVIII

Mais voilà bien de l'histoire à propos d'un simple mot de la reine. Est-ce trop ? Nous n'avons rien dit qui n'ait son importance. Ce n'est pas notre faute si l'esprit et les tendances du temps donnaient de la gravité à ces misères.

Mais la reine parlait encore qu'on annonça Monsieur, frère du roi.

C'était toujours le gros et malin prince que nous avons vu, deux ans avant, inépuisable en mystifications. Sa malice était trop souvent allée jusqu'à la plus dangereuse inconséquence, comme ce jour où il avait demandé, en pleine chapelle de Versailles, au moment où on allait procéder au baptême de la fille du roi, pourquoi le grand-aumônier ne commençait pas par demander, selon le rituel, de qui elle était la fille.

Il arrivait donc chez la reine, et, notez ce point, avec sa femme.

Elle n'était point belle, bien s'en faut, Marie-Louise de Savoie, comtesse de Provence ; mais elle avait, comme son mari, de l'esprit, ou, pour mieux dire, elle avait l'esprit de son mari, de sorte que c'était le meilleur ménage de la cour. On disait seulement que ces deux époux incomparables avaient moins d'amour mutuel que de commun besoin de dire du mal des autres, et c'était aussi par cette raison qu'on expliquait leur commune amitié pour une troisième bonne langue, la comtesse de Balbi. La reine, tout en leur faisant bon visage, les aimait peu ; elle les eût aimés encore moins si elle avait tout su.

— Eh bien, ma sœur, dit-elle, venez-vous à résipiscence ?

— Est-ce que ma femme aurait fait quelque sottise ?... s'écria le prince en riant très-fort, mais un peu en dessous, comme toujours.

— Moi ?... Au contraire... dit la princesse.

— *Au contraire* est charmant, reprit la reine.

— Charmant ?...

— Sans doute. Cela veut dire que c'est moi qui ai proposé une sottise...

— Oh ! ma sœur !...

— ... et que vous avez la sagesse de vous y refuser...

— Mais de quoi s'agit-il ?... demanda le prince.

— Vous le savez de reste, dit la reine. Madame s'obstine à ne pas jouer à Trianon.

— Je vous ai dit mes raisons, ma sœur.

— Elles n'en sont pas, ma sœur...

Les deux princesses ne se disaient guère *ma sœur* que lorsqu'elles avaient envie de se dire tout autre chose.

— Elles n'en sont pas, répéta la reine, du moment que je joue, moi, et que le roi veut bien n'y pas trouver à redire.

— Elles en sont pour moi. Je dirai seulement, si vous voulez, comme Bossuet, que s'il y a de bonnes raisons contre, il y a de grands exemples pour.

— Suivez-les donc.

— Non, ma sœur. Les bonnes raisons pour, sans les exemples, ne me suffiraient pas; souffrez que je ne me contente pas non plus des exemples sans les raisons. La maison de Savoie...

— Nous y voici... murmura Marie-Antoinette.

— La maison de Savoie, dis-je...

— Venez, mon frère, venez... Et prosternons-nous tous ensemble devant les éternelles grandeurs de la maison de Savoie...

C'était au comte d'Artois que la reine s'adressait, car il venait d'entrer.

— Il me semble, poursuivit-elle, que quand la maison d'Autriche...

— Mesdames, dit le prince, vous êtes l'une et l'autre de trop grande maison pour jouer...

— Vous jouez bien, vous...

— La comédie?... A la bonne heure. Je voulais dire pour jouer à la fable des deux chèvres.

On se mit à rire, et même un peu plus fort que ne le valait la réplique; mais la querelle commen-

çait à devenir embarrassante, surtout pour madame de Polignac, qui avait déjà fait de son mieux pour ne pas paraître écouter.

— Eh bien, monseigneur, disait-elle au comte de Provence, on a enfin achevé de graver votre belle fête de Brunoy?...

— Êtes-vous contente des gravures?

— Moins que de la fête, monseigneur.

— Je suis heureux, madame, que vous en ayez gardé un si bon souvenir.

Mais son *heureux* cachait passablement d'amertume. Il avait cru, dans cette fameuse fête, jouer un coup de maître; il y avait perdu sa peine, son argent, et même un peu de cette réputation d'habileté sur laquelle il fondait ses espérances. Quand on avait vu un prince avare dépenser un million, d'autres disaient un million et demi, pour amuser pendant quelques heures une belle-sœur qu'il n'aimait pas, tout le monde avait compris que c'était pour tâcher d'arriver par elle à être quelque chose dans le gouvernement, et tout le monde avait ri de voir que tant de préparatifs, tant d'argent, tant de fusées, n'eussent abouti à rien. Monsieur dut se contenter de la gloire d'entendre dire qu'il avait donné la plus belle fête, la plus *galante*, comme on disait encore en ce temps-là, dont la cour eût le souvenir. Quel moment que celui où on avait vu la reine, qui ne se doutait de rien, réveiller tout à coup par sa présence cinquante chevaliers endormis dans un bosquet! Ils étaient là depuis Charlemagne; ils atten-

daient qu'une beauté surhumaine les vînt tirer de leur magique sommeil. C'est là du moins ce qu'annoncent, à l'arrivée de la reine, des voix mélodieuses qui semblent venir des nues. Les chevaliers se lèvent. Cinquante pages amènent cinquante chevaux, vingt-cinq blancs, vingt-cinq noirs. Les chevaliers se mettent en bataille. Le tournoi commence, et... Mais qu'on aille prendre, si on veut, les relations du temps. Que tout cela est loin de nous, bon Dieu! Qu'elles nous paraissent sombres, vues au travers de la révolution, ces fêtes déjà si peu joyeuses, où on arrivait blasé, où on essayait de revivre, comme les cinquante chevaliers du comte de Provence, où on se rendormait pour ne s'éveiller tout de bon, dix ans après, qu'au bruit du trône s'écroulant ou de la hache tombant!

— N'était-ce pas Vestris, dit madame de Polignac, qui commandait les chevaliers blancs?

— Oui, dit le prince, Auguste Vestris, le fils. Le père, le *Diou* de la danse, comme il dit dans son baragouin, se fait vieux. Il parle de prendre sa retraite.

— Dit-il toujours : « *Voltaire, Frédéric et moi?* »

— Non, madame. Il dit : « *Moi, Voltaire et Frédéric.* »

— Son fils l'égalera-t-il?

— Voulez-vous dire en talent, ou en impertinence?

— Tous les deux.

— En le présentant au public, le jour de son dé-

but, il lui a dit : « Allez, mon fils... Votre père vous regarde... » Et dernièrement, quand Auguste se fit envoyer au For-l'Évêque pour je ne sais quelle désobéissance : « Allez, mon fils... Voilà le plus beau jour de votre vie. Prenez mon carrosse, et demandez l'appartement de mon ami le roi de Pologne... Vous direz que je payerai... » Mais tous les acteurs finiront, je crois, par être des Vestris en impertinence, ou pis encore... « Le ministre veut que je danse, disait l'autre jour mademoiselle Guimard. Je pourrais bien le faire sauter, moi !... »

C'était encore une des conséquences de cette frénésie dramatique qui allait du trône aux derniers rangs du monde des oisifs. Les comédiens n'en étaient certainement pas à leurs débuts en fait de fanfaronnades, et le règne de Louis XV avait été marqué par plus d'une émeute de coulisses ; mais quoique les affaires de théâtre eussent toujours été sous la direction du ministre de la maison du roi, une certaine distance était restée entre les coulisses et le trône. Cette distance, comme tant d'autres, était maintenant comblée.

Et qu'on ne se méprenne pas sur le sens dans lequel nous regrettons, en maint endroit de ce livre, le comblement des distances sociales. Nul plus que nous n'est pénétré de l'égalité des hommes ; nul ne s'élèverait avec plus de force, au besoin, contre des inégalités avilissantes ou injustes. Mais les rapprochements qui s'opéraient à cette époque, pouvons-nous ne pas voir de quelle manière ils s'opéraient ?

L'égalité par le vice, est-ce l'égalité? La fraternité des folies, est-ce la fraternité?

Cependant la reine causait, de son côté, avec le comte d'Artois et la princesse de Lamballe. La comtesse de Provence avait pris un livre, et lisait. Du moins, elle paraissait lire.

La reine causait, disons-nous, mais tout à fait distraite; elle avait évidemment sur le cœur la querelle de tout à l'heure. *Les deux chèvres!* Le comte d'Artois lui-même mettait donc sur la même ligne la maison d'Autriche et la maison de Savoie?

Il tenait une lettre qu'elle venait de lui donner.

— Drôles de vers!... disait-il. Vous les avez lus, madame?

— Sans doute.

— Elle mourra en rimant, cette pauvre marquise de Boufflers. Si le chevalier était son amant au lieu d'être son fils, on dirait que c'est lui qui les lui fait.

— Ils seraient au moins meilleurs.

— Des vers?... dit le comte de Provence. Voyons... Qu'est-ce que cela?...

On lui dit que madame de Polignac avait fait demander à la marquise de Boufflars son petit château d'Auteuil, pour y faire ses couches sans trop s'éloigner de Versailles. La marquise avait refusé, mais en vers, lesquels vers, comme de raison, avaient été déclarés détestables par toute la coterie Polignac.

Monsieur demanda la lettre, et, à peine y eut-il jeté les yeux, qu'il lui vint un certain sourire...

— A haute voix, mon frère, dit la reine. C'est trop beau pour ne pas l'entendre deux fois.

— Volontiers.

Tout ce que vous voyez conspire à vos désirs ;
Vos jours, toujours, sereins coulent dans les plaisirs.
La cour en est pour vous l'inépuisable source ;
Ou, si quelque chagrin en interrompt la course...

— Elle veut dire *le cours*... observa madame de Polignac.

— Et la rime donc?... dit la reine.

— Sans doute, reprit Monsieur, qui avait l'air de s'amuser beaucoup. Mais je poursuis...

... Ou, si quelque chagrin en interrompt la course,
Le courtisan, soigneux à les entretenir,
S'empresse à l'effacer de votre souvenir...

— *Soigneux à... S'empresse à...* Ce n'est pas même du français... interrompit la reine.

— Il y en a pourtant des exemples dans nos auteurs, dit le prince avec son sourire invariable. Je crois même en avoir vu... dans Racine...

— Oui?...

— Mais peut-être que M. l'abbé de Vermond est d'un autre avis... J'achève...

... Moi, je suis seule ici. Dans l'ennui qui me presse,
Je n'en vois à mon sort aucun qui s'intéresse,
Et n'ai pour tout plaisir que ces bois, que ces fleurs,
Dont l'ombrage ou l'éclat tempèrent mes douleurs...

— Eh bien, mon frère?...

— Eh bien?...

— Vous ne dites rien?

— Non.

— Vous admirez?

— Presque.

— Je vous en fais mon compliment.

— Merci.

— N'oubliez pas de faire les vôtres à l'auteur.

— Sans doute.

— Et au plus tôt...

— Non... Le plus tard possible.

— Pourquoi?

— Parce qu'*il* demeure un peu loin.

— *Il?*...

— Oui; *il.*

— Et où?...

— Dans l'autre monde.

— Ah! ah!... Et c'est?...

— Un nommé Jean Racine...

La reine se mordit les lèvres. — Il est trois heures, dit-elle; le roi m'attend. Adieu, mesdames... Adieu, messieurs...

XXIX

Madame Campan l'attendait, selon ses ordres, dans son cabinet intérieur. Elle y arriva fort agitée. La malice de son beau-frère, l'allusion à l'éducation assez mauvaise que lui avait donnée cet abbé de Vermond, son précepteur jadis et malheureusement son conseiller encore, — tout irritait l'autre blessure, assez profonde et assez cruelle déjà.

— Ah! ma chère!... s'écria-t-elle.

Mais elle ne put poursuivre. Trois heures sonnaient; le roi entra. On pouvait toujours être sûr qu'au premier coup de l'heure dite le premier pas entendu était le sien. Mais son exactitude était plutôt puérile qu'imposante; il n'aurait pas su dire, comme son aïeul : « *J'ai failli attendre...* » et la reine surtout ne l'avait pas habitué à n'attendre jamais.

— Déjà venue?... dit-il.

— C'est l'heure, sire.

— Bien... Bien... Mais... Qu'avez-vous?...

— Rien.

— Rien?...

— Eh bien! pourriez-vous me dire de qui sont des vers qui commencent par :

Tout ce que vous voyez consp...

— De Racine, interrompit le roi.

- Ah!...

— Oui... Dans *Britannicus*...

Elle avait espéré que le roi l'ignorerait ou chercherait au moins un peu, ce qui le mettrait de moitié dans son indignation contre le pédantisme de Monsieur. Il fallut qu'elle lui contât, non sans un redoublement de confusion, toute l'affaire.

Mais il avait l'air de peu comprendre pourquoi la reine en était si affectée.—Vous voyez bien que mon frère d'Artois, lui disait-il, y a été pris comme vous. M. de la Vauguyon nous a détestablement élevés. Le peu que nous savons, mon frère de Provence et moi, nous l'avons appris depuis. Charles n'a songé qu'à s'amuser...

— Et moi aussi, n'est-ce pas?...

— Ai-je dit cela? J'ai voulu dire que si un prince français n'a pas reconnu Racine, une...

— Une *étrangère*...

— Comme vous dites cela amèrement! Croyez-vous que je l'aurais dit dans le sens où vos ennemis le disent?... Enfin, si un prince français s'y est trompé, une princesse d'Autriche...

— Ah! d'Autriche... Eh bien! sire, une autre

question, s'il vous plaît, car vous saurez qu'on ne m'a pas épargné les affronts aujourd'hui. On a osé ne pas mettre l'Autriche au-dessus de la Savoie...

— Qui?...

— Votre belle-sœur, vos frères...

— Laissons cela. Je venais...

— Vous ne répondez rien?

— Ma chère amie, vous êtes reine de France. Cela ne vous suffit-il pas?

— Non, sire, si on prétend que je ne suis là qu'en *parvenue*...

— Oh!...

— ... Et c'est ce qu'on prétend dès que la Savoie est mise au-dessus de l'Autriche...

Le roi voulut encore détourner la conversation. Elle insista. Il fut enfin forcé de lui expliquer comme quoi, moins haute en titres que la maison d'Autriche, la maison de Savoie avait cependant sur celle-ci, nobiliairement parlant, des avantages; que les Habsbourg étaient de minces seigneurs à une époque où les comtes de Savoie étaient déjà d'assez grands princes; que ces derniers, d'ailleurs, régnaient souverainement depuis des siècles, tandis que la maison de Lorraine, branche régnante de la maison d'Autriche, était restée vassale de la couronne de France.

Tout cela était historiquement incontestable, et, de plus, rigoureusement logique. On peut bien attaquer, au nom de l'égalité des hommes, le principe nobiliaire; mais, le principe admis, il est clair que l'ancienneté doit seule en régler l'application, et que

le plus haut titre nouvellement acquis ne vaut pas un titre inférieur consacré par les siècles. Une couronne, fût-ce la couronne impériale, ne changeait pas la valeur foncière de la race, pas plus qu'un opulent héritage ne change la valeur d'un homme. C'est ainsi que quelques familles d'Angleterre, normandes d'origine et venues avec le Conquérant, se disent tout aussi nobles que la maison de France elle-même, et, dans ce point de vue, elles en ont pleinement le droit.

Mais la reine était peu disposée à écouter un raisonnement qui blessait et son orgueil, et ses sentiments les plus chers, car elle n'en souffrait pas moins pour sa mère l'impératrice, pour son frère l'empereur, que pour elle-même. Le roi avait beau adoucir les termes, mêler à ses explications tout ce qu'il pouvait imaginer de consolant ou d'honorable; le trait s'enfonçait toujours plus.

— Il ne manquait plus que cela, murmurait-elle. La seule chose qu'on n'avait pas attaquée, que je croyais inattaquable, la voilà exposée, comme le reste, aux coups de mes ennemis!...

— Mais vous plaisantez, reprenait le roi. N'être *que* de la maison d'Autriche!... *que* de la maison de Lorraine!... Savez-vous bien que je voudrais en être, moi, si je n'étais pas de la maison de France?... La maison de Savoie, avec toute sa fierté, voudrait bien être à la place de la vôtre...

Mais elle n'écoutait pas, et ses idées avaient insensiblement pris la direction qu'on se serait le moins attendu à leur voir prendre.

— Voilà comment nous sommes punis, disait-elle, par où nous péchons. Ces pauvres peuples pour qui une archiduchesse est quelque chose de si haut, de si perdu dans les nuages, ils seraient prodigieusement surpris s'ils lui voyaient des chagrins de ce genre. Quelle misère, après tout, que tout cela! Vanité... Vanité...

— Plaît-il?... dit le roi.

Il ne pouvait se figurer qu'il eût bien entendu.

— Oui... Vanité... Hasard... Pourquoi tel ou tel est-il né de la maison d'Autriche, plutôt que de la maison de Savoie, plutôt que de la maison de France, plutôt que...

Elle s'arrêta.

— Allez donc!... Allez donc!... dit Louis XVI, éclatant de rire. Vous êtes en si beau chemin...

— Eh bien! oui... continua-t-elle; oui... Pourquoi plutôt de la maison de Savoie, ou d'Autriche, ou de France, que d'une famille de bourgeois, ou d'ouvriers, ou de paysans, ou...

— Ma chère amie, c'est fort beau; je suis trop philosophe, moi aussi, pour vous contredire. Je vais seulement bien vite emporter ce tas de papiers, car...

— Qu'est-ce que cela?...

Elle montrait un paquet de cahiers que le roi avait posés sur la table en arrivant, et qu'il était en train de remettre sous son bras.

— Cela?... C'est le pamphlet dialogué de ce monsieur Caron. Je l'avais fait demander au lieutenant de police, et madame Campan vous l'aurait lu, moi

présent, afin que vous vissiez bien à quoi et à qui vous vous êtes intéressée. Mais du moment que vous êtes de son avis...

— De son avis!...

— Mais oui. Il dit que les grands n'ont eu *que la peine de naître*. Est-ce pas ce que vous disiez?...

Mais elle avait pris un des cahiers, et elle le feuilletait avidement.

— Vous me quittez?... reprit-elle.

— Est-ce à moi que vous dites cela... ou à Figaro?...

— Oh! sire...

— Eh bien! mettons que ce soit à tous les deux. Voyons, madame Campan, lisez-nous ça.

Mais la reine feuilletait toujours le cahier. Elle finit par éclater de rire.

— Oh! la voilà... la voilà...

— Quoi?...

— La fameuse scène du fauteuil...

— Du?...

— Eh! oui... quand le page est derrière... et que le comte va pour se cacher... Et que le page saute sur le devant... et que...

— Madame, reprit le roi avec beaucoup de sérieux, il est sûr que si vous voulez vous amuser, vous trouverez là de quoi. Je ne vous défends pas de rire, car j'ai ri moi-même à plus d'une scène; mais il s'agit de savoir si nous voulons que ce rire fasse le tour de la France... Et je ne suis, quant à moi, nullement disposé à dire: « J'ai ri; me voilà désarmé... »

— Et qui vous dit que je le sois?... dit la reine.

— Si vous ne l'êtes pas, tant mieux; mais je tenais à bien poser la question. Commencez, madame Campan.

Nous avons vu le roi prendre plaisir aux plus tristes farces, et les préférer même de beaucoup, comme délassement, à Racine, à Molière, à Gluck. Mais il y avait chez lui, en cela comme en tout le reste, deux hommes, et, quand il s'agissait de juger, il jugeait bien.

Aussi ne s'était-il pas borné à remarquer, comme roi, les endroits politiquement dangereux de la pièce de Beaumarchais, ni même, comme homme de bonnes mœurs, les saletés dont elle abonde. Il n'y avait vu, comme homme de goût, qu'un réchauffé des imbroglio espagnols, chassés de la scène par Molière; il avait senti que Figaro n'est, au fond, que Scaramouche, saupoudré de philosophie et d'allusions. Le larmoyant mêlé à ces fusées lui paraissait sottement déplacé, et le rôle de Marceline, qui en est l'occasion, un travestissement ridicule et odieux de la dignité maternelle.

C'était donc ce qu'il s'efforçait de faire sentir, chemin faisant, à la reine; et comme elle ne manquait pas de bon sens, au moins lorsqu'elle était momentanément bien dirigée, comme elle avait d'ailleurs confiance en celui de son mari, la pièce était assez loin de faire des progrès dans son estime. Mais la légèreté reprenait souvent le dessus. Il était visible que la reine s'amusait singulièrement, et la

lectrice avait beaucoup de peine à ne pas paraître ou trop amusée, ce qui aurait pu déplaire au roi, ou trop sérieuse, ce qui aurait eu l'air d'une leçon faite à la reine.

Mais quand on arriva au cinquième acte, à ce fameux monologue qui résume toutes les tendances de la pièce, il devint évident que madame Campan ne savait plus quel ton prendre ni quelle contenance se donner. Le roi prit le cahier et continua lui-même.

Le siècle n'avait peut-être pas vu de scène plus étrange que celle qui avait lieu, en ce moment, dans cet arrière-cabinet du palais de Louis XIV. C'était la génération nouvelle signifiant à la vieille royauté ses idées, ses vues, ses menaces; c'était le roi se lisant à lui-même cette déclaration de guerre, et, entraîné par la forme, devenu lecteur, acteur, accentuant avec une véritable verve ces phrases dont chaque mot résonnait comme un coup de pioche sur les fondements de son trône. Ah ! qu'il aurait été fier, Beaumarchais, qu'il se serait senti puissant, si son regard eût percé, en ce moment, les murs de l'orgueilleux château, s'il avait entendu la voix du roi devenir presque la sienne, s'inspirer de sa verve, s'indigner de rendre si bien l'indignation de Figaro! Car il y avait du dépit dans cette chaleur de Louis XVI; et quoiqu'il murmurât, en maint endroit, que c'était détestable, que cela ne serait jamais joué, qu'il fallait être fou pour espérer de lui en arracher la permission, — sa colère même aurait pu rassurer Beaumarchais : on y sentait le besoin de s'exciter,

l'homme qui se dit fort précisément parce qu'il est faible. Quand il en fut à la tirade sur les prisons d'État : « Avant de permettre cela, s'écria-t-il, il faudrait détruire la Bastille ! » Ah ! sire, ne vous donnez pas cette peine. Permettez seulement la pièce ; votre Bastille croulera assez après.

Qui lui aurait dit, au pauvre roi, qu'après tout ce beau feu, il céderait ? Mais qui sait ! Au plus fort de sa royale indignation, quand une voix prophétique lui aurait crié : « Tu céderas !... » peut-être n'eût-il pas été aussi étonné qu'on le croirait. Ne lui avait-on pas entendu dire, un jour que le garde des sceaux parlait vivement contre la pièce : « Vous allez voir que Beaumarchais aura plus de crédit que le garde des sceaux ! » S'il avait été, en lui-même, plus sûr de ne pas céder, il n'aurait pas tant répété qu'il ne céderait pas.

Des gens ont dit : « Qu'importait que la pièce fût jouée ou non ? Tout le monde la connaissait ou allait la connaître ; tous les bons mots de Figaro étaient déjà proverbes. »

Oui ; et nous dirons même, si on veut, que le plus grave n'était pas qu'elle fût partout connue, mais qu'elle eût été faite, car son existence même était la preuve de l'abaissement du pouvoir. Il faut toujours distinguer, dans ces choses-là, deux points de vue, celui des abus attaqués et celui de l'attaque même. Les abus attaqués, il n'en est point, dans cette pièce, que personne aujourd'hui veuille défendre, point même qui ne fussent déjà abandonnés,

dans certaines limites, par tous les gens de sens et de bonne foi. Mais l'attaque allait fort au delà de ce qui semblait attaqué. La subir, il le fallait bien; l'autoriser, c'était l'abdication. Fermer la Bastille, rien de mieux; la démolir, c'eût été une lâcheté; la laisser démolir, ce fut presque une trahison; et si le roi n'eût été emporté un des premiers par le flot révolutionnaire, s'il eût réussi, par exemple, à s'enfuir en 1791, l'histoire lui demanderait autrement compte des torrents de sang qui ont coulé pour sa philanthropique et malencontreuse idée fixe d'en épargner, au début, quelques gouttes.

Mais il était arrivé que bien que mal, dans l'affaire de Beaumarchais, à se persuader qu'il ne céderait pas.

— C'est décidé, dit-il, parfaitement décidé. Arrêtons-nous.

Il ferma le cahier.

— Mais... dit la reine.

— Plaît-il?

— Et la fin?...

— Vous tenez à la fin?... va pour la fin.

Il rendit le cahier à la lectrice, et se remit, avec assez d'impatience, à écouter.

Mais l'imbroglio, dans cet acte, devient un tel gâchis, qu'il n'est pas aisé de savoir, même avec beaucoup d'attention, où on en est. Le roi levait les épaules; la reine eut bientôt l'air de ne plus même chercher à bien comprendre.

— En avez-vous assez?... demanda-t-il.

— Quelle pièce!... Je plains les acteurs qui la joueront...

— Qui la?...

— Qui la joueraient.

— A la bonne heure...

— Donc, on ne la jouera pas?...

— Mais il me semble que je l'ai assez dit.

— C'est vrai.

— Vous approuviez.

— Sans doute.

— Eh bien?...

— Ce qui m'ennuie, c'est d'avoir à dire la chose à ceux qui... Que leur dire?...

— Que je ne veux pas. C'est bien simple.

La reine fit un léger mouvement qui semblait dire: — Bien simple, en effet... sous Louis XIV...

Louis XVI remercia la lectrice, ajoutant qu'elle eût à ne parler de cette lecture à personne. Puis, elle sortie : — Je vous ai comprise, reprit-il. Le gouvernement qui siége chez vous ne reconnaît le mien que sous bénéfice d'inventaire. Il veut des raisons, et de bonnes. C'est un État dans l'État. Ils sont là sept ou huit qui...

—Celui ou celle que je verrais vous manquer de respect, dit la reine, je lui interdirais de reparaître en ma présence.

— Je vous crois ; mais il s'agirait de bien voir. Il y a tant de manières de manquer de respect! Savez-vous ce que Duclos disait du pape?... « On lui baise les pieds, et on lui lie les mains. » C'est ce que me

font mes parlements; et voilà pourquoi il vaudrait mieux que je n'en eusse pas un nouveau dans mon palais, surtout sous la présidence de...

— Oh! sire...

— Pouvez-vous en être que vous n'en soyez la présidente? Pouvez-vous en être la présidente que votre nom ne couvre et n'autorise tout ce qui sort de là?... Savez-vous, par exemple, dans cette affaire-ci, ce qu'on va dire? Que vous avez été pour Beaumarchais, moi contre; et ce qui aurait dû rester une question de gouvernement, de police, on en fera une question de ménage entre la reine et le roi, probablement même une querelle, car on ne manquera pas de supposer que la discussion a été vive.

— J'ai donc eu tort de vous en parler?... dit la reine.

— De m'en parler? Non. Mais il n'aurait pas fallu que l'on pût dire que vous étiez l'ambassadrice de M. de Vaudreuil. Ma chère amie, poursuivit-il en lui prenant les mains, vous savez si jamais j'ai douté de vous, si jamais j'ai cru un seul mot de ce que vos ennemis, qui sont les miens, ont pu dire sur votre compte. Mais, croyez-moi, ils sont plus éveillés que jamais. N'avoir rien à se reprocher, c'est beaucoup, et, pour la conscience, c'est tout; mais croyez-vous que ce soit assez sur le trône? Affirmerez-vous, par exemple, que, simple dame, voyant une princesse faire ce que vous faites, vous seriez toujours convaincue de sa pleine innocence, de sa parfaite et inaltérable vertu?...

— *Faire ce que je fais!*... s'écria-t-elle. Que fais-je donc!...

— Vous faites ce qu'il faut pour autoriser les méchants à dire et les imbéciles à croire que vous en faites dix fois plus. Hier encore...

Le roi parut hésiter. Elle retira vivement ses mains.

— Achevez, sire, achevez!...

— Ma chère amie...

— Achevez, vous dis-je... ou je ne pourrai plus voir que des soupçons et des outrages dans toutes les paroles amicales que vous venez de dire...

— Eh bien! j'achèverai... Hier encore, disais-je, j'ai appris une nouvelle imprudence. Qu'est-ce que c'est que cet abbé Julien à qui vous avez fait écrire de venir à Versailles? On dit que vous l'avez rencontré le jour de cette autre grande... Pardon!... j'allais dire *folie*... Enfin, le jour de ce beau pèlerinage où vous savez... Et qu'il était dans l'île de Jean-Jacques... un joli endroit, sur ma foi, pour aller pêcher un prêtre!...

— Et si ce prêtre était...

— Quoi?...

— Un fils de Rousseau?...

— Ce serait piquant, en effet... Mais trouvez-vous que ce soit une raison pour qu'il paraisse à la cour? On ne fera qu'en jaser un peu plus.

— Il est d'un sérieux à dérouter les mauvaises langues...

— Et d'une bizarrerie, m'a-t-on dit, à défrayer tous les causeurs du royaume.

— Enfin, Votre Majesté le verra.

— Moi, le voir?...

— Oui, sire.

— Mais d'où le connaissez-vous?

— Oh! c'est toute une histoire.

— Mystérieuse?...

— Passablement.

— Voyons.

— Il y a quelques mois qu'on m'amena, chez madame de Polignac... Devinez qui...

— Cagliostro.

— Non.

— Saint-Germain.

— Oui... Mais comment avez-vous deviné si vite?

— Vous avez dit qu'il y avait du mystère...

— C'est juste. Donc, on m'amena Saint-Germain. Trouvez-vous aussi que ce fût mal?

— *Aussi!*... Je trouve tout mal, n'est-ce pas?...

— Aujourd'hui, oui.

— Poursuivez.

— Votre aïeul Louis XV le recevait bien, ce Saint-Germain.

— Ce n'était pas ce qu'il faisait de mieux.

— Enfin, je l'ai vu. Sorcier ou non, il sait tout; il m'a raconté sur l'Autriche, sur Vienne, sur la cour de ma mère, des choses que je me croyais seule à savoir. On vint à parler de Rousseau. De ses cinq enfants, nous dit-il, deux sont en vie; mais je n'ai pas le droit, ajouta-t-il, d'en dire davantage. Le comte d'Artois le pressa de nous en nommer au moins un,

et il nomma l'abbé Julien. C'est de lui, Saint-Germain, dit-il, que l'abbé lui-même a appris la chose.

— Ah! l'abbé la sait?...

— Depuis deux ans seulement. Moi, je ne fis d'abord que peu d'attention à cette affaire; elle me paraissait curieuse, et rien de plus. Puis, peu à peu, à force d'entendre parler du père...

— Vous repensâtes au fils.

— Oui. Je me dis que je n'irais pas le chercher, mais que, si l'occasion s'offrait de lui faire quelque bien, de le pousser dans quelque chose...

— Vous allez voir que nous le ferons évêque.

— Il en serait plus digne que bien d'autres.

— Vous y pensez tout de bon?

— Non. Mon ambition pour lui s'élève moins haut... ou plus haut... On dit qu'il parle admirablement... J'en veux faire un prédicateur...

— A la bonne heure, dit le roi; mais à une condition.

— Laquelle?

— Qu'il ne soit pas un prédicateur seulement, mais un croyant.

— Il l'est.

— En êtes-vous sûre?... Je suis bien las, quant à moi, des beaux parleurs.

— Surtout de l'abbé Maury, à ce qu'il paraît. On m'a rapporté certain mot...

— Ah! ah! voyons si on vous l'a bien rapporté.

— Vous auriez dit : « Voilà un beau sermon... »

— Un beau *discours*.

— Va pour un beau discours. « On y apprend, auriez-vous ajouté, tout ce qu'on veut. Si M. l'abbé Maury avait bien voulu parler aussi un peu de religion, on pourrait dire qu'il a parlé de tout. »

— Oui... c'est assez cela... Et mon frère de Provence n'a pas manqué de répéter la fin de ma phrase en latin : *De omnibus rebus et quibusdam aliis.*

— Je pourrai donc vous présenter mon abbé?

— Il vaudra mieux que vous me fassiez avertir, et que j'arrive *par hasard.*

— Bien... Mais je crois qu'on gratte... Que veut-on?...

Elle alla ouvrir. Une de ses femmes, — car le service des hommes n'arrivait pas jusqu'au cabinet intérieur, — lui remit un pli cacheté. C'était pour le roi, dit-elle, et de la part du ministre de la marine.

La marine avait constamment été pour lui un objet de prédilection. Ce n'était pas seulement en vue des nécessités redoutables de la guerre présente, mais par goût, et même avec une vraie aptitude, qu'il s'en était si activement occupé. Les voyages, les découvertes, la géographie en général et les questions commerciales, avaient eu la meilleure part dans ses études. Il aurait pu ne pas être roi, et passer encore pour un des hommes les plus sérieusement versés dans ces matières.

Mais l'intérêt militaire, en ce moment, était nécessairement le plus vif. La lutte entre l'Angleterre et la France arrivait à son plus haut période, et il

était impossible de prévoir à quels efforts et à quels sacrifices le royaume pouvait être appelé. L'enthousiasme était grand ; les provinces, les villes, les corporations se cotisaient, comme lors de la guerre de sept ans, pour offrir des vaisseaux au roi. Mais le roi se sentait comme tenu de payer en gloire aux Français l'argent qu'ils auraient sacrifié, et le plus petit échec lui devenait personnellement douloureux. Il faut le reconnaître : jamais roi, même parmi ceux qui combattaient à la tête de leurs armées, n'a été plus sensible aux succès et aux revers militaires, à la gloire et à la honte.

Ce n'était donc jamais sans émotion qu'il décachetait les missives du ministre de la marine, qui avait ordre de ne lui cacher jamais rien.

La reine le vit pâlir. Des navires de commerce avaient été attaqués à leur sortie de Bordeaux ; le comte de Guichen, qui les escortait avec des frégates, en avait laissé prendre quelques-uns. Ce n'était qu'un malheur, qu'un accident, car l'amiral avait fait tout ce qui était faisable, et l'honneur était largement sauf ; mais ce malheur frappait cette bonne ville de Bordeaux, toujours si dévouée, et Louis XVI en était doublement peiné.

La reine le consolait donc de son mieux. — Qu'est-ce que cela ? lui disait-elle. Vos négociants de Bordeaux n'en seront que plus ardents contre l'Angleterre et les Anglais.

— Ils diront que je ne sais pas les défendre...

— Mais non...

— ... ou s'ils ne s'en prennent pas à moi, ils s'en prendront à mon nouveau ministre.

— Ils n'aimaient pourtant guère l'autre.

— Ils n'aimeront pas longtemps celui-ci, si nous débutons de la sorte. Que va dire Maurepas?...

— Ah! voilà le grand mot!... Son jugement vous effraye au moins autant que celui des Bordelais. Ce qu'il va dire?... Il se frottera les mains, c'est sûr; et s'il entend dire à quelque niais que cela ne serait pas arrivé sous M. de Sartine, ce n'est pas lui qui dira le contraire. Allons, sire, du courage! Qui sait si vous ne recevrez pas demain la nouvelle de quelque bonne victoire en Amérique, en Afrique, aux Indes, que sais-je, moi? car vous avez partout des flottes... et on sait bien que c'est à vous qu'on les doit... Courage... courage... Venez-vous chez madame de Polignac?...

— Aujourd'hui!...

— Pourquoi pas?... C'est quand on a de l'ennui qu'on a besoin de s'égayer.

— M'égayer?... Quand je le pourrais, je ne le voudrais pas.

— Vous le voudrez... et vous le pourrez... Savez-vous ce que c'est que le *Descampativos?*

— Non.

— Et la *Guerre-Panpan?*

— Non.

— Moi non plus. Ce sont des jeux nouveaux que le comte d'Artois veut nous apprendre, et on dit qu'il n'y a rien de si drôle.

— Raison de plus...

— Raison de plus pour que vous veniez, sire.

Il fit comme à l'ordinaire; il céda.

Le lendemain matin, tout Versailles disait déjà, et, le soir, tout Paris, que le roi avait passé la soirée à aller à cheval sur un bâton. Le pis, c'est que c'était vrai, car les deux nobles jeux que la reine avait nommés ne consistaient guère en autre chose. On ne manquait pas d'ajouter, et malheureusement c'était vrai aussi, dans un sens, qu'il s'était ainsi consolé de la perte des navires. Les mieux intentionnés trouvaient la recette un peu étrange; les frondeurs avaient de quoi fronder, les calomniateurs de quoi broder. Il était écrit que Louis XVI aurait le malheureux art de perdre, par des misères, tout ce qu'il acquérait par ses travaux, par son dévouement à la France!

XXX

— A-â-âh !...

— A-â-â-âh !...

Ainsi causaient, ou plutôt ainsi bâillaient, un matin, dans la galerie de Versailles, deux gardes françaises en faction. Bien entendu que la galerie était déserte.

Nos deux soldats ne se seraient donc pas permis, devant témoins, de causer ou de bâiller de la sorte ; mais le service n'en était pas moins très-mou. Avec tant de gardes, le roi était fort mal gardé. L'habitude, l'absence de tout danger, la négligence des chefs, le relâchement de la discipline, tout avait concouru à ôter jusqu'à l'apparence des précautions sérieuses. Déjà sous Louis XV, un homme qui se promenait par le château était arrivé un jour, sans rencontrer personne qui l'arrêtât, jusque dans la chambre du roi. Sous Louis XVI, la reine avait encouragé le sans-façon. Non-seulement elle avait

applaudi à la réforme de la *maison du roi*, corps privilégié dont l'existence avait des inconvénients réels, mais elle aurait volontiers éloigné des résidences royales tout appareil et tout bruit militaires. Son idéal, c'était le palais bourgeois de l'impératrice sa mère, ou bien celui du roi de Prusse, avec deux factionnaires à la porte; encore lui semblait-il qu'un suffirait. Quand la révolution eut démontré la faute qu'on avait faite en désarmant la royauté, il y eut des gens qui prétendirent que le principal auteur de ces mesures, le vieux ministre Saint-Germain, avait bien su ce qu'il faisait. C'était absurde ; Saint-Germain n'avait obéi, comme tout le monde, comme la reine, comme le roi, qu'à cette manie de croire qu'une monarchie pouvait tenir sans institutions monarchiques, et que la machine irait quand même elle aurait perdu ou plusieurs de ses rouages, ou ce qui devait la garantir contre les chocs extérieurs.

Les gardes suisses étaient restés bons soldats. Ils savaient encore ce que c'est qu'un drapeau, qu'un serment, et, plus tard, ils surent mourir. Les gardes françaises, devenus le corps privilégié, étaient déjà, à cette époque, le moins royaliste de l'armée. Peu d'officiers qui ne figurassent pas parmi les plus imprudents des novateurs, et ne cherchassent, en quelque sorte, à effacer par la hardiesse des idées l'humiliation de l'habit, de la servitude militaire; peu de simples soldats qui rappelassent les bons et beaux types de jadis. On politiquait, on frondait jusque dans les bas-fonds du

corps-de-garde. Une débauche effrénée achevait d'ôter le peu de cœur qu'on avait conservé.

— Chien de métier!... s'écria donc, en bâillant de plus belle, un de nos deux factionnaires, le plus jeune.

— Pas tant, dit le plus vieux.

— Pas tant!... Vous me feriez bouillir, père Prudent, avec votre patience!...

— Tu me fais bien bâiller, toi, en bâillant... Ainsi, quitte.

— Morbleu!...

— Oui; jure un peu. Ça fera passer le temps.

— Mille noms d'une...

— D'une bombe?... Mauvais, mon cher; faut laisser ça aux vieux. Ces blancs-becs! On a la bombe à la bouche, et on n'a pas seulement entendu siffler une balle. Un jour, en Allemagne...

— Ah! voilà que je vais me démettre la mâchoire!...

— Eh bien! bonsoir.

Le vieux soldat se remit à se promener; l'autre tourna le dos. Mais, peu après :

— Père Prudent!

— Plaît-il, Grippe-l'œil?...

Tout le monde, dans les gardes, avait son sobriquet, depuis les plus hauts officiers, qui souvent ne s'en doutaient guère, jusqu'aux derniers goujats, qui en étaient souvent très-fiers. Certains noms privilégiés et traditionnels, comme *La Tulipe*, *Beau-Soleil*, *Va-de-bon-cœur*, *Vat-en-avant*, n'étaient donnés que sur une votation du corps.

— Père Prudent, reprit Grippe-l'œil, voyons l'histoire d'Allemagne, si elle n'est pas trop longue. J'aime mieux ça que rien.

— Non.

— Tout de bon?

— Tout de bon. Je n'aime pas les gens, moi, qui disent « chien de métier. »

— Ça vous amuse, vous, d'être à cette porte?

— Je m'amuse toujours là où je fais mon devoir. Vous autres jeunes...

— Nous autres jeunes, nous ne nous amusons que quand nous nous amusons, c'est clair. L'abbé Coster disait cela l'autre jour, à la chapelle.

— Le jour qu'il resta court?

— Justement.

— Je ne serais pas resté court, moi, dans un sujet comme ça. Je voudrais que le roi me disse, un beau matin : « Prudent, va-t-en voir me faire un sermon à ces petites moustaches qui se donnent des airs de mécontents, quand je les nourris toute l'année pour se promener un peu, les pieds au sec, dans ma belle galerie... » Ah! comme je leur dirais... Comme je... je... Morbleu!...

— Bravo!...

— Chut!...

La galerie se trouva tout à coup pleine de monde. C'était le moment où l'on sortait de la toilette de la reine, et il y avait eu, ce jour-là, grande affluence.

Cette foule tourbillonnait maintenant autour d'un jeune officier d'assez bonne mine, qui avait fort à

faire à répondre aux serrements de main, aux compliments, aux embrassades qui lui arrivaient de tous côtés.

A quelques pas de lui et un peu en dehors du tourbillon : — Quel succès !... disait-on. J'ai vu le moment que la reine allait l'embrasser...

— Et ces vers qu'elle lui a rappelés !...

— Quels vers ?

— Vous n'avez pas entendu ?... Ceux qu'on a tant applaudis, l'autre jour, à la comédie...

> ... Et que fait sa jeunesse,
> Lorsque de l'âge mûr je lui vois la sagesse ?...

Et tout ce morceau ; et puis enfin :

> J'admire sa prudence et j'aime son courage ;
> Avec ces deux vertus, un guerrier n'a point d'âge...

— C'est du *Bayard*, je crois.

— Oui ; *Gaston et Bayard*, de Du Belloy.

— Ce petit La Fayette !...

— Vous dites *petit* pour ne pas dire *grand*...

— Oh ! un moment... Faudra voir ce qu'il fera de sa gloire...

— Vous voudriez bien être lui, en attendant.

— Je me contenterais d'être cet autre qui a été présenté avec lui. Vous savez... Le bras en écharpe...

— Oui, M. de Clamière... Mais vous verrez qu'on l'aura vite oublié, celui-là...

— Le roi les a-t-il bien reçus ?

— Il n'a reçu que M. de Clamière. L'autre étant

parti pour l'Amérique avant la déclaration de guerre, sans permission et comme un déserteur, le roi doit être censé ignorer qu'il est en France, car il faudrait le punir.

— Et la reine, alors...

— La reine n'aurait pas dû le recevoir non plus...

Un bruit se fit à l'extrémité de la galerie, et toute la foule se trouva, comme par enchantement, en deux haies. C'était la reine qui se rendait à la messe, et il y avait longtemps qu'on n'avait vu son cortége si nombreux; autre hommage au jeune marquis, car on ne pouvait douter que ce ne fût à l'occasion de sa présentation.

C'était donc un éblouissant spectacle que celui de cette marche à travers la galerie. Les dames d'honneur et d'atours, les dames du palais, le chevalier d'honneur et le premier écuyer, le clergé, les princesses, accompagnées chacune à peu près comme la reine, — tout cela, sans compter les suisses, les huissiers, les pages, les officiers aux gardes, s'acheminait lentement vers la chapelle. Un gracieux sourire de la reine atteignit encore le marquis au milieu de ses amis.

Peu de moments après, la galerie était vide. Les uns avaient suivi Marie-Antoinette à la messe; les autres s'étaient dispersés.

— Eh bien! père Prudent, qu'avez-vous que vous restez là au port d'armes?... Est-ce la reine qui vous a donné dans l'œil?...

Père Prudent était de ces vieux fidèles qu'on pré-

tendait avoir vus pleurer de tendresse en présentant les armes à la serviette ou au potage du roi.

— Pas de cancans, blanc-bec!... La reine, vois-tu, c'est... c'est... c'est la reine!...

— Parbleu!... Et le roi, c'est le roi... Excepté pourtant quand c'est la reine...

— Tu dis?...

— Oui... Excepté quand la reine commande... ce qui arrive tous les jours un peu plus souvent, à ce qu'on dit...

— Tais-toi!...

— Mais vous avez raison. Roi ou reine, reine ou roi, qu'est-ce que cela nous fait, à nous autres pauvres diables?... Nous ne serons jamais que des machines, avec un fusil au bras. On ne nous jetterait seulement pas, en passant, une parole, un regard, un rien du tout...

— Monsieur recommence à se plaindre?

— Monsieur continue à être content?

— Le roi ne lui a jamais parlé! La reine ne l'a jamais regardé! Voyez un peu la belle affaire!...

— Enfin, père Prudent, on a beau n'être qu'un soldat... On est homme...

— *Et citoyen*... Est-ce pas comme ça qu'il dit, ce bouquin que tu as toujours dans ton sac?...

— Quand l'immortel Jean-Jacques...

— Ouf!...

— ... a dit...

— Ma foi, Grippe-l'œil, je ne sais pas s'il fait des citoyens, ton Jean-Jacques; mais pour des soldats...

Tous les jours on aurait pu en entendre, de ces conversations où l'ancien esprit et le nouveau se heurtaient sous ces grossières formes, comme ailleurs sous de plus polies ou de plus raisonnées. Partout les nouvelles idées avaient bon marché des vieilles, parce qu'on ne savait voir celles-ci que du côté illogique ou ridicule, et que leurs défenseurs n'avaient encore à objecter aucun des maux que les autres allaient faire. On ne savait ni ne voulait distinguer entre ce qu'il y avait d'exagéré dans quelques-unes de leurs manifestations, et les principes d'ordre, d'honneur, de vertu même, qui se trouvaient au fond. Le jeune soldat se raillant des idoles du vieux, c'était l'image de ceux ou qui bafouaient le principe religieux à cause des superstitions, ou qui ruinaient le principe social à cause des abus.

Mais jeune et vieux furent bientôt rappelés à leur rôle de factionnaires, c'est-à-dire de statues. La galerie commençait à se repeupler. Aux courtisans du matin, commensaux, pour la plupart, du château, gens des petites et des grandes entrées, succédaient maintenant ceux que des affaires plus réelles amenaient auprès du trône.

Ce jeune officier de marine, que paraissent encourager deux ou trois amis qui l'accompagnent, c'est un neveu du comte de Grasse, l'amiral. Il apporte au roi quelques drapeaux conquis à Tabago; mais on lui a appris que le roi est mécontent de la conduite de son oncle, et il tremble comme il ne tremblerait pas en présence de l'ennemi.

Ces deux mines si tristes, ce sont, dit-on, des députés du parlement de Pau, ou plutôt de ceux des conseillers que le roi a supprimés en rétablissant cette cour. Voilà six ans qu'ils se traînent, eux ou d'autres, car ils se sont relayés deux ou trois fois, sur les pas du monarque; ils espèrent que Louis XVI finira, pour ne plus les voir, par leur rendre leurs siéges. Mais M. de Miromesnil, le garde des sceaux, tient bon.

Ces deux autres, là-bas, à la mine beaucoup plus haute, ce ne sont pas des conseillers. Il vous semble, dites-vous, les avoir vus quelque part. Cela se peut, mais en habits de princes ou peut-être même de dieux. Ce ne sont plus que de simples mortels, mais, en revanche, fort insolents. Ils viennent pour quelqu'une de ces mille et une affaires que l'Opéra se fait tous les ans avec la couronne.

Voici pourtant un prince tout de bon, le prince de Condé, ni plus ni moins. Comme les deux conseillers, il a l'air triste. De ces quatre cents charges que nous avons vu supprimer, il a perdu la plus haute, la plus riche, celle de grand maître de la maison du roi; les plaisants ont dit qu'il était, comme son aïeul, le chef des *réformés*.

Mais voici, sans plaisanterie, un des chefs des réformés d'aujourd'hui, leur avocat perpétuel, leur agent général, Court de Gebelin. Il vient sans doute réclamer contre quelqu'une de ces mille avanies dont le clergé les abreuve, ne pouvant plus les persécuter autrement.

Cet homme qui se promène avec agitation, qui a l'air de ne connaître personne et paraît connu de tout le monde, c'est celui qu'on appelle l'*amoureux de la reine*, M. de Castelnaux. Il était là quand la reine a passé; il y sera quand elle repassera. Le matin, le soir, à Versailles, à Trianon, à Marly, à Fontainebleau, partout, elle le trouve sur ses pas. Il est fou, le pauvre homme, bien et dûment reconnu fou, de sorte que sa présence est sans danger aucun pour la réputation de la princesse; mais peut-être vaudrait-il mieux qu'elle ne poussât pas la pitié jusqu'à défendre qu'on le chasse. Plus habituée aux convenances, elle comprendrait qu'il n'est pas bien qu'une femme souffre près d'elle un homme notoirement fou d'amour pour elle.

Cet autre, si raide et si haut, c'est un maître d'armes, un nommé Platte. Il se croit l'égal, pour le moins, de tout ce qu'il y a ici de grands seigneurs. C'est lui qui se mit un jour si fort en colère pour avoir entendu dire à quelqu'un que Voltaire était le premier homme du siècle. A chaque botte qu'il poussait : « Aurait-il paré celle-là, M. de Voltaire!... » disait-il.

Qui arrive encore? Deux prélats. L'un, c'est une de nos plus vieilles connaissances, M. de Narniers, l'évêque de Meaux; l'autre, c'est M. de Brienne, l'archevêque de Toulouse, chrétien, dit-on, comme l'évêque d'Autun, grand politique aussi, grand ministre en expectative, grand seigneur à Toulouse et plat courtisan à Versailles.

Mais voici le doyen des courtisans, M. de Richelieu. Il a salué M. de Brienne. Lui a-t-il dit, comme l'autre jour : « Bonjour, mon oncle! » L'archevêque en resta, dit-on, tout pétrifié. Il espère bien devenir un second cardinal de Richelieu; mais se voir si bien deviné, cela le vexa on ne peut plus.

Le maréchal se contentera, pour aujourd'hui, de se moquer un peu de son propre fils, que voilà pérorant dans une embrasure de fenêtre. Qu'a-t-il donc, le duc de Fronsac, à se démener ainsi? Il a qu'il est furieux de ce que M. Campan, le beau-père de la lectrice, soit directeur du petit théâtre de la reine; il a, dit-il, comme premier gentilhomme, la direction de tous les théâtres de France et de Navarre, y compris celui où la reine joue. La reine n'est pas de cet avis. Le vieux duc en aurait été autrefois; mais, pour faire enrager son fils, il est de l'avis de la reine.

Ces autres... Mais en voici tant, que l'énumération commence à devenir impossible. Il est d'usage et de droit que le palais du roi de France soit presque un lieu public, et que la nation, qui l'a payé, en ait la jouissance. Vous y verrez jusqu'à de petites boutiques, établies, à certains jours, aux angles du grand escalier.

On a de la peine, aujourd'hui, à se représenter un tel mélange d'honneurs presque divins rendus aux personnes royales, et de liberté à les voir, à les approcher, presque à les toucher. Mais cette liberté s'explique par la distance même qu'il y avait entre

elles et le commun des hommes. Nous trouvons naturel qu'un temple s'ouvre à tout le monde; la majesté du Dieu qu'on y adore ne nous paraît point en péril parce qu'on aura permis à tous de la contempler de près, et il nous suffira qu'à certains jours ou à certaines heures elle reçoive de solennels hommages. Ainsi en était-il à la cour des rois de France. Mais ce qui avait pu être sans inconvénient sous un Louis XIV et même sous un Louis XV, si heureux qu'on le vît mangeant ses œufs à la coque, les nouvelles idées le rendaient dangereux sous Louis XVI, et, parmi cette foule qui le regardait passer dans sa galerie ou ailleurs, beaucoup s'en allaient en se disant qu'un roi, après tout, est un homme; beaucoup aussi en se disant qu'une reine est une femme.

Retournons donc dans cette galerie, et tâchons de trouver un personnage que la foule nous a empêchés de voir entrer. Peut-être aussi qu'il se cache, car si on lui demandait ce qu'il trouve de plus étonnant à Versailles, il serait fort tenté de répondre, comme le doge : « C'est de m'y voir. »

Mais le voilà. C'est Julien.

Il y en a sans doute qui le prennent pour un pauvre curé tout neuf, que les magnificences de Versailles jettent dans une sorte de stupeur, et qui, comme cela s'est vu, serait tenté de faire le signe de la croix en entrant dans la galerie. En ce moment même, un courtisan raconte en riant à ses amis comment Julien s'est arrêté sur le seuil de la

porte, et quel regard il a jeté sur cette foule aux mille couleurs, sur ces plafonds aux mille personnages, sur ces glaces, sur ces dorures, qu'il compare sans doute, en soupirant, avec les chétifs oripeaux de sa petite église de village.

Ah! monsieur le marquis, vous vous trompez. Il a vu avant vous toutes ces magnificences; il s'est promené ici, l'épée au côté, la tête haute, moins insolent que vous, mais tout aussi bel officier. Il a soupiré, dites-vous. Cela se peut. Vous soupireriez aussi et vous pleureriez peut-être si vos yeux s'ouvraient à ce qu'il voit, votre esprit à ce qu'il pense. Il sent trembler sous ses pieds les fondements de ce palais. Dans cette atmosphère encore pleine des parfums qu'ont laissés sur leur passage toutes ces nobles dames qui faisaient cortége à la reine, il respire déjà la poussière des grandes destructions. Vous lui trouvez l'air étonné? Il le sera moins que vous, croyez-le, le jour où on s'apercevra que tout va s'écrouler. Étonné! oui; il l'est. Il l'est de trouver encore des courtisans et une cour avec les idées qui circulent, et dont vous êtes sans doute un des apôtres, ô marquis! Il l'est de voir toutes choses comme avant, quand il sait que tout a changé. Il le serait encore plus si on venait lui dire que la décadence s'arrête; mais il ne le croirait pas, et il aurait raison. Comme vous, il voudrait une régénération sociale; mais il cherche où seront les fondements du nouvel édifice, et il ne le voit pas, ni vous non plus.

Mais tandis que plusieurs demandent qui est ce

prêtre, d'autres l'ont reconnu et déjà quelques-uns l'entourent. Il y avait là plus d'un témoin de la scène d'Ermenonville. On savait donc qu'il arrivait sur l'invitation de la reine, et c'en était assez pour qu'on lui fît grand accueil. M. de Narniers le présenta à l'archevêque de Toulouse, et l'archevêque lui parla... comme il est probable que monseigneur ne parlait pas d'ordinaire à un curé.

Et quand la reine, en revenant de la messe, l'aperçut, lui sourit, lui dit : « Enfin!... » et ajouta qu'elle l'attendrait à cinq heures, — ce fut un mouvement dans toute la galerie. Il put être sûr d'avoir dès lors pour amis, c'est-à-dire pour ennemis, tout ce qui se trouvait là.

XXXI

Cependant le roi, après la messe, était rentré chez lui sans passer par la galerie. Le bruit se répandit bientôt qu'il avait en effet très-mal reçu l'envoyé du comte de Grasse, et qu'il avait dit, à la vue des drapeaux de Tabago : « Qu'est-ce que c'est donc que ces loques que vous m'apportez là? » On ajoutait cependant qu'il avait fait courir après le pauvre officier, en lui envoyant pour lui-même quelques bonnes paroles.

Mais c'en était assez pour qu'on le crût de mauvaise humeur, et que, selon l'usage, on cherchât gravement les causes. Les habiles en indiquaient une foule, toutes fausses, et ce, pour une bonne raison : la mauvaise humeur n'existait pas. Le roi n'avait voulu que montrer, ce que tout le monde savait, qu'il était mécontent de l'amiral.

Il était cependant préoccupé, mais d'autre chose. Si nous voulons savoir de quoi, nous n'avons qu'à le suivre.

Nous le verrons entrer dans son cabinet de travail, suivi de l'architecte du château de Versailles, M. Micque. Nous verrons ce dernier étaler sur une table des plans, des fragments de plans, des feuilles couvertes de chiffres; et les explications qu'il donne au roi nous auront bientôt mis au courant de ce dont il s'agit.

Ce que nous disions, au figuré, que les fondements du palais semblaient trembler sous les pas de Julien, peu s'en fallait que ce ne fût vrai dans le sens propre. Le créateur de l'édifice avait eu trop hâte de jouir de sa gigantesque création; il avait prodigué les bras et l'or sans songer que le temps a aussi son œuvre à faire dans les monuments qui doivent le braver. Un siècle à peine avait passé, et le palais était vieux, presque caduc; les gens de l'art s'en apercevaient depuis longtemps. Puis, les remaniements intérieurs avaient été si fréquents, quelquefois si imprudents, que la solidité en aurait déjà souffert, eût-elle été primitivement parfaite. Il s'agissait de remanier ce vaste ensemble, et d'assurer aux rois à venir le toit du magnifique aïeul.

— Voilà le total?

— Oui, sire.

— Dix-huit millions?

— A peu près.

— Et ce serait fait en...?

— Six ans.

— Six millions par an!

— Comment, sire?...

— N'avez-vous pas dit dix-huit?...

— Mais oui...

— Et comme je vous connais, messieurs les architectes, je double.

— Eh bien! sire, mettons vingt-quatre.

— Soit. Et vous me garantissez qu'en six ans...

— Si le trésor paye exactement.

— Sinon?...

— Dix ans.

Le roi se mit à rire. — Autant valait dire tout de suite dix ans...

— Comme le roi voudra.

— Ou comme le roi pourra... Mais, reprit-il, rien ne presse. Nous verrons dans quelques années, en 1790, par exemple. *Cela occupera la fin du siècle*...

On sut ce mot du roi, et ses amis l'ont plus d'une fois répété, quand vint l'orage, comme un cruel échantillon des néants de ce monde.

Il se remit à examiner les plans, et ordonna à l'architecte de le suivre chez la reine.

Elle se préparait, dit-elle au roi, à le faire prier de passer chez elle, ayant à lui parler. On renvoya donc l'architecte, et les dames sortirent.

— Il paraît que c'est grave, dit le roi.

— Très-grave, sire. Lisez.

C'était une dénonciation en forme contre le ministre de la guerre, avec toutes les preuves à l'appui. On l'accusait de trafiquer des honneurs et des places, et cela, non-seulement par lui-même, mais par une certaine demoiselle Renard, sa maîtresse, à la-

quelle on s'adressait d'ordinaire. Tout récemment, un officier général avait fait prix avec cette femme pour obtenir le cordon rouge, et le ministre l'avait mis en effet sur la liste de promotion. Le roi ayant jugé à propos de l'effacer, il avait redemandé son argent, et ce n'était pas moins de cinquante mille livres. Elle avait refusé, disant qu'elle ne s'était engagée qu'à le faire mettre sur la liste, qu'elle ne répondait jamais de la volonté du roi. L'officier, furieux, avait divulgué sa propre honte, et une révélation en avait amené, comme toujours, beaucoup d'autres. Il n'y avait plus que le roi qui ne sût rien.

— Et Maurepas le savait!... s'écria-t-il.

C'était là que la reine l'attendait.

— Oui, sire, et depuis longtemps... Seulement, quand la chose a éclaté, il a fait dire à M. de Montbarrey de quitter sa maîtresse.

— Je la ferai enfermer, cette femme!...

— Et le ministre, apparemment, on lui coupera la tête...

— Oh!...

— Ce serait justice, en proportion...

— Sans doute... Mais je vois où vous voulez en venir...

— Et j'y viendrai, sire. Votre honneur est assez mêlé dans la question pour que j'aie le droit de la traiter. Trouvez-vous que ce soit assez de désordre? Est-il temps, oui ou non, d'y mettre un terme?...

— Je verrai Maurepas.

— Encore!...

— Je lui ai fait trop de peine quand j'ai renvoyé Sartine. Mais soyez tranquille. J'insisterai.

— Et si *Sa Majesté* ne consent pas?

— Si?...

— Oui... *Sa Majesté*... Du moment que vous n'êtes plus que le ministre...

— Madame!...

— ... que vous dites : « J'insisterai... »

— Madame!...

— ... que vous vous préparez à revenir tranquillement m'expliquer son refus...

— Madame!...

— Eh! sire, s'il vous faut un maître, ayez-en un, au moins, qui soutienne l'honneur de la couronne... Si Louis XIII veut absolument revivre...

— Un Richelieu?... Il n'y en a plus.

— Vous le reconnaissez?... Eh bien! vous êtes doublement imprudent...

— Madame!...

— Ne m'arrêtez pas, car je dirais « doublement coupable... »

Mais c'était la première fois qu'elle parlait de ce ton à Louis XVI. Une indignation véritable venait de succéder à ce qui n'avait guère été chez elle, jusque-là, qu'une antipathie féminine contre le ministre à congédier. Elle voyait la faiblesse triompher, chez Louis XVI, même de ce qu'il y avait eu, jusqu'à ce jour, de plus énergique en lui, son instinct d'honnête homme. Il lui fallait l'avis de son mentor pour se prononcer sur le renvoi d'un homme salement

coupable, et on voyait déjà, comme elle venait de le dire, que si le vieux ministre disait non le roi ne persisterait guère à dire oui.

Il parut cependant frappé du sérieux et de la solennité qu'elle avait mise dans ses paroles. Il le fut plus encore quand elle changea de ton, et le pria, l'œil humide, de lui pardonner sa hardiesse. On sentait la femme dévouée, qui ne veut pas, qui ne peut pas renoncer à avoir confiance en son mari, qui espère toujours s'être trompée quand elle l'a cru coupable de faiblesse ou d'erreur. Unie à un grand homme, elle aurait subi avec bonheur le joug de sa supériorité, car elle avait le sentiment de ce qu'une femme gagne à cette glorieuse obéissance.

— Eh bien! dit le roi, j'y penserai.

C'était un pas.

Mais on eût dit qu'il était déjà effrayé de l'avoir fait. Il se leva, et, se promenant : — Quel métier!... disait-il. Au gouvernail, et point de boussole!... Je veux le bien, et me voilà comme qui se met en route sans savoir autre chose que le nom de l'endroit où il veut aller. Je cherche... Je demande... L'un m'indique à droite, l'autre à gauche... L'un me dit que je vais bien, l'autre que je me trompe... L'un que la France aura par moi l'âge d'or, l'autre que je la mène à un abîme... Je prends l'un, je prends l'autre... Autant vaudrait tirer au sort!... Il est vrai que j'ai commencé par là. La lettre par laquelle j'ai appelé Maurepas, je l'avais faite pour Machault. J'allais mettre l'adresse. Arrive ma tante Adélaïde; elle

parle pour Maurepas, et j'écris *Maurepas*... C'est quelque chose d'effrayant que ce pouvoir de fixer d'un trait de plume le sort de vingt-cinq millions d'hommes! Un mot changé, et voilà un grand pays, toute une génération, tout un siècle peut-être, qui va changer de marche!... Avec Machault, je laissais les parlements en exil, et la France, perdant l'espoir de les voir rétablir, les oubliait. Je restais roi absolu, ou plutôt père absolu, car je n'ai jamais songé à autre chose. Je refusais mon secours aux rebelles d'Amérique; je restais en paix avec l'Angeterre; j'épargnais quatre ou cinq cents millions. Avec l'autre... Mais si au moins j'étais sûr, bien sûr, que j'aie mal fait de le prendre, mal fait de le garder, mal fait d'appeler les parlements, mal fait de rompre avec l'Angleterre! Je ne vois partout que du pour, du contre, du bien, du mal, des inconvénients devenant des avantages, des avantages devenant des inconvénients. Un jour je me repens; un autre jour il me semble que je me repentirais bien davantage si j'avais fait autrement. Ai-je fermé, ai-je ouvert la porte au désordre? Ai-je consolidé ou ébranlé la monarchie? Quelques détails vont mieux, je le crois; l'ensemble va-t-il mieux ou plus mal? Je n'en sais rien... Personne n'en sait rien... Il y a six ans que je suis là, et j'ai déjà essayé tous les systèmes. J'ai régné sans les parlements et avec les parlements. On m'avait conseillé d'écouter les économistes, et je n'en ai pas trouvé deux qui fussent d'accord. J'ai changé la législation des grains, et il n'en est ré-

sulté que des émeutes. J'ai eu Turgot, j'ai même dit que lui seul et moi aimions le peuple; mais ce n'est pas tout que de l'aimer, et je le vois bien maintenant. J'ai eu Malesherbes, l'homme, disait-on, le plus vertueux de mon royaume; et je ne sais si le plus malhonnête aurait choyé comme lui ces écrivassiers qui gâtent tout. J'ai eu Clugny, qui n'a servi qu'à faire regretter Turgot. J'ai Necker, qui me lance dans un tas de choses nouvelles auxquelles je n'entends rien. Je ne sais jamais si l'on va me bénir ou me maudire, et je ne suis guère béni que pour des mesures dans lesquelles je suis forcé de reconnaître, à part moi, que j'ai été faible ou imprudent. J'ai eu ce Saint-Germain, presque aussi fou que son homonyme le sorcier, qui a bouleversé l'armée, qui m'a fait établir cette belle loi des coups de sabre, qui s'est fait chansonner, et moi avec, pour avoir inventé le chapeau à quatre cornes, dont il voulait affubler les soldats. J'ai eu ce Montbarrey, que je croyais n'être qu'un sot, et qui se trouve un coquin. J'aurai... car il faudra bien que je l'aie, puisqu'on le veut... J'aurai Ségur... C'est bien Ségur que vous voulez, n'est-ce pas?... Vous l'aurez; je le nomme. Dites-le-lui dès ce soir, si vous voulez. Un qui sort, un qui entre... Et puis après? Il ne vendra pas les cordons rouges; c'est possible. Il donnera de l'argent à sa maîtresse au lieu d'en tirer d'elle; on le proclamera un honnête homme, et moi le premier peut-être, car je vois bien que je ne suis qu'un écho... Et puis, encore une fois, après?

En saurons-nous mieux où nous allons? L'armée sera-t-elle plus contente, le peuple plus heureux, les criailleries un peu moindres? Allez... allez... C'est une roue qui tourne; j'ai l'air de tenir la manivelle, et c'est tout le monde qui la tient... Je suis cloué dessus, moi... Je suis l'Ixion du royaume....

Il se jeta dans un fauteuil; puis, tout à coup, au lieu des larmes amères que personne n'aurait été surpris de voir succéder à de tels aveux, — il partit, le malheureux roi, d'un grand éclat de rire.

— Décidément, s'écria-t-il, je refais Beaumarchais... C'est le monologue de l'autre jour, revu, corrigé, augmenté... Je ne me croyais pas si grand comique... Il faut absolument que je prenne un rôle à Trianon...

Il jeta les yeux sur la reine. Elle pleurait.

— Vous n'êtes pas contente?... Je croyais avoir dit que je le nommais, votre Ségur...

— Vous croyez que je pleurerais parce que vous auriez refusé de le nommer?

— Alors, pourquoi?...

— Pourquoi?... Si vous ne le comprenez pas, il est inutile que je le dise. Vous ne le comprendriez pas davantage...

Le roi cherchait.—Je ne croyais pas, reprit-il, avoir rien dit pour vous blesser.

— Et qu'est-ce donc, s'écria-t-elle, que cet acte d'abdication auquel il ne manque plus, en vérité, que votre signature?... Encore pourrais-je dire qu'il est signé dans votre cœur!... Avec de pareils senti-

ments, — et je sais trop que depuis longtemps ce sont les vôtres, — étonnez-vous d'avoir flotté à tout vent !... Oui, vous dites bien : la manivelle est aux mains de tout le monde... Elle y sera nécessairement toujours, si elle n'est pas aux vôtres... Me comprenez-vous maintenant ?...

— Oui... Mais je comprends toujours moins que ce soit vous qui me parlez ainsi. Vous avez toujours approuvé que j'eusse un premier ministre ; seulement, vous auriez voulu Choiseul. Vous avez fait l'impossible pour m'attirer dans le tourbillon de vos plaisirs, et il n'a pas tenu à vous que je ne fusse l'homme le plus dissipé de mon royaume. Vous dites que je ne gouverne pas. J'aurais gouverné bien moins...

— Vous auriez régné, dit la reine.

Sous ses contradictions, elle n'avait pas tout à fait tort. Un roi fainéant et dissipé reste mieux roi ou peut mieux le redevenir que celui qui a usé son sceptre dans les détails du gouvernement. Ce fut un des grands torts, ou, si on veut, un des grands malheurs de Louis XVI, de ne pas savoir se maintenir au-dessus de ses ministres, de devenir l'associé, le commis de tous ceux en qui il plaça successivement sa confiance, et de se mettre ainsi dans une position telle que tout changement de ministre était un changement en lui, un revirement dans ses vues, une nouvelle raison, par conséquent, pour qu'on se fit une médiocre idée de sa valeur intellectuelle et politique. Avec Turgot il avait été tout Turgot, avec Saint-

Germain tout Saint-Germain, avec Malesherbes tout Malesherbes, sans préjudice de cette tutelle plus constante sous laquelle il était tout Maurepas. Tout cela, sans se l'expliquer, il le sentait, et c'est ce qu'il avait dit, au fond, dans ce qu'il appelait son monologue.

Mais une des femmes de la reine vint dire que Leurs Majestés étaient servies. L'explication s'arrêta là, et Marie-Antoinette n'en était peut-être pas fâchée. Si elle sentait, en gros, ce qui manquait à Louis XVI, elle sentait aussi qu'elle n'était guère en état de préciser ses remarques, et de lui enseigner à faire mieux.

XXXII

Le dîner de Leurs Majestés était un des moments solennels de la journée. Malgré les suppressions qui venaient d'être prononcées, bien des charges avaient été maintenues dont les titulaires n'avaient guère occasion de se montrer que dans le service de la table, et ils faisaient naturellement de leur mieux pour qu'on ne les trouvât pas trop inutiles.

Qu'on ne se figure donc pas que la reine fût d'ordinaire avertie sans façon par une de ses femmes. En passant de son cabinet dans sa chambre, elle y trouva son premier maître d'hôtel, à qui l'usage ne permettait pas d'aller plus loin. Il avait à la main son grand bâton, surmonté d'une couronne et garni de fleurs de lis d'or. C'était ce bâton qui voulait dire que la reine était servie, car le maître d'hôtel ne devait pas ouvrir la bouche; il saluait et attendait. La reine se levant, il se mettait à marcher devant elle, et, arrivé dans la salle du repas, il se plaçait

derrière son fauteuil. C'était de là qu'il dirigeait le service, aussi bien pour le roi que pour la reine, attendu que, quand le roi dînait avec elle, l'étiquette voulait qu'il fût réputé dîner chez elle. Il avait cependant derrière lui son capitaine des gardes et son premier gentilhomme de la chambre. La reine, outre le maître d'hôtel, avait son chevalier d'honneur et son premier écuyer. On dînait ordinairement dans le *cabinet des nobles*, vaste pièce qui précédait la chambre de la reine.

Mais cette vaste pièce était souvent fort encombrée ; le dimanche surtout, comme le dîner était public, on pouvait à peine s'y mouvoir.

Représentez-vous cette large table, — car il faut bien qu'elle soit large, quoique n'étant que pour deux, pour recevoir ces innombrables plats, — représentez-vous-la, disons-nous, au fond de la salle, le roi et la reine en face, les cinq personnages derrière eux. Autour, l'espace où circuleront les contrôleurs et les gentilshommes servants; à droite et à gauche, sur des pliants, les dames titrées; derrière elles, debout, les non titrées; derrière celles-ci, tous les hommes de la cour; derrière eux, le gros public. Cependant, les jours de gros public, il est d'usage de laisser, en face de la table, un espace où les bons bourgeois circuleront, mais sans s'y arrêter plus de cinq ou six secondes, car il faut que tout le monde ait son tour. Tout Français a le droit de voir son roi avaler une ou deux bouchées, et tous diront, si ce roi est Louis XVI, qu'il a un prodigieux appétit.

Mais il faut qu'avant de se mettre à table Leurs Majestés se lavent les mains, et nous savons que ce n'était pas toujours, pour Louis XVI, une vaine cérémonie. Présenter à laver est un honneur strictement réservé aux plus grands personnages qui se trouveront dans la salle, un prince pour le roi et une princesse pour la reine; quand le comte et la comtesse d'Artois, par exemple, tiendraient déjà ce qui est nécessaire pour cette opération, il leur faudrait, Monsieur et Madame survenant, céder la place ; mais Monsieur et Madame ne la céderont à personne, attendu qu'il n'y a personne au-dessus d'eux, sauf le roi lui-même et la reine. Et ce n'est pas seulement en public que cette étiquette s'observe. « Un jour d'hiver, dit madame Campan dans ses Mémoires, il arriva que la reine, déjà toute deshabillée, était au moment de passer sa chemise. Je la tenais toute dépliée. La dame d'honneur entre, se hâte d'ôter ses gants, et prend la chemise. On gratte à la porte ; on ouvre. C'est madame la duchesse d'Orléans. Ses gants sont ôtés ; elle s'avance pour prendre la chemise. Mais la dame d'honneur ne doit pas la lui présenter elle-même ; elle me la rend, et je la donne à la princesse. On gratte de nouveau : c'est Madame, comtesse de Provence. La duchesse d'Orléans lui présente la chemise. La reine tenait ses bras croisés sur sa poitrine ; elle avait froid. Madame voit son attitude pénible. Elle se contente de jeter son mouchoir, garde ses gants, et, en passant la chemise, décoiffe la reine, qui se met à rire pour déguiser son impatience,

mais après avoir dit plusieurs fois entre ses dents : *C'est odieux!* »

Elle l'aurait dit sans doute aussi, si elle l'avait osé, le jour où nous venons de la voir se mettre à table, car elle n'avait aperçu, en arrivant, qu'un seul prince, et ce prince était le duc de Chartres, qu'elle ne pouvait souffrir; elle ne put même s'empêcher de regarder du côté de la porte, comme pour voir si un des frères du roi ne viendrait pas ôter le service au duc. Mais le roi présenta ses mains; le duc fit son office. Aucune princesse n'étant là, ce fut la dame d'honneur qui rendit le même devoir à Marie-Antoinette.

On apercevait, pendant ce temps, comme un mouvement d'embarras parmi les gens de service. Et en effet, quand le couple royal, les mains lavées, se retourna vers la table, point d'aumônier pour dire le *Benedicite*. On attendit un moment; point encore. — Nos aumôniers ne se gênent pas, disait le roi. — Mais il voulut attendre, ce qui était doublement méritoire chez un homme toujours si heureux de se mettre à la table. On amena enfin un prêtre qu'on avait trouvé se promenant sur la terrasse du château, et le dîner put commencer.

Mais la présence du duc de Chartres jetait un froid glacial sur cette scène, toujours froide, à moins que le roi et la reine ne fussent de très-bonne humeur, ce qui n'était déjà guère le cas. La reine avait à peine eu le temps d'essuyer ses yeux rougis, et elle était condamnée à subir, une heure durant, les regards de son ennemi mortel.

Pourtant, à cette époque, c'était encore plutôt par instinct que sur des preuves qu'elle croyait à l'inimitié du duc de Chartres. Peut-être même n'en était-il pas encore à la haïr; assez d'autres la chansonnaient qui ne se croyaient pas ses ennemis, et ne faisaient que céder étourdiment à la malignité universelle. Mais s'il manquait rarement une occasion de se déchaîner contre la reine, les amis de la reine n'en laissaient non plus échapper aucune de se donner carrière contre lui. Tous ces bruits qui avaient couru, à tort ou à raison, sur son peu de courage à la bataille d'Ouessant, il savait avec quelle joie on les avait accueillis chez madame de Polignac, si même ce n'était pas là qu'ils avaient commencé à prendre corps. Ces blessures n'étaient cependant pas telles que la reine n'eût pu, en y versant quelque baume, les guérir. Ajouterons-nous qu'il eût été de son devoir de le faire, ou que la politique, au moins, aurait demandé qu'elle le fît? Nous ne blâmerons jamais une femme de n'avoir pas voulu ou pas su faire bon visage à un homme qui l'offensait. Mais ce n'en est pas moins un triste spectacle, surtout avec l'inséparable pensée des maux qui allaient en résulter, que celui de ces deux haines s'excitant, s'aiguisant l'une l'autre, et se rendant mutuellement incurables.

Le duc de Chartres paraissait rarement à Versailles. Il n'y venait, en quelque sorte, que pour constater les progrès de l'animadversion qu'il inspirait, car, tandis que le roi et la reine se contentaient

de l'accueillir avec une froideur toujours la même, les courtisans se montraient, à chaque fois, moins respectueux et moins polis. Les serviteurs vont toujours plus loin que les maîtres; mais, quelque peu d'estime que nous professions, en général, pour le « peuple caméléon, » comme dit La Fontaine, nous ne saurions trouver mauvais qu'il montrât du mépris à qui méprisait sa souveraine.

Quoique habitué à cet accueil, qu'il était venu braver, le duc de Chartres fut frappé de lire les mêmes sentiments dans le regard de ce prêtre qu'on venait d'amener, et qui s'était modestement retiré, la prière faite, à l'extrémité de la salle. Il remarqua que tout le monde avait l'air de le traiter avec beaucoup d'égards, et son étonnement grandit encore quand il vit la reine lui faire signe de s'approcher.

— Eh bien! monsieur l'abbé, dit-elle, vous ne vous attendiez pas à être si vite de requête?... — Puis, se tournant vers le roi : — Sire, notre aumônier improvisé est M. l'abbé Julien, qui a bien voulu me venir voir...

— Ah! ah! dit le roi.

Mais ce « ah! ah!... » ne faisait pas une conversation; et la reine, en appelant Julien, avait surtout voulu se sauver du duc de Chartres. Elle espérait que le roi causerait. Le roi mangeait...

Ne dérangez jamais l'honnête homme qui dîne...

a dit Berchoux; et Louis XVI était le plus honnête homme de France.

— Vous demeurez près de Meaux? reprit la reine.

— A deux lieues, madame.

— A-t-on de belles chasses par là-bas?... demanda le roi.

C'était sa question de refuge quand il ne savait que dire, ce qui lui arrivait souvent dans les présentations. Quand Voltaire perdit l'espoir d'être reçu à Versailles, il tâchait de se consoler en disant que le roi lui aurait parlé de sa chasse de Ferney, abondante, ajoutait-il, en moineaux, ce qui eût été dur à avouer.

Mais Julien n'eut pas besoin de répondre. — Je suppose, dit la reine, que monsieur l'abbé n'en sait rien...

Le roi comprit que c'était une leçon. Une aile de faisan l'aida à la digérer sans mot dire.

Heureusement que le comte d'Artois venait d'entrer; heureusement pour la reine, du moins, qui ne savait plus comment poursuivre, et pour Julien qui ne savait plus quelle contenance tenir. Mais le prince lui-même parut assez embarrassé quand il aperçut le duc de Chartres. La débauche avait maintenu entre eux une amitié que le frère du roi ne se souciait pas d'afficher devant la reine; et comment, d'autre part, faire froide mine à un homme avec qui il passait la moitié de ses journées, sans compter la moitié des nuits?

Mais le roi s'empara de lui.

— Bonjour, mon frère.

— Sire... Madame...

— Vous arrivez de Paris?

— Oui, sire.

— Et qu'y fait-on?

— Des académiciens.

— Ah! ah!...

— M. de Tressan et M. Lemierre sont nommés.

— L'un succède à M. de Foncemagne; l'autre?...

— A l'abbé de Condillac.

— Ah! j'oubliais. Voilà bien des morts académiques.

— Sans compter celle de l'abbé Batteux...

— Lui aussi?...

— Et celle de l'abbé Millot...

— Allons donc!

— Mais l'abbé Millot se porte bien; il n'a été que pendu...

— Ah!...

— Oui, en Espagne... et en effigie, il est vrai... Ses *Mémoires du maréchal de Noailles* ont médiocrement plu, à ce qu'il paraît, à notre cousin Très-Catholique, et un bout de corde en a fait justice. L'auteur, comme de raison, a ri...

— Comme ils rient tous quand nous brûlons leurs ouvrages en France.

— Il rirait pourtant davantage si une de ses amies n'avait dit qu'on saura au moins, dorénavant, pourquoi il a une mine de pendu.

— Il n'y a que les *amies* pour dire de ces choses-là!...

— Et que les *amis* pour les répéter. On vient de jouer à Paris...

— Ah! ah! voyons...

— Votre Majesté a l'air...

— L'air surpris que vous soyez là depuis cinq minutes sans m'avoir encore parlé d'une pièce nouvelle. A propos, et l'ordre de Malte?

— L'ordre de Malte persiste à soutenir que le Temple est un de ses chefs-lieux, et que je n'ai pas le droit d'y faire jouer la comédie.

— Et bien! vous la jouerez ailleurs.

— Et s'il me convient de la jouer là?

— Vous vous en passerez, mon frère.

L'idée lui avait souri d'introduire les farces à la mode dans le vieux château des Templiers. Il aurait été homme à donner un bal dans une église, uniquement pour la nouveauté du fait.

— Vous disiez donc, reprit Louis XVI, qu'on vient de jouer à Paris...

— ... Une petite pièce où il y a des *amis* et des *amies* comme ceux dont nous parlions tout à l'heure. Elle s'appelle *Les Étrennes, ou le Bonnet magique.* Un vieux barbon, Géronte, voit arriver le jour de l'an, et voudrait pouvoir distinguer ce qui sera vrai ou faux dans les compliments de ses neveux, de ses nièces, etc. Un bonnet, que lui apporte Mercure, va lui donner cette perspicacité miraculeuse. Il s'en coiffe donc; mais il n'y gagne...

— Je comprends, dit le roi. Si on me l'apportait, ce bonnet-là...

Il promena sur toute l'assemblée un long regard qui ne manquait pas de malice; puis, plongeant sa fourchette dans une autre aile de faisan : — Si on me l'apportait, murmura-t-il, je ne le mettrais pas.....

— Et quand les reçoit-on, reprit-il un moment après, vos deux nouveaux immortels?

— Bientôt, dit le prince; mais on veut que la séance soit brillante. L'abbé Delille a promis quelques morceaux de son nouveau poëme.

— Qui doit s'appeler?...

— *Les Jardins*. Il me l'a promis pour ma petite collection...

— Pour laquelle?... dit le roi.

Le prince eut l'air embarrassé, et cette petite question, en effet, disait beaucoup. Elle prouvait que le roi n'ignorait pas certain scandale ajouté à tant d'autres, certaine collection d'écrits immondes que le comte d'Artois faisait aussi imprimer à ses frais. Des livres que la police avait ordre de détruire, que les libertins mêmes ne nommaient qu'à voix basse, tout Paris et toute la France savaient que le frère du roi en était l'éditeur.

Mais Louis XVI n'avait voulu que montrer qu'il le savait aussi; quant à défendre la chose, il n'y songeait même pas. Il laissa donc son frère expliquer candidement ce que c'était que cette collection où les *Jardins* devaient figurer. On l'imprimait avec un luxe et un soin inouïs. Chaque ouvrage n'était tiré qu'à soixante exemplaires, afin que la

rareté haussât encore la valeur de cette édition unique. Ce n'étaient d'ailleurs que de bons ouvrages, plutôt légers, mais parfaitement avouables.

— Cela doit coûter bien de l'argent, dit le roi.

— Un peu, sire.

— Et cela sert?...

— Mais, sire...

— Cela sert d'abord à vous donner un petit air de protecteur des lettres.

— Pourquoi pas?

— Cela sert ensuite...

— A me procurer le plaisir de vous offrir, à vous et à la reine, ces volumes...

— Oui... Oui... Et cela sert enfin à... Écoutez...

Le comte d'Artois s'approcha.

— ... à donner à vos dettes une certaine couleur... Vous m'entendez... Un certain air...

— Ah! sire...

— Votre intendant m'a remis certain papier...

— L'état de mes dettes...

— Et cette collection reluisait en tête de la liste.

— Mon intendant est un homme d'esprit!

— Votre intendant est un sot, s'il s'est imaginé que je donnerais dans le piége.

— Ainsi...

— Ainsi, allez... et ne faites plus de dettes...

— *Plus!*... Je n'en ai donc pas?...

— Non. J'ai signé.

— Ah! sire...

— Chut!...

Mais on avait parfaitement entendu, car Louis XVI ne savait pas parler bas ; c'étaient environ deux millions qu'il venait de jeter encore dans la main percée de son frère. Puis, comme s'il eût craint que sa faiblesse ne fût pas assez remarquée et qu'on ne vît pas assez l'énormité du don : — Monsieur l'abbé, reprit-il en s'adressant à Julien, combien vous rend votre cure ?

— Cent écus, sire.

Tout le monde se mit à rire, excepté le roi et Julien.

— Cent écus !... dit le roi.

— D'autres n'en ont que cinquante.

— De sorte que vous êtes riche ?...

— Oui, sire.

— J'avais pourtant quelque idée de chercher s'il n'y aurait pas, aux environs, un prieuré, une petite abbaye...

— Pourquoi *petite ?*... dit la reine.

— Je ne l'accepterais, madame, ni petite, ni grande. J'ai voulu être curé.

— Mais vous avez au moins, en sus de vos cent écus, le casuel ?...

— Je ne vends pas mes prières, madame.

— Mais... Mais... s'écria le roi, moitié riant, moitié sérieux, seriez-vous philosophe, par hasard ?...

— Je tâche d'être chrétien.

On commençait à se regarder. Le château de Versailles n'entendait pas souvent des déclarations pareilles, sauf dans la chaire ; et encore !...

— Ah ! vous tâchez?... dit étourdiment le comte d'Artois. Avez-vous l'espoir de réussir?...

— Et vous, monseigneur, y renoncez-vous?

— Monsieur l'abbé nous y aidera, dit la reine.

— Moi !...

— Vous. J'ai mon projet. Vous savez que je vous attends à cinq heures... Mais non... J'ai fini... Venez...

Elle rentra dans sa chambre. Il la suivit.

XXXIII

Le lendemain, il était encore une fois de retour dans son village. Son absence, lui semblait-il, avait été longue, très-longue. Il s'était même surpris, en revenant, occupé à caresser cette idée, comme si le temps, en s'allongeant dans son imagination, eût dû s'allonger en réalité ; comme si la chance eût été plus grande d'apprendre quelque événement, de trouver quelque lettre...

Mais il n'avait rien appris, rien trouvé. La solitude l'attendait au seuil du presbytère. C'est la seule compagne qui ne manque jamais au malheureux.

Il avait donc tout loisir pour repasser dans sa mémoire les scènes de Versailles; mais il croyait rêver quand il se disait que c'était lui qui avait passé près de deux heures dans le cabinet de la reine, seul avec elle d'abord, puis avec elle et le roi.

Elle avait commencé par lui avouer qu'elle savait

le secret de sa naissance, et que cette circonstance avait été d'abord à peu près sa seule raison pour désirer de le voir; mais ce désir, ajouta-t-elle, était maintenant tout autre, et ce qu'elle venait de voir de lui la confirmait dans son projet de l'attacher à la cour, comme aumônier ou comme prédicateur.

N'était-ce encore qu'un caprice, ou bien se sentait-elle véritablement attirée vers un homme sérieux, vers celui que l'évêque de Meaux lui avait peint comme le plus scrupuleux et le plus pieux des prêtres? — Quoi qu'il en soit, elle était disposée à l'écouter avec le plus grand intérêt.

Mais qu'avait-il, lui, à lui dire? La nourriture qu'elle lui demandait, il était encore loin de l'avoir trouvée pour lui-même; et quand il avait dit : « Je tâche d'être chrétien, » ce mot ne signifiait pas moins « Je m'efforce de croire » que « Je m'efforce d'être charitable et bon. » Les scènes mystérieuses du caveau et des hosties n'avaient fait que jeter dans son esprit de nouveaux éléments d'incertitude. Sa raison, loin d'être domptée, se redressait de toute sa hauteur contre ces faits miraculeux qui voulaient l'écraser, comme le serpent blessé mord la pierre impuissante qui devait lui ôter le pouvoir de mordre. Il sentait que ce n'était pas de là, dût-il ne pas douter des faits eux-mêmes, que la foi véritable pouvait lui arriver.

Il avait raison. Les miracles sont une des sources de la foi, mais une source vaine aussi longtemps

que ne s'ouvre pas l'autre source, celle que Dieu a placée dans nos cœurs, et que lui seul, par un effet de sa grâce, peut ouvrir. C'est l'histoire de tant de Juifs du temps de Jésus-Christ, qui ne niaient pas ses miracles, et pour qui sa doctrine n'en restait pas moins inadmissible. A quoi sert de dompter l'esprit, si le cœur reste indompté?

Mais l'esprit même, chez Julien, n'était pas plus dompté que le cœur. Il avait vu, touché, et il ne croyait pas plus qu'avant; sa prière exaucée n'avait servi qu'à lui prouver la vanité de sa prière et de son espérance.

Ce n'était donc pas sans effroi qu'il avait entendu la reine lui exprimer tant de confiance. Que faire? Lui avouer ses perplexités et ses doutes? Ce serait lui faire aborder la religion au travers d'écueils qu'elle ignorait, et dont peut-être, avec son insouciance ordinaire, elle ne chercherait même pas à se tirer. Lui parler en homme convaincu, inébranlable? Ce serait de l'hypocrisie. Il n'avait pu mentir à madame du Deffand; mentirait-il à la reine?

Mais il pouvait au moins, sans nul mensonge, essayer de fortifier en elle ce qui lui avait jusque-là le plus manqué, le besoin d'une religion qui influât sérieusement sur sa vie, qui la dirigeât dans ses affections et la consolât dans ses peines. Il osa aborder, car elle semblait l'y inviter elle-même, la question de son existence dissipée, de l'étourdissant tourbillon auquel elle s'abandonnait. Il ne lui demanda pas si elle était heureuse, mais il parla

comme convaincu qu'elle ne l'était pas, qu'elle ne pouvait pas l'être, et elle baissa les yeux.

Quand le roi vint, Julien n'eut garde de continuer sur ce sujet ni de paraître en avoir parlé aucunement; mais la conversation se trouva bientôt reportée sur un terrain assez voisin.

Louis XVI avait beaucoup réfléchi, sinon en philosophe, du moins en homme de sens, ce que souvent le philosophe n'est guère. *Roi Très-Chrétien* par la grâce du pape, il ne s'était cependant pas interdit de chercher un peu ce que valait cette église au nom de laquelle on lui donnait ce titre; et comme il avait, quoique roi, un grand respect pour la dignité humaine, il n'était pas de ceux qui pensent qu'une religion est toujours bonne pourvu qu'elle soit un frein aux excès de la liberté. Tout récemment, quand le mémoire du clergé contre les protestants avait été mis sous ses yeux, il l'avait enrichi de notes qu'on a conservées, et ces notes montraient, outre un bon cœur, un esprit singulièrement affranchi des préjugés que le mémoire exploitait. Fils aîné de l'Église, car c'était encore un de ses titres, il n'avait eu que trop de facilités pour sonder les déréglements de sa mère; tout ce que le vulgaire des mortels ne voyait que sur le théâtre, il l'avait vu, lui, dans les coulisses. Un homme qui fait des évêques, qui sait comment se font les papes, ne saurait avoir beaucoup de foi en ces dieux de la foule, et le personnel des docteurs n'est plus un rempart pour la doctrine. Si Louis XVI était devenu

un incrédule, à qui l'aurait-il dû plus qu'à son grand aumônier, le cardinal de Rohan?

Il ne l'était donc pas devenu; mais, à la vue de tout ce qui se passait, il comprenait qu'on le devînt. C'était cependant n'embrasser encore qu'un des côtés de la question. Plus hardi ou plus éclairé, il ne s'en serait pas tenu à expliquer par les vices des docteurs l'impuissance de la doctrine; il se serait demandé si la doctrine elle-même avait en soi les éléments d'une influence durable, pure, salutaire.

Or, c'était là ce dont Julien doutait le plus. S'il avait pu se donner la conviction qu'en prêchant le catholicisme il travaillerait réellement à l'amélioration des hommes, cette pensée l'aurait aidé puissamment à y croire; mais il était arrivé, au contraire, à n'y voir que l'exploitation et la déification de tous les instincts *humains* de l'homme. Il s'était convaincu qu'un homme droit et vertueux ne l'est point parce qu'il est catholique, mais plutôt parce qu'il a eu le bonheur de trouver en lui-même un point d'appui contre la séduction de ces commandements faciles, de ces pardons à bon marché, de ce salut garanti pour de l'argent ou pour de vaines pratiques. Il en avait conclu qu'un peuple ne sera jamais ni bon, ni grand, ni éclairé, ni libre, ni heureux, par le fait du catholicisme, et que, parmi les chefs des peuples, ceux-là seulement peuvent l'appeler à leur aide qui n'ont nul souci de la conscience, nul autre but que de régner.

Il donnait donc à Louis XVI une preuve d'estime

quand il le jugeait digne de comprendre que le salut des peuples ne pouvait être là. Même à ne considérer, ajoutait-il, que le salut des princes et les intérêts de leur pouvoir, on pouvait douter grandement que l'appui du catholicisme fût une garantie sérieuse. Autant il avait été impuissant, dans tout le cours de ce siècle, contre l'incrédulité et l'immoralité, autant il le serait, le cas échéant, contre des perturbations d'un autre genre. Un avenir prochain pouvait amener, à ce sujet, de terribles enseignements.

Mais ni Julien ni le roi n'avaient osé aller plus loin et aborder le fond de la question, le roi parce qu'il craignait l'échec que sa foi subirait s'il provoquait les aveux de Julien, Julien parce qu'il savait trop bien qu'après avoir montré le mal il serait muet sur les remèdes.

XXXIV

Et voilà le souci qu'il avait trouvé l'attendant, avec la solitude, au seuil de sa triste maison. La confiance du roi et de la reine n'avait fait qu'aggraver en lui le sentiment de son impuissance. Tout ce qu'il avait éprouvé auprès du lit de mort de madame du Deffand, il l'éprouvait auprès de cet autre lit de mort où la France lui apparaissait couchée.

Plusieurs jours se passèrent dans cette cruelle angoisse. Cambel venait le voir, mais le trouvait inaccessible à ses questions, à ses menaces. Sans la tristesse dont il le voyait accablé, il aurait cru sans doute que ce changement était de l'orgueil, fruit des confidences royales.

Mais en cessant d'ouvrir son cœur à Cambel, Julien se trouva plus seul encore qu'il ne l'avait jamais été.

Aussi ne tarda-t-il pas à repenser à cet autre confident que le tombeau lui gardait, et il résolut de

faire une nouvelle tentative pour arriver jusqu'à lui. Il résisterait, cette fois, et à la frayeur et aux prodiges, si les prodiges devaient se renouveler. Dût-il expirer de terreur au fond du mystérieux caveau, il descendrait; dût-il ouvrir vingt cercueils pour trouver ce qu'il cherchait, il ne remonterait pas sans le trésor.

Une nuit donc, il retourna dans l'église, ouvrit le caveau et descendit.

Une fois descendu, il respira. Le plus difficile était fait, la grande terreur franchie. Il avait manqué défaillir en commençant à soulever la pierre. Une lueur allait-elle encore apparaître, une voix arriver à son oreille? Mais il n'avait rien vu, rien entendu.

Sa lampe lui montra donc une voûte assez basse, mais sous laquelle on pouvait cependant marcher à l'aise. Une trentaine de cercueils, posés sur des pierres transversales, garnissaient à peu près tout le pourtour. On distinguait sans peine les plus anciens, soit à leur forme grossière, soit à l'état du bois. Il y en avait même quelques-uns qui s'étaient effondrés. Les ossements avaient roulé sur le sol avec des débris de planches.

Julien alla donc aux plus récents, et vit avec plaisir que tous portaient, sur une plaque de métal, le nom du mort. Il en eut bientôt trouvé un sur lequel on lisait :

MAURIAC. — MDCCXIII.

C'était ce qu'il cherchait.

Mais au moment de mettre la main à l'œuvre, — il avait un marteau et des tenailles, — peu s'en fallut que le cœur ne lui manquât. Il avait secoué la peur machinale des tombeaux, et c'était peu de chose, une fois là, que d'oser voir un cadavre desséché; mais ces papiers dont il allait s'emparer, il se disait maintenant avec effroi qu'il n'y trouverait peut-être que de nouveaux tourments, et qu'il aurait, plus malade après le remède, à gémir sur sa curiosité fatale.

Enfin, le sort en est jeté. Il écarte un ou deux autres cercueils, étonné seulement de les écarter sans plus d'effort et de les sentir si légers. Hélas! nous sommes toujours un peu surpris quand nous avons à vérifier de nos mains à quoi se réduit un homme! Mais Julien ne s'arrêta pas à y songer.

Il cherchait donc s'il serait possible d'ouvrir le cercueil sans le briser, et sa surprise fut grande quand il y aperçut des traces récentes d'effraction. En touchant le couvercle, il l'ébranla. Deux ou trois clous mal remis le retenaient à peine, et, presque sans effort, il l'enleva.

Il était là, le pauvre mort, les mains sur la poitrine, les yeux — ou ce qui avait été ses yeux — dirigés vers le ciel, et comme attendant au passage le premier rayon d'immortalité qui y rallumerait la vie. Les dents blanches, intactes, annonçaient un homme jeune encore; les cheveux, presque blancs, un homme vieilli avant l'âge. Le front était haut, large, puissant.

Mais Julien avait à peine eu un regard pour la hideuse beauté de ce visage. Une pensée venait de lui traverser l'esprit. Les papiers auraient disparu...

Et, en effet, point de papiers... Il eut beau fouiller le cercueil, soulever les lambeaux de la soutane dont le mort était revêtu, passer sa main par-dessous le squelette, — rien. Il sentit quelque chose à terre, sous son pied. C'était un bout de grosse ficelle, gardant encore la forme carrée d'un paquet.

Les papiers avaient donc été enlevés, et cela, tout récemment. Par qui? Aucun doute n'était possible. Cambel lui avait plus d'une fois entendu exprimer le désir de les avoir; Cambel serait venu les prendre. La nuit des hosties et du sang, c'était lui, sans doute, qui était dans le caveau.

Mais par où y avait-il pénétré?—Julien venait d'apercevoir, derrière d'autres cercueils, un corridor. Il y entra, et, à quelque distance, il trouva ce qu'il avait prévu, — un escalier qui conduisait dans une autre partie de l'église.

Il revint donc au mort, et le contempla longtemps. Posée sur un des coins du cercueil, la lampe donnait en plein sur ce visage noirâtre, et sa mobile clarté en animait l'immobilité silencieuse. Julien semblait attendre que la voix suivît le mouvement, et que le mort se réveillât pour lui dire ce que les papiers auraient dit. Ah! de grand cœur il eût donné la moitié de son sang pour que ces artères desséchées se remis-

sent à battre, ne fût-ce que quelques minutes! Et déjà il lui semblait presque qu'à force d'interroger le regard ténébreux du squelette, il finirait par y lire quelque chose.

Mais il avait beau faire, il n'y lisait que cette éternelle leçon qui se lit sur tout ce qui a été et n'est plus, sur la feuille qui tombe comme sur la colonne qui s'écroule, sur les lèvres de l'homme expiré d'hier comme sur le front osseux de qui a déjà dormi un siècle. Et que lui importaient ces banalités de la tombe? Les leçons de la mort, il les savait; ce qu'il était venu chercher, c'étaient les secrets de la vie.

Et cependant, il ne pouvait s'arracher à ce mystérieux embrassement d'une âme vivante, la sienne, et d'un squelette. Il se repentirait, lui semblait-il, d'être parti avant que le mort eût dit son dernier mot. Il reculait l'adieu, et plus il le reculait, plus il sentait qu'il aurait de peine à le dire.

Mais la nuit s'écoulait. Encore une heure, et les premiers rayons du jour tomberaient sur cet escalier condamné à ne voir que les ténèbres.

En se baissant une dernière fois vers le visage du mort, Julien s'aperçut que la tête reposait sur quelque chose. Il écarta les cheveux : c'était un livre.

— Je le savais bien, s'écria-t-il, que tu finirais par me répondre !... Donne... donne...

Hélas ! en soulevant la tête, elle lui resta entre les mains. Le cou s'était cassé.

Il ne put retenir un cri, comme si ce malheur tout naturel eût tout à coup fait de lui un sacrilége. Mais il reprit courage, et, peu de moments après, il était chez lui avec le livre.

XXXV

Il avait reconnu, avant même de l'ouvrir, une Bible semblable à celle qu'il avait trouvée, deux ans et demi auparavant, dans son cachot de la Bastille. Il vit qu'elle renfermait aussi un certain nombre de pages manuscrites, et il y avait bien compté ; mais ce qu'il éprouva lorsqu'il eut lu les premières lignes, nous n'essayerons pas de l'exprimer.

Cejourd'huy 24 décembre MDCLXXXVI m'a esté donné ce livre, à moi Jean Mauriac, en la neuviesme année de mon âge, par mon frère Louis, ministre de l'Église réformée en cette ville de Meaux...

Ainsi, ce frère que le prisonnier de la Bastille avait tant aimé et tant pleuré, c'était le curé Mauriac ! Ce nom que le ministre martyr avait oublié d'écrire dans le livre témoin de ses souffrances, Dieu n'avait pas permis qu'il fût ignoré à tout jamais.

Et c'était à lui, Julien, que ce nom était révélé ! Dût la révélation s'arrêter là, il en était heureux et

comme fier. Cette joie que tout homme a éprouvée en se voyant maître d'un secret qui va rendre à quelque âme la paix et le bonheur, c'était la sienne en ce moment. Il oubliait que la mort avait réuni les deux frères ; il se voyait prenant le plus jeune par la main, et allant dire à l'aîné : « Le voici... Dieu vous le rend... Il est resté votre frère par la foi comme il l'était par la nature... » Car Julien ne pouvait douter que ce ne fût là ce que voulait dire cette Bible dans son cercueil.

Il ne se trompait pas.

Recueillons donc, comme nous l'avons fait pour l'autre frère, les principaux passages de la rapide histoire confiée au livre sacré.

Sous les lignes que nous avons rapportées, on lisait :

Cejourd'huy, 15 mai 1687, mon frère a esté pris comme il faisoit l'assemblée ordinaire, et mené, par ordre du roy, en un chasteau qu'ils appellent la Bastille. Je voulois qu'ils me menassent aussi, n'ayant jamais esté séparé de mon dict frère, lequel m'a instruict et élevé jusques à maintenant, depuis la mort de nos parens, en connoissance et en crainte du Seigneur. Mais les soldats ont dict n'y avoir point d'ordre à mon égard, et que ce n'estoit pas d'usage d'enfermer les enfans en des chasteaux ; en des couvents, à la bonne heure. J'ay dict que je me tuerois plutôt que de me laisser mener en ces maisons de pestilence.

A la grosse écriture de l'enfant succédait tout à coup, après ces lignes, celle de l'homme fait. La langue aussi avait changé, et, tandis que le frère prisonnier avait gardé celle de sa jeunesse, l'autre frère parlait celle du temps.

Dieu me le rend donc, après vingt ans, ce volume si cher à mon enfance ! Je le croyois détruit ; je le retrouve au fond d'une vieille bibliothèque.

Hélas ! il n'y a pas longtemps que je l'aurois détruit moi-même s'il m'étoit tombé sous la main. Ils avoient réussi, les malheureux, à m'inspirer l'horreur de ma religion d'autrefois. Oui, je t'ai cru damné, mon pauvre frère. Je t'ai maudit pour m'avoir élevé dans ta croyance ; j'ai béni tes persécuteurs et les miens pour m'avoir arraché à l'hérésie.

On me jeta donc dans un couvent. Je ne me tuai pas, comme je disois ci-dessus, et je fis bien, car Dieu ne le veut pas ; mais ils me tuèrent mon âme. Raisonnements, menaces, châtiments, tout fut d'abord inutile ; mais aussi, une fois brisé, je le fus complétement.

De mon frère, d'ailleurs, point de nouvelles ; aujourd'hui même, je ne sçais s'il vit ou s'il est mort. Sa femme et ses enfants avoient fui ; ils ont péri en traversant le Rhin. S'il vit, le sait-il ? S'il est mort... Ah ! s'il est mort, ils sont réunis là-haut, et je manque seul à la famille.

Ma conversion finit par paroître si assurée, qu'on voulut l'assurer encore en faisant de moi un prêtre.

M Bossuet vint lui-même me voir dans ma cellule. Sa gloire, ses cheveux blancs, la bonté qu'il me témoignoit, me firent oublier le triste rôle qu'il avoit joué dans nos malheurs, et dont j'avois gardé, quoique devenu catholique, un pénible souvenir. Son amitié changea en enthousiasme le désir qu'on avoit déjà su m'inspirer de me consacrer à l'Église. Quand il m'ordonna prêtre, — c'étoit en 1703, — je l'entendis qui remercioit Dieu de lui avoir accordé cette consolation avant sa mort; et en effet, peu de mois après, il n'étoit plus. Mais je l'avois revu dans sa dernière maladie, et il n'avoit pas craint de m'assurer, avec l'autorité que donne la mort qui s'approche, que je serois une des colonnes de l'Église.

J'avois déjà publié quelques écrits de controverse, et, sous son patronage, ils avoient eu du succès. J'entrepris un nouvel ouvrage, où je me proposois de résumer, sous une forme serrée et populaire, tout ce qu'il a écrit sur ces questions. J'étois heureux et fier de rendre ce dernier hommage à son génie et à son zèle.

C'étoit là que Dieu m'attendoit; mais, avant de me ressaisir, il vouloit que j'eusse le temps de voir ce qu'il y a de néant et de souffrance loin de la vérité et loin de lui.....

Mauriac entrait donc, en cet endroit, dans d'assez longs détails. En résumant pour son ouvrage les argumentations de Bossuet, il n'avait pu s'empêcher de les trouver, sur bien des points, singulièrement inexactes. Les témoignages empruntés à la tradition

et aux Pères lui avaient paru, en maint endroit, si peu concluants, si douteux, qu'il avait eu besoin de rappeler tout son respect pour ne pas se demander si Bossuet lui-même, en les citant, y avait cru. Au tableau des variations du dogme protestant, il avait opposé, sans le vouloir, la lente formation des principaux dogmes catholiques, variation plus régulière, mais bien autrement profonde; d'ailleurs, quand toutes les variations seraient du même côté, cela ne prouvait pas nécessairement, s'était-il dit, que la vérité fût de l'autre. Enfin, le plus loué des écrits de Bossuet, l'*Exposition de la foi catholique*, avait porté le dernier coup à son catholicisme. Cette *foi catholique* était si peu ce qu'il savait et ce qu'il voyait être celle des conciles, des papes, du clergé dans ses prédications et surtout dans ses pratiques, que l'ouvrage de Bossuet lui apparut, à sa grande frayeur, comme un audacieux reniement ou comme une grande imposture.

Or, il avait trop été instruit à croire avant tout en l'Église, en ses docteurs, particulièrement en Bossuet, pour que la chute des appuis humains de sa foi n'entraînât pas celle de sa foi elle-même. Il avait fait ce qu'allait faire le dix-huitième siècle : en se détachant du catholicisme, il avait reculé du premier saut par-dessus le protestantisme, par-dessus le christianisme; il n'avait plus vu dans le monde et dans son âme qu'incertitudes, que ténèbres, qu'impossibilités sans cesse renouvelées d'arriver à rien de solide.

Julien retrouvait donc là son histoire. Mais quoique ce récit ne parût lui offrir encore que la triste consolation de rencontrer un compagnon de misère, il se sentait devenir, en avançant, plus calme et plus heureux, car le ton de l'auteur était manifestement celui d'un homme qui parle au passé, qui se voit maintenant à l'abri des maux qu'il peint. Il y a donc un port, pensait Julien, puisque voilà un homme racontant si paisiblement les tempêtes! Et plus il voyait de ressemblance entre cet homme et lui, plus il avait confiance que ce qui avait relevé l'un relèverait l'autre, que ce qui avait sauvé l'un sauverait l'autre.

Ce fut donc avec une vive émotion qu'il entama la seconde partie du récit, celle où Mauriac racontait la reconstruction de sa foi.

Ce n'était pourtant pas un exposé détaillé des points successivement conquis sur l'erreur ou sur le doute. Mauriac n'en parlait que comme en ayant parlé ailleurs, probablement dans ces papiers enlevés par Cambel. Il n'avait eu évidemment d'autre but, dans ces quelques pages, que de dresser comme l'acte officiel de son retour au christianisme, et de l'enregistrer dans le saint livre que Dieu lui avait rendu.

Mais ce ne sont pas les détails qui font la conversion. Archimède ne demandait, pour soulever le monde, qu'un point d'appui. Un point d'appui, c'est ce que notre cœur demande aussi pour soulever ce monde de misères sous lequel il va pliant, et, plus heureux qu'Archimède, il peut l'avoir.

Ce sont de pauvres controversistes et surtout de pauvres philosophes que ceux qui ne savent voir, entre le catholicisme et l'Évangile, que des différences de forme, des plus et des moins, des nuances d'un même dogme. Il y a un abîme entre les deux.

Dans l'Évangile, c'est Dieu qui régénère et qui sauve; dans le catholicisme, c'est l'homme qui se croit l'ouvrier de son salut.

Le catholicisme paraît abaisser l'orgueil humain en demandant adhésion et soumission, et il le nourrit, en même temps, là où il faudrait l'écraser.

L'Évangile paraît contraire à la liberté humaine parce qu'il met partout l'action de Dieu, et c'est lui qui apporte la liberté véritable, la liberté en Dieu. Il élève parce qu'il abaisse; il sauve parce qu'il condamne.

Celui à qui Dieu donne d'accepter cette base, — celui-là, ne connût-il rien encore des enseignements spéciaux du christianisme, il est chrétien.

Celui qui a connu les enseignements du christianisme et n'a pas réussi à croire, — celui-là, si cette même base vient enfin à se poser dans son cœur, il voit tout l'édifice s'arranger aussitôt dans une harmonie merveilleuse. Ce qui lui semblait superflu, il en aperçoit l'utilité; ce qu'il croyait désordre, il en aperçoit la sagesse; ce qui est au-dessus de l'intelligence humaine, il se résigne sans effort à ne pas le sonder, reconnaissant de ce qu'il a, tranquille sur ce qu'il n'a pas, attendant patiemment que ses yeux s'ouvrent, par la mort, à une lumière plus brillante.

Julien retrouvait donc là son histoire. Mais quoique ce récit ne parût lui offrir encore que la triste consolation de rencontrer un compagnon de misère, il se sentait devenir, en avançant, plus calme et plus heureux, car le ton de l'auteur était manifestement celui d'un homme qui parle au passé, qui se voit maintenant à l'abri des maux qu'il peint. Il y a donc un port, pensait Julien, puisque voilà un homme racontant si paisiblement les tempêtes! Et plus il voyait de ressemblance entre cet homme et lui, plus il avait confiance que ce qui avait relevé l'un relèverait l'autre, que ce qui avait sauvé l'un sauverait l'autre.

Ce fut donc avec une vive émotion qu'il entama la seconde partie du récit, celle où Mauriac racontait la reconstruction de sa foi.

Ce n'était pourtant pas un exposé détaillé des points successivement conquis sur l'erreur ou sur le doute. Mauriac n'en parlait que comme en ayant parlé ailleurs, probablement dans ces papiers enlevés par Cambel. Il n'avait eu évidemment d'autre but, dans ces quelques pages, que de dresser comme l'acte officiel de son retour au christianisme, et de l'enregistrer dans le saint livre que Dieu lui avait rendu.

Mais ce ne sont pas les détails qui font la conversion. Archimède ne demandait, pour soulever le monde, qu'un point d'appui. Un point d'appui, c'est ce que notre cœur demande aussi pour soulever ce monde de misères sous lequel il va pliant, et, plus heureux qu'Archimède, il peut l'avoir.

Ce sont de pauvres controversistes et surtout de pauvres philosophes que ceux qui ne savent voir, entre le catholicisme et l'Évangile, que des différences de forme, des plus et des moins, des nuances d'un même dogme. Il y a un abîme entre les deux.

Dans l'Évangile, c'est Dieu qui régénère et qui sauve; dans le catholicisme, c'est l'homme qui se croit l'ouvrier de son salut.

Le catholicisme paraît abaisser l'orgueil humain en demandant adhésion et soumission, et il le nourrit, en même temps, là où il faudrait l'écraser.

L'Évangile paraît contraire à la liberté humaine parce qu'il met partout l'action de Dieu, et c'est lui qui apporte la liberté véritable, la liberté en Dieu. Il élève parce qu'il abaisse; il sauve parce qu'il condamne.

Celui à qui Dieu donne d'accepter cette base, — celui-là, ne connût-il rien encore des enseignements spéciaux du christianisme, il est chrétien.

Celui qui a connu les enseignements du christianisme et n'a pas réussi à croire, — celui-là, si cette même base vient enfin à se poser dans son cœur, il voit tout l'édifice s'arranger aussitôt dans une harmonie merveilleuse. Ce qui lui semblait superflu, il en aperçoit l'utilité; ce qu'il croyait désordre, il en aperçoit la sagesse; ce qui est au-dessus de l'intelligence humaine, il se résigne sans effort à ne pas le sonder, reconnaissant de ce qu'il a, tranquille sur ce qu'il n'a pas, attendant patiemment que ses yeux s'ouvrent, par la mort, à une lumière plus brillante.

— Cambel, vous avez mal cherché.

— J'ai?...

— Mal cherché! Mauriac avait caché sous sa tête une moitié de son trésor...

— Malédiction!...

— Et je l'ai trouvée... La voilà...

— Donnez-moi ce livre, malheureux!...

— Jamais.

— Vous êtes damné!...

— Je suis chrétien.

FIN DU DEUXIÈME VOLUME.

Paris. — Imprimerie de Gustave GRATIOT, 30, rue Mazarine.

